





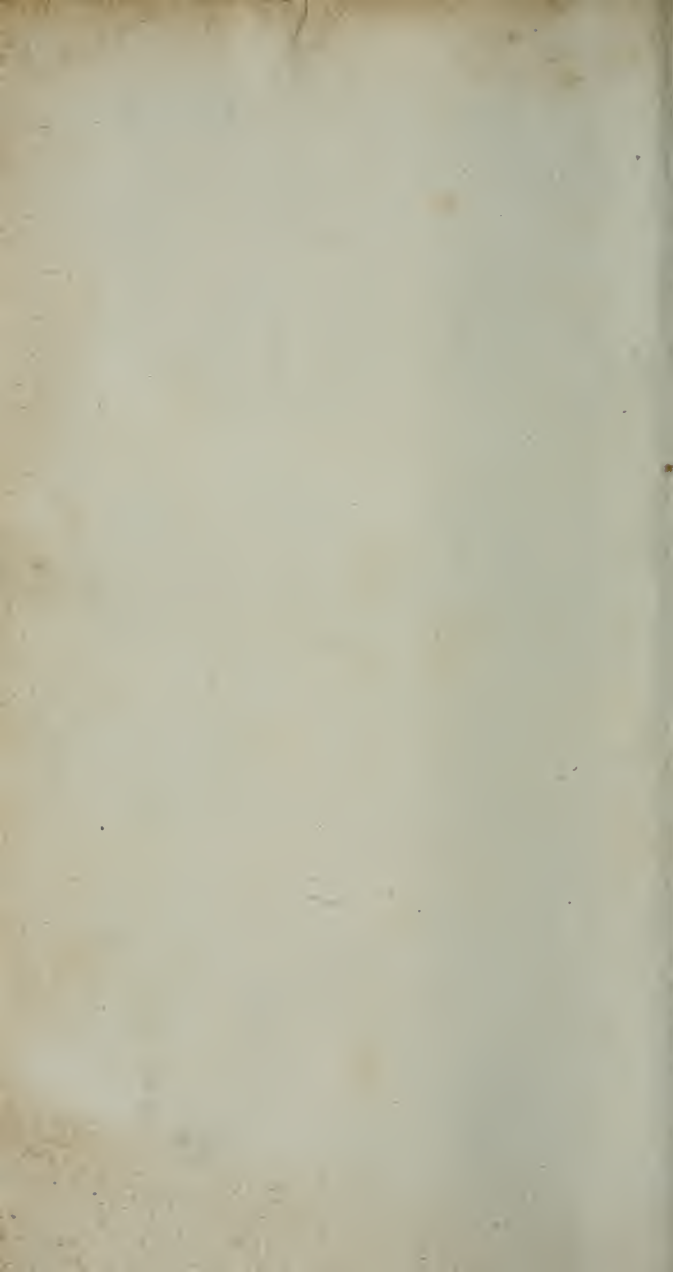






CE

Cell. spec.



# ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

TOME PREMIER.

*SECONDE PARTIE.*

UNIVERSITY

OF THE STATE

OF NEW YORK

THE STATE

OF NEW YORK



# ŒUVRES

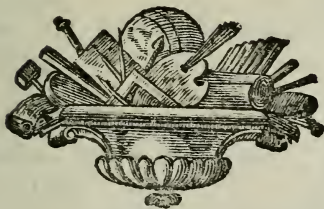
DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

*L'un des Quarante de l'Académie  
Françoise.*

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



A PARIS;

Chez **PAULT** Painé, Quai de Conti, à la descente  
du Pont-Neuf, à la Charité.

---

M. DCC. LIII.

*Avec Approbation & Privilège du Ro<sup>i</sup>.*



PQ

1993

L46

1754

n. 1/2

Cell sp. 1

---

---

# T A B L E

## D E S P I E C E S

Contenues dans le Tome premier.

### SECONDE PARTIE.

<b>L</b> Es Poëtes , Ode.	page 265
La Paix.	271
La fuite de soi-même.	279
La mort de Louis le Grand.	287
Le Lys & son Réjetton , Fable au Roi	298
Le Roi, Protecteur des Sciences, Ode.	300
Descente aux Enfers , Ode à M. le Duc de Bourgogne.	307
L'Emulation, Ode à M. de Fontenelle.	316
L'Enthousiasme , Ode à M. le Prince de Conty.	322
La Variété , Ode à M. Despreaux.	332
La Réputation , Ode à M. Saurin.	340
La Colere , Ode.	346
Le Goût , Ode à Madame la Duchesse du Maine.	350
La Nouveauté , Ode à M. l'Evêque de Strasbourg.	356
L'Amour propre , Ode à M. l'Evêque de Soissons.	362
L'Amour , Ode à M. le Duc de Coislin.	369

<i>L'Ombre du Marquis de Roquelaure , Ode.</i>	page 376
<i>Thalie , Ode à M. de C***.</i>	381
<i>Les Vœux , Ode.</i>	389
<i>Themis , Ode.</i>	391
<i>La Louange , Ode à M. l'Abbé de Caumartin.</i>	395
<i>L'Orgueil Poétique , Ode à M. l'Evêque d'Avranches.</i>	401
<i>L'Aveuglement , Ode.</i>	407
<i>L'Abus de la Poësie , Ode au P. Tourne- mine.</i>	415
<i>L'Eloquence , Ode à M. le Cardinal de Polignac.</i>	421
<i>Le Zèle de la Réligion , Ode au Roi.</i>	428

#### ODES ANACREONTIQUES.

<i>La Solitude , Ode I.</i>	437
<i>Les Maîtres , Ode II.</i>	439
<i>Les Amours de Jupiter , Ode III.</i>	441
<i>Erato &amp; Terpsichore , Ode IV.</i>	444
<i>Malice de l'Amour , Ode V.</i>	446
<i>Le Talent , Ode VI.</i>	448
<i>La Raison &amp; l'Amour , Ode VII.</i>	450
<i>Les Flèches de l'Amour , Ode VIII.</i>	452
<i>Le Plaisir d'instruire , Ode IX.</i>	455
<i>Le Vase , Ode X.</i>	457
<i>Jouste des Amours , Ode XI.</i>	459
<i>Le Nouvel Anacréon , Ode XII.</i>	461
<i>Le Festin , Ode XIII.</i>	463
<i>L'Or , Ode XIV.</i>	465



<i>Perte du Luth d'Anacréon , Ode XV.</i>	page 467
<i>La Louange &amp; la Critique.</i>	469

*ODES IMITEES D'HORACE.*

<i>Ode à M. Dacier.</i>	473
<i>A Mecenas , Ode XII. du II<sup>e</sup>. Livre.</i>	477
<i>Sur la chute d'un Arbre , Ode XIII.</i> <i>du II<sup>e</sup>. Livre.</i>	479
<i>A Bacchus , Ode XIX. du II<sup>e</sup>. Livre.</i>	482
<i>Aux Romains , Ode VI. du III<sup>e</sup>. Livre.</i>	485
<i>A Melpomene , Ode dernière du III<sup>e</sup>. Livre.</i>	489
<i>Prédiction de la ruine de Troyes , Ode XV.</i> <i>du I<sup>er</sup>. Livre.</i>	490
<i>A ses Amis , Ode XXII. du I<sup>er</sup>. Livre.</i>	493
<i>A Délius , Ode III. du II<sup>e</sup>. Livre.</i>	495
<i>A Mercure , Ode XI. du III<sup>e</sup>. Livre.</i>	498
<i>A l'Ombre de Despreaux , Ode.</i>	502
<i>Ode à la louange de Madame Dacier.</i>	508
<i>Le Courage , Ode à M. le Duc d'Orleans ,</i> <i>sur la prise de Lérida.</i>	514
<i>Ode au Régent.</i>	519
<i>Le Mérite Personnel , Ode à M. Rousseau.</i>	526
<i>Ode. Amis , courrons offrir , &amp;c.</i>	529
<i>La libre Eloquence , Ode en prose à M. le</i> <i>Cardinal de Fleury.</i>	531
<i>Ode en faveur des Vers , par M. de la</i> <i>Faye.</i>	541

L'Ode de M. de la Faye , mise en prose.

549

ODARIA GALLICA

Anacreontico Stilo elaborata , & Latinis  
versibus reddita.

<i>Clar. viro Hudartio Motteo, Ode.</i>	page 575
<i>In Annam Fabram, Ode I.</i>	577
<i>Vota, Ode II.</i>	579
<i>Vanum Bacchi Præsidium, Ode III.</i>	581
<i>Somnium, Ode IV.</i>	583
<i>Vitæ Usus, Ode V.</i>	585
<i>Amor à somno excitatus, Ode VI.</i>	586
<i>Neeræ Imago, Ode VII.</i>	588
<i>Amoris Promissio, Ode VIII.</i>	590
<i>Bacchi Potestas, Ode IX.</i>	592
<i>Amoris &amp; Poetæ Dialogus, Ode X.</i>	594
<i>Amorum Lustratio, Ode XI.</i>	597
<i>Infidum Propositum, Ode XII.</i>	599
<i>Ad Serenissimum Burgundie Ducem.</i>	602
<i>Ad Cl. virum Bern. Fontanellum Æmu- latio.</i>	609
<i>Ad Ill. Abbatem Bignonium.</i>	614
<i>Ad Cl. Dom. H. de la Motte.</i>	618
<i>Prudentia Ludovici Magni.</i>	619

---

---

LES  
POETES.  
ODE.

AUTEURS qui voulez prendre place  
Près du Chantre ami de Pison,  
Songez qu'il n'admet au Parnasse  
Que la plus sublime raison :  
Tout ce que l'esprit fait éclore  
Doit d'une élégance sonore  
Emprunter un éclat nouveau ;  
Mais il veut qu'une ame héroïque  
A l'Enthousiasme lyrique  
Serve de guide & de flambeau.



C'est peu d'une vaine harmonie  
Pour gagner l'amour des neuf Sœurs ;  
Malgré le plus heureux génie ,  
L'Art languit toujours sans les mœurs.  
Il est des Graces effrontées ,  
Qui du Dieu des Vers rebutées ,  
N'entrent point au sacré vallon ;  
Et les Muses toujours pudiques  
Chassent ces Poètes ciniques ,  
De qui le vice est l'Apollon.



Mais de ces Sirenes impures  
Avez-vous évité l'écueil ?  
Craignez encor les impostures  
Du monstre flatteur de l'orgueil.  
Par de séduisans stratagèmes  
Il va vous montrer en vous-mêmes  
Cent talens que vous n'avez pas :  
Il offre un miroir au Pigmée ,  
Où sa fausse image imprimée  
Usurpe la taille d'Atlas.





Tel est à son apprentissage  
Et de la rime & du bon sens,  
Qui croit que le plus noble ouvrage  
Le cède à ses travaux naissans;  
Qui d'une sotise, idolâtre,  
La chante d'un ton de théâtre  
A ses Auditeurs ennuyés,  
Et du haut de son arrogance  
A pitié de leur ignorance,  
S'il ne les voit extasiés.



Il croit dans sa verve échauffée,  
Que les Pins, les Cypres, les Ifs,  
Comme autrefois aux sons d'Orphée,  
Doivent accourir attentifs;  
Que de lui sur les champs humides,  
Pour le ravir aux mains perfides,  
Les Dauphins viendroient se charger;  
Que pour une Thebes nouvelle,  
Aux loix de sa Lyre immortelle  
Les pierres doivent se ranger.



Nous pardonnons à la jeunesse  
Ces superbes égaremens  
Où la jette la folle yvresse  
De ses premiers amusemens :  
Mais loin que l'âge nous mûrisse ,  
Et qu'en nous la raison fleurisse ,  
Tardive richesse des ans ,  
Sur l'aîle du Temps amenée ,  
La vieillesse arrive , étonnée  
De nous trouver encor enfans.



Soit que sur la scène tragique  
Nous pleurions d'illustres malheurs ;  
Soit qu'avec le masque comique  
Nous insultions aux folles mœurs ;  
Qu'au bord des eaux , au pied des hêtres ,  
Du charme des plaisirs champêtres  
Nous entretenions les échos ,  
Ou que sur la Lyre divine  
Nous fassions avec Mnemosine  
L'Apothéose des Héros.



Il est un art d'être modeste ;  
Entre les esprits excellens  
Apollon de sa main céleste  
A partagé les grands talens :  
Quelques beautés qui vous signalent ,  
Il en est que d'autres étalent ,  
Et que jamais vous ne trouvez ;  
Devenez sur cette indigence  
Plus humbles de votre impuissance ,  
Que fiers de ce que vous pouvez.



Que j'aime à voir un Auteur sage ,  
Censeur de ses propres travaux ,  
Lent à se donner son suffrage ,  
Et prompt à louer ses Rivaux ;  
Qui généreusement sincère ,  
Cherche jusqu'en son adversaire  
Le beau , pour en être l'appui !  
Plus louable , il faut qu'on l'avouë ,  
Pour les beautés même qu'il louë ,  
Que par celles qu'on louë en lui.



Loin la jalousie effrenée ,  
Ce monstre au farouche regard ,  
De qui l'haleine empoisonnée  
Infecte le plus beau des Arts.  
Rongé par sa propre malice ,  
Il a nos beautés pour supplice ,  
Et nos fautes pour aliment :  
Sans craindre ses fières menaces ,  
Inventons de nouvelles graces ,  
Ne fût-ce que pour son tourment.





L A

P A I X.

O D E.

**D**OUC E Paix si chere au Parnasse ,  
 Ton règne tant de fois chanté ,  
 Ne laisse à ma lyrique audace  
 Aucun espoir de nouveauté.  
 Des climats où le Ciel se dore  
 Des premiers rayons de l'Aurore ,  
 Jusqu'aux climats où meurt le jour ;  
 Dans quelle terre assez déserte  
 N'a-t-on pas déploré ta perte ?  
 N'a-t-on pas chanté ton retour ;



Tu reviens tranquille & riante ,  
Tous les mortels sont enchantés ;  
Mais cette joye humiliante  
Leur reproche leurs cruautés.  
Si ton règne a de si grands charmes ,  
Pourquoi dans les horreurs des armes ,  
Le laissoient-ils s'évanouir ?  
Plus tes dons nous semblent aimables ,  
Plus nous nous avoüons capables  
De n'en sçavoir pas mieux jouir.



LOUIS, de ta juste puissance  
Nos Voisins s'étoient allarmés ;  
Combien de fois contre la France  
La crainte les a-t-elle armés ?  
Dans la frayeur d'être moins libres ,  
C'est pour d'inconstans équilibres  
Qu'ils ont si long-tems combattu.  
Las enfin de ces longs divorces ,  
Ils sentent que contre tes forces  
Il n'est de frein que ta vertu.



Ainsi rassemblant les nuages,  
Les Aquilons audacieux  
D'un amas ténébreux d'orages  
Assiégent le flambeau des Cieux.  
Toujours égal dans sa carrière  
Le Soleil d'un trait de lumière  
Dissipe la noire vapeur,  
Et la convertit en rosée,  
Dont au loin la terre arrosée  
Rend graces à l'Astre vainqueur.



Je parle au nom chéri d'Astrée;  
Ecoutez-moi, Peuples & Rois;  
D'une foi saintement jurée  
Respectés à jamais les loix.  
L'intérêt commun le demande;  
Est-il bonheur qui n'en dépende?  
Sûreté, richesses, pouvoir?  
Hélas! injustes que nous sommes!  
J'ai honte d'alléguer aux hommes  
D'autre raison que le devoir.



Est-ce donc pour troubler la terre  
Que sont formés les Souverains ?  
Le Ciel leur met-il le tonnerre  
Au lieu de sceptre dans les mains ?  
Au gré de leur orgueil avide  
Faut-il que leur fureur les guide !  
Le meurtre est-il un de leurs droits ?  
Et, grands à mesure qu'ils osent ,  
Sera-ce par les maux qu'ils causent  
Qu'il faudra compter leurs exploits ?



Sentez mieux votre destinée ;  
Faits pour rendre le monde heureux ,  
De l'Ambition effrenée  
Craignez les conseils dangereux.  
Quelque éclat dont la gloire brille,  
Les peuples sont votre famille :  
Rapportez-y tous vos projets ;  
Et, devenus l'amour des vôtres ,  
Faites soupirer tous les autres.  
De n'être pas nés vos sujets.



C'est de cet honneur magnanime  
Qu'il vous sied bien de disputer ;  
Tout autre combat est un crime  
Aux Rois qui peuvent l'éviter.  
Sans l'affreux secours de Bellône,  
Il est un appui sûr du Trône,  
La Justice , mere des Loix ;  
C'est-elle qui chassant la guerre,  
Doit seule gouverner la terre,  
Eternelle arbitre des Rois.



Vous , peuples , que réconcilie  
Ce jour de Paix tant désiré ,  
Ne songez qu'an nom qui vous lie ;  
Nom trop long-tems deshonoré.  
Qu'importe quel peuple nous sommes ,  
Soyez amis , vous êtes hommes ,  
Ce nom doit serrer vos liens ,  
Il est tems qu'une Paix chérie  
Ne faisant plus qu'une patrie ,  
Nous rende tous concitoyens.



Que tous les Etats soient tranquilles ;  
Et l'un par l'autre reverez ,  
Confondus au sein de nos Villes ,  
Soyons-nous des hôtes sacrés.  
Fille du Commerce fidelle ,  
Reviens , Fortune universelle ,  
Doux fruits des travaux & des soins ;  
Et bénissons dans l'abondance  
La Nature dont la prudence  
Nous a liez par nos besoins.



Enfans de l'industrie humaine ,  
Beaux Arts , que l'Emulation  
De progrès en progrès vous mene  
Jusques à la perfection ,  
Dans le sein des expériences  
Que le noble amour des Sciences.  
Forme ses paisibles Héros ;  
Occupez de travaux fertiles ,  
Que l'ambition d'être utiles  
Trouble seule notre repos.



Chastes Sœurs, reprenez la Lyre ;  
Qu'elle enfante de nouveaux chants ;  
Mais que la Paix ne nous inspire  
Que des accords vrais & touchans.  
Souvent, coupable que vous êtes ,  
De la folle soif des conquêtes  
Vous embrasez les foibles cœurs.  
Et, par une bassesse extrême ,  
Apollon s'attache lui-même  
Au char insolent des vainqueurs.

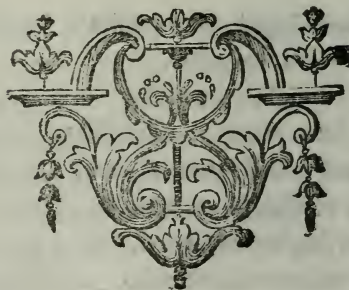


De leurs sanguinaires batailles  
Vous osez les énorgueillir ;  
Eh quoi ! parmi les funeraillles  
Quelles fleurs pouvez-vous cueillir ?  
Parez-vous pour d'heureuses fêtes ,  
Et laissez tomber de vos têtes  
Cet amas sanglant de lauriers.  
La Paix reclame vos offrandes  
Et ne veut plus voir de guirlandes  
Que de Mirthes & d'Oliviers.





Votre encens ne doit se répandre  
Que pour un Roy dont les vertus  
Joignent au grand cœur d'Alexandre  
L'ame sensible de Titus ;  
Qui n'entre en la guerrière lice  
Qu'armé des mains de la Justice,  
Et ne combat que pour la Paix ;  
Et qui pleure ces jours d'allarmes,  
Où l'ardent tumulte des armes  
Suspendit pour vous ses bienfaits.



L A

F U I T E

*DE SOI-MESME.*

O D E.

**J**E suis la Raison qui me mene ,  
 Et son flambeau même à la main ,  
 Tel que l'antique Diogene ,  
 Je cherche un homme , mais en vain .  
 Un homme qui digne de l'être ,  
 Ne s'attache qu'à se connoître ,  
 Et qui sçache vivre avec lui ;  
 Un homme de qui l'ame nue  
 Ne soit pas à sa propre vûe  
 La plus triste source d'ennui .

Le chercherai-je à ces Théâtres,  
Vive école des passions,  
Qui charment les cœurs idolâtres  
De leurs vaines illusions ;  
Où, par des aventures feintes,  
On nous fait à de fausses plaintes  
Prendre une véritable part ;  
Où, dérober l'homme à lui-même  
Fut toujours le talent suprême,  
Et la perfection de l'art.



Le chercherai-je dans ces Fêtes  
Que la folle joye inventa,  
Dont pour ses coupables conquêtes  
De tout tems l'Amour profita ?  
Ou de puériles Protées,  
Sous mille formes empruntées,  
Charment burlesquement les yeux ;  
Et, fiers de leur extravagance,  
Semblent disputer en cadence  
A qui s'avilira le mieux.



Dans ces Festins où l'abondance  
Au choix aime à se marier ,  
Qu'au mépris de la tempérance  
Assaisonne un art meurtrier ;  
Je vois une indiscrete troupe  
Parmi les ris, à pleine coupe  
S'offrant le bachique poison ;  
De l'exemple chacun se presse ;  
Impatiens que leur yvresse  
Les délivre de la Raison.



Là , je vois la fatale table  
Que dresse le vil Intérêt  
Où la Fortune redoutable  
Rend à chaque instant quelque arrêt :  
Source de douleur & de joye ,  
Le livre du Sort se déploie ;  
Tout tremble autour de ce scrutin :  
Plus loin , une main frénétique  
Chasse du cornet fatidique  
L'oracle roulant du Destin.



En vain d'un usage contraire  
Le Temps qui fuit nous fait la loi :  
L'homme est ardent à se distraire  
Du travail de penser à soi.  
Avec soin sans cesse il s'évite,  
Toujours triste , s'il ne s'agite  
De quelque intérêt étranger.  
L'homme à lui-même insupportable,  
Sécoue un fardeau qui l'accable,  
Et tout l'aide à l'en soulager.



Quoi , courir à ce qui sçait plaire,  
S'en laisser vivement toucher ,  
De soi-même c'est se distraire ?  
N'est-ce pas plutôt se chercher ?  
Non , nous avons beau nous séduire ,  
Tous ces transports ne laissent luire  
A nos yeux raison ni devoir ;  
Et de quelque nom qu'on les nomme ,  
C'est en bête plutôt qu'en homme  
Se sentir , & non pas se voir.



Couvrant du beau nom de courage

L'inquiétude de son cœur,  
Quelquefois parmi le carnage  
L'insensé cherche un faux honneur.  
Ce Héros tant vanté du Pinde,  
Ce torrent qui va troubler l'Inde,  
Dans son cours ne peut s'arrêter.  
Qui lui fait aux bouts de la terre  
Porter les horreurs de la guerre?  
Le seul besoin de s'éviter.



C'est par ce besoin téméraire  
Que les hommes ont entrepris  
De traverser la plaine amère  
Aux yeux de Neptune surpris,  
Les vents en fureur, les tempêtes,  
Le foudre allumé sur leurs têtes,  
Les écueils cachés sous les flots;  
A tous ces dangers, intrépides  
Les hommes d'ailleurs si timides  
Les ont moins craints que le repos.



Où chercherai-je donc mon Sage ?  
Est-ce sous ces rustiques toits  
Dont l'hôte est encor plus sauvage  
Que les ours qu'il fuit dans ces bois ?  
L'Aurore dès qu'elle se leve ,  
Le Soleil quand son cours s'acheve ,  
Le trouvent courant les forêts ;  
Et vil esclave de sa proie ,  
S'occupant d'une folle joye ;  
Ou de ridicules regrets.



Un autre paroît plus tranquille ;  
Qui n'en est pas moins agité ;  
Tel est ce Sçavant qui s'exile  
De l'humaine société.  
Je le vois de mille volumes  
Extraire les faits, les coutumes,  
Les erreurs des siècles passés.  
De cette étude opiniâtre  
Quel charme le rend idolâtre ;  
C'est qu'il s'oublie , & c'est assez.





Moi-même que fais-je en ces rimes ,  
Où Philosophe spécieux  
J'embellis ces sages maximes  
De sons , de tours harmonieux ?  
Follement jaloux des suffrages ,  
Je cherche de riches images ,  
Et l'art de les bien exprimer ;  
Et par un nouveau stratagème  
Je me sauve des choses même  
Dans le travail de les rimer.



Suspends tous ces emplois frivoles ,  
Homme vain , c'est trop t'éluder ;  
Reconnois tes passions folles  
Pour t'instruire à leur commander.  
Il t'importe de bien comprendre  
Tes foiblesses pour t'en défendre ,  
Et , pour le suivre , ton devoir ,  
Sois ton censeur infatigable  
Et fais qu'à tes yeux respectable  
Tu ne craignes plus de te voir,



Fais que tes actions rangées  
Dans leur ordre & dans leur saison ,  
Devant toi-même soient jugées  
Au tribunal de la Raison.  
Qu'une étude toujours nouvelle  
Dans ton propre cœur te rappelle ,  
Dès que tu t'en es écarté ;  
C'est la source de la Sagesse .  
Et , ce qui plus nous intéresse ,  
Celle de la Félicité.



---

*L A M O R T**D E**LOUIS LE GRAND.**O D E*

**M** U s E , jusques aux derniers âges  
Porte & fais sentir mes douleurs ;  
Et que ma Lyre , pour suffrages ,  
En obtienne un tribut de pleurs.  
Je peins un R o i de qui la vie  
Respectable même à l'envie  
Etonna l'un & l'autre Sort ;  
Mais je le peins quand il expire ;  
Le nouveau trône où je l'admire  
Est le lit affreux de la mort.



Combien de fois la dure Parque  
Nous réservant tout son courroux,  
Sur la famille du Monarque  
Avoit-elle essayé ses coups ?  
Cette famille fortunée  
Qui pour le trône destinée ,  
Lui prêtoit un appui nouveau :  
Le cours d'un Soleil homicide  
La voit, d'une chute rapide,  
Fondre dans la nuit du tombeau.



C'est ainsi que par sa menace  
La Mort tient L O U I S investi ;  
Et laisse sur sa triple race  
Tomber son bras appesanti.  
Frappé de tant de coups funestes ,  
Il y voit les arrêts célestes ,  
Et sans trouble il sçait obéir :  
Mais lui-même touche à son terme ;  
Et si sa vertu n'est pas ferme ,  
L'instant fatal va la trahir.



C'est-là

C'est-là souvent que des grands-Hommes  
 La fierté trouve son écueil :  
 Là, se sentant ce que nous sommes ,  
 Leur terreur dément leur orgueil.  
 L'Univers qui les envisage  
 Retracte bientôt son hommage ,  
 Par de fausses vertus surpris.  
 Du Héros l'homme désabuse ,  
 Et l'admiration confuse  
 S'enfuit, & fait place au mépris.



Mais attentive , elle s'arrête  
 Auprès de L o u i s expirant ,  
 Dans sa plus brillante conquête  
 Le Héros lui parut moins grand ;  
 Elle voit dans cette ame sage  
 La source de ce haut courage  
 Que le malheur même augmentoit :  
 Tout L o u i s à ses yeux s'étale ;  
 Ce qu'il est à l'heure fatale  
 Prouve assez tout ce qu'il étoit.



Voyez ce front toujours paisible ,  
Cette héroïque majesté ,  
Cette ame au trouble inaccessible ;  
Cependant l'arrêt est porté :  
La douleur croît & lui découvre  
Le tombeau menaçant qui s'ouvre ,  
De sa dépouille impatient ;  
Cet aspect n'a rien qui le touche ,  
Et c'est un Soleil qui se couche ,  
Plus serein qu'à son Orient.



Courtisan , timide Ministre ,  
Dont l'intérêt conduit la voix ,  
La mort te semble un mot sinistre  
Trop fort pour l'oreille des Rois ;  
Tu craignois que dans ton langage  
Louis n'entrevît quelque image  
De la douleur & du trépas :  
En voyant comme il les surmonte ,  
Avouë , à sa gloire , à ta honte ,  
Que tu ne le connoissois pas.



Sur ce lit , théâtre funébre  
Où se vont éteindre ses jours ,  
Où du Règne le plus célèbre  
La Mort va terminer le cours ;  
Sous sa faux , je le vois le même  
Que quand orné du diadème  
Et de la pourpre revêtu ,  
Il justifioit ces hommages  
Que des plus reculés rivages  
Les Rois rendoient à sa vertu.



Quels monumens assez durables  
Instruiront à jamais les tems ,  
De ces oracles mémorables  
Que rendent ses derniers instans ?  
Discours précis , mais d'un sens vaste ,  
Nobles , majestueux sans faste ,  
Et magnanimes sans effort ;  
Fruits naîfs d'une ame sublime  
Dont la constance se ranime  
Dans le sein même de la Mort.





Serrant de ses mains défaillantes  
Ce Roi qui va croître pour nous ,  
De quelles leçons pénétrantes  
Il l'anime au bonheur de tous !  
Il voudroit par des traits de flamme  
Répandre à jamais dans son ame  
Toutes les vertus des bons Rois :  
Il sent qu'on ne sçauroit l'entendre ,  
Et pleure sur cet âge tendre  
Qui n'est frappé que de sa voix.



Cher Prince , pour qui notre zèle  
Chaque jour va se redoubler ,  
On vous peindra ce grand modèle  
A qui vous devez ressembler ;  
C'est le flambeau qui doit vous luire ;  
La Vertu n'a pour vous instruire  
Que sa vie à vous raconter :  
Passez vos premières années  
A méditer ses destinées ,  
Et les autres à les imiter.



Mais plus d'une bouche charmée  
 Vous dira ses nombreux exploits  
 Pour qui la prompte Renommée  
 Avoit trop peu de ses cent voix :  
 Des premiers coups de son tonnerre  
 Imposant silence à la Terre ,  
 Ses triomphes marquent ses pas ;  
 Son cœur se plaint que dans la lice  
 La terreur de son nom ravisse  
 De plus grands efforts à son bras.



A cette peinture guerrière,  
 Vous craignez déjà le repos ;  
 Vos vœux pour s'ouvrir la carrière ,  
 Appellent l'âge des Héros.  
 Faut-il que la Raison trompée  
 Livre à cette gloire usurpée  
 Les éloges les plus flatteurs ?  
 Ah ! loin cet hommage profane ;  
 C'est ici que L o u i s condamne  
 Ses aveugles admirateurs.



Que toujours votre œil le contemple ,  
Sincère & prompt à se juger ,  
Lui-même , de son propre exemple  
Vous faisant craindre le danger.  
Que sous le faux nom de Grand-Homme ,  
Aucune bouche ne vous nomme  
Achille , Alexandre ou César ,  
Et sous le masque de la Gloire ,  
Croyez que souvent la Victoire  
N'a que la Fureur sur son char.



La Paix si long-tems attend'ë ,  
Récompense de tant de vœux ,  
Du Ciel est enfin descenduë ;  
Et L o u i s en meurt plus heureux :  
Mais hélas ! il regrette encore  
De ne pouvoir hâter d'éclore  
Ses fruits trop lents à se montrer :  
Il meurt comme un autre Moïse ;  
Il a vû la Terre promise ,  
Josué seul y doit entrer.



Pour le jeune LOUIS, la France  
 Va reprendre tout son éclat,  
 Sous ce Prince à qui la naissance  
 Remet les rênes de l'Etat.  
 Garant du zèle qui le guide  
 Il veut qu'à ses Conseils préside  
 L'amour éclairé du devoir;  
 Et sa vigilance feconde,  
 Veut qu'un jour l'Univers confonde  
 Notre bonheur & son pouvoir.



La Nature toute-puissante,  
 Mere commune des Esprits,  
 Partage d'une main prudente  
 Ses dons entre ses Favoris.  
 Devançant les expériences,  
 Les uns naissent pour les Sciences,  
 Fruits laborieux du repos:  
 Tandis qu'en naissant d'autres ames  
 Brûlent de ces guerrières flammes  
 Qu'elle allume au cœur des Héros.



Lorsque des Fortunes publiques  
 Elle veut assurer les fruits ,  
 Elle enfante les Politiques  
 Des Etats solides appuis ;  
 Mais sa puissance réunie ,  
 Pour enrichir un seul Génie ,  
 Quelquefois interrompt ses loix ;  
 Elle ne fait qu'un assemblage  
 Du Sçavant , du Héros , du Sage ,  
 Le Grand-Homme est tout à la fois.



Ainsi ce Prince magnanime ,  
 P H I L I P P E est sorti de sa main  
 Avec tous les droits qu'à l'estime  
 Peut avoir un mérite humain.  
 Qui le croiroit ? sur ce mérite ,  
 De notre bonheur qu'il médite ,  
 Il n'ose encore se fier ;  
 Et par des conseils secourables ,  
 Par des travaux infatigables ,  
 Il voudroit se multiplier.



Mais souviens-toi , PRINCE , & j'en ose  
 Prendre la Raison à témoin :  
 Que le vrai Héros ne s'expose  
 Que selon les loix du besoin :  
 Le travail comme le courage ,  
 A sa mesure pour le Sage :  
 Il en fuit l'excès dangereux.  
 Règle tes veilles trop actives ,  
 Et songe qu'il faut que tu vives ,  
 S'il faut que nous soyons heureux.



C'est la Vérité qui t'approche :  
 Et puisque sa candeur te plaît ,  
 Souffre-en ce tendre reproche  
 Pardonnable à notre intérêt ,  
 Aux vertus que tu nous étales ,  
 Mille plumes , doctes rivales ,  
 Vont rendre d'éclatans tributs :  
 J'aime mieux te porter mes plaintes  
 Du seul défaut qui fait nos craintes ,  
 Que de louer tant de vertus.



---

*L E L Y S,*  
ET SON REJETTON.  
*FABLE AU ROI.*

**U**N Lys majestueux , la gloire des vallées ,  
Après un Règne florissant ,  
Touche enfin à son terme , & les fleurs désolées  
Regrettoient leur Roi périssant.  
Il voit un jeune Lys , tendre espoir de sa tige :  
J'ai régné , lui dit-il , mon Fils , régne à ton tour ,  
De ces champs que ma chute afflige  
Deviens & la gloire & l'amout.  
Rends grace au Soleil qui t'élève ,  
Comme je le benis dans les tems qu'il m'abat :  
Que sa douce influence acheve  
De te donner ta force & ton éclat.  
Attire dans ton sein l'abeille diligente ,  
Et croissant sous le plus beau Ciel ,  
De ta substance bienfaisante  
Aide-la chaque jour à composer son miel.

PRINCE, que ces leçons réglient votre carrière ;  
Reste de tant de Lys à nos yeux abbatus ,  
Rassemblez-en la splendeur toute entière :  
Offrez mille sujets aux enfans de Phœbus ;  
Croissez de vertus en vertus ,  
Nous attendons notre matière.





---

LE ROI,  
PROTECTEUR  
DES SCIENCES  
ET DES BEAUX ARTS.  
O D E

*Prononcée dans l'Académie le jour  
de la distribution des Prix.*

**N**OUVEL amant de l'Éloquence,  
Mon essai n'a point été vain ;  
Aujourd'hui la Reconnoissance  
Me remet la Lyre à la main.  
Je sens revenir l'Harmonie ;  
Loin cet ordre dont le Génie  
Dédaigne les timides Loix.  
Que le Dieu des Vers me saisisse ,  
Et qu'au gré d'un heureux caprice  
Les accords naissent sous mes doigts.



C'est par Vous que mon front éclate.  
 Couronné d'immortelles fleurs ;  
 N'aurois-je qu'une Lyre ingrate ,  
 Et muette sur vos faveurs ?  
 Mais que dis-je ! de nos ouvrages  
 Le seul prix règle les suffrages ;  
 La justice est-elle un bienfait ?  
 Non , la Raison vient me l'apprendre ;  
 Les graces qu'on doit vous en rendre ,  
 C'est d'en devenir plus parfait.



Combien d'Auteurs dont la Victoire  
 Ici couronna les essais ,  
 Vous ont-ils payé de leur gloire  
 Par de plus importants succès ?  
 Tel , animé par votre estime ,  
 J'en vais prendre un vol plus sublime ;  
 Mes airs en deviendront plus doux.  
 Qu'à jamais Phoebus m'abandonne ,  
 Si désormais je me pardonne  
 Quelque ouvrage indigne de vous.



Que de mes écrits tous les âges  
 Soient éclairés & réjouis ;  
 Qu'ils soient dignes de vos suffrages ,  
 Dignes du siècle de L O U I S .  
 Quel siècle ! malgré les obstacles  
 Il épuise tous les miracles  
 Et des Sciences & des Arts.  
 Cette idée échauffe ma veine ;  
 Osons de la Lyre Thébaine  
 Imiter les heureux écarts.



Je me vois dans ce Sanctuaire ,  
 Où tant de sublimes esprits  
 Par le choix d'un Dieu tutélaire  
 De leur Art ont trouvé le prix.  
 Ici l'on joint au sel Attique ,  
 Au choix , à l'élégance antique ,  
 L'ordre & l'exacte vérité.  
 La Raison qui du beau décide ,  
 Y mêle à l'agrément solide  
 La sublime Simplicité.



Je trouve entre ces murs augustes ,  
 ( *a* ) Ceux par qui les faits éclatans  
 Doivent , sous des Symboles justes ,  
 Surprendre encor les derniers tems ;  
 ( *b* ) Ceux dont la raison attentive  
 Déclare une guerre instructive  
 A nos préjugés indiscrets ,  
 Et de qui l'étude obstinée  
 A de la Nature étonnée  
 Trahi les plus profonds secrets.



Brillante & naïve Peinture ,  
 La toile s'anime à ton choix :  
 Lente , mais durable Sculpture ,  
 Le marbre est vivant sous tes doigts.  
 Votre sœur & votre rivale ,  
 L'Architecture nous étale  
 Vos travaux , le charme des yeux.  
 Par vous , sous le Règne où nous sommes ,  
 S'est accru l'art de faire aux hommes  
 Des Demeures dignes des Dieux.

( *a* ) L'Académie des Ins- | ( *b* ) L'Académie des Sciences.  
 criptions.



Ces glaces qui de la lumière  
 Augmentent encor les clartés ,  
 Où sans espace & sans matière ,  
 De nouveaux Corps sont enfantés ;  
 Source inépuisable de l'Etre ,  
 Dans leur sein fécond font renâître  
 Les lieux , les mouvemens divers ;  
 Mobile & vivante Peinture ,  
 Où l'Art jaloux de la Nature  
 De rien fait un autre Univers.



Dans nos Jardins on instruit Flore  
 A mieux assortir ses couleurs ,  
 Et sans Zéphire & sans l'Aurore ,  
 Nous y faisons naître les fleurs.  
 L'Art y retient l'Onde captive ;  
 Quelque forme qu'il lui prescrive ,  
 Ses flots y sont assujettis ;  
 A voir ce prodige agréable ,  
 Je n'ose plus traiter de Fable  
 Les formes que prenoit Thétis.



Ces chef-d'œuvres où se déploie  
 L'adresse de ces artisans ,  
 Qui sçavent sur l'or & la foye  
 De Flore verser les présens.  
 Ces trames ( a ) dont les mains fidelles  
 Aux ordres tracés des Apelles ,  
 On rendu le Pinceau jaloux ,  
 Cent travaux où par l'industrie  
 L'utile au plaisir se marie ,  
 Sont nés ou croissent parmi nous.



Postérité, pourras-tu croire  
 Que ce même empire où les Arts  
 Triomphent avec tant de gloire ,  
 Soit l'objet des fureurs de Mars ?  
 L'orgueilleux Germain , le Batave ,  
 Et l'Anglois dont il est l'esclave ;  
 Contre nous se sont tous liés ;  
 Et trahissant notre courage ,  
 Il semble que le Sort volage  
 Soit lui-même un des Alliés.

( a ) Les Tapisseries.



Apollon , dis-moi par quels charmes  
 Ces Arts que le loisir a faits ,  
 Fleurissent au sein des allarmes  
 Comme dans le sein de la Paix.  
 Funeste appui de l'ignorance ,  
 Mars veut les bannir de la France ,  
 Mais vainement il le résout.  
 Au fort même de la tempête ,  
 Un Roi bienfaisant les arrête ;  
 Le vrai Héros suffit à tout.



N'attendez pas que trop timide ,  
 J'excuse un désordre apparent ;  
 La Raison que je prens pour guide  
 M'a conduit , même en m'égarant.  
 Aujourd'hui par votre suffrage  
 On chante ce Héros , ce Sage  
 Dont les Arts éprouvent l'amour.  
 J'aurois offensé votre zèle ,  
 Si par un silence infidèle  
 J'avois profané ce grand jour.



---

# DESCENTE AUX ENFERS.

O D E

A MONSEIGNEUR LE DUC  
DE BOURGOGNE.

C'ALLIOPE, sçavante Fée ,  
Inspire-moi de nouveaux airs ;  
Je veux , sur les traces d'Orphée ,  
Descendre vivant aux Enfers.  
Conduis-moi , que le triste empire ,  
Aux sons triomphans de ma Lyre ,  
Soit ouvert encor une fois ;  
Et qu'enchanté comme les ombres ,  
Cerberé des Royaumes sombres ,  
Me laisse violer les loix.





Sur le Stix où déjà je touche ,  
Je vois le vieux nocher des morts . . .  
Approche , & d'un cœur moins farouche ,  
Pour tribut , reçois mes accords.  
C'en est fait ; l'oreille attentive ,  
Il se rend , & de l'autre rive ,  
En vain le menace Aleſton :  
Le fleuve écume sous sa rame ,  
Et l'onde noire qu'il entame ,  
Me porte au Palais de Pluton.



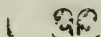
Là régne en un morne silence ,  
Ce Tyran aux sévères traits ,  
Près de la Beauté dont l'absence  
Coûta tant de pleurs à Cérès.  
La Douleur , la Faim , le Carnage ,  
Le Désespoir , l'aveugle Rage ,  
Sont ses ministres odieux ;  
Et pour plaire au Roi du Ténare ,  
Se disputent l'honneur barbare  
De mieux peupler les sombres lieux.



Qu'entens-je ! le Tartare s'ouvre ;  
Quels cris , quels douloureux accens !  
A mes yeux la flamme y découvre  
Mille supplices renaissans.  
Là , sur une rapide rouë ,  
Ixion dont le Ciel se jouë ,  
Expie à jamais son amour.  
Là , le cœur du Géant rebelle  
Fournit une proie éternelle  
A l'avidè faim du vautour.



Autour d'une tonne percée ,  
Se lassent ces nombreuses sœurs ,  
Qui sur les freres de Lyncée ,  
Vengèrent de folles terreurs.  
Sur cette montagne glissante ,  
Elevant sa roche roulante ,  
Sisiphe gémit sans secours ;  
Et plus loin cette onde fatale  
Insulte à la soif de Tantale ,  
L'irrite , & la trahit toujours.



Mon œil à ces objets s'attache ,  
Curieux malgré son effroi ;  
Mais de Minos qui m'en arrache ,  
Subissons l'équitable loi.  
Laisse des tourmens trop célèbres ,  
Dit-il , à travers ces ténébres ,  
Jette un plus utile regard ;  
Et dans nos prisons souterraines ,  
Vois avec fruit , de quelles peines  
On punit l'abus de ton art.



D'abord me frappent les supplices  
Destinés aux lâches Auteurs ,  
Qui rendent les Muses complices  
De leurs libelles imposteurs :  
Je vois ( a ) Archiloque à leur tête ;  
D'un arc que Némésis apprête ,  
S'arme cet essoin malheureux ;  
Et leurs mains toujours imprudentes  
Décochent des flèches ardentes ,  
Qui retombent toutes sur eux.

( a ) Poète Satyrique.



J'entens les chaînes vengeresses  
De ces fourbes ingénieux ,  
Qui de couleurs enchanteresses  
Ont fardé le vice à nos yeux :  
Je vois ces corrupteurs insignes ,  
Qui des Princes les plus indignes  
Furent les flatteurs assidus ;  
De Mégère justes victimes ,  
Sur eux elle punit les crimes  
Dont ils leur firent des vertus.



Voici la foule téméraire  
De ces imitateurs grossiers ,  
Dont jadis le front plagiaire  
Se paroît d'injustes lauriers ;  
Digne prix de leur imposture ,  
Ils ont à jamais pour torture ,  
L'art même qu'ils ont avili ;  
Livrés à la fureur d'écrire  
Des vers que le mépris déchire ,  
Ou qu'efface aussitôt l'oubli.



Quelle est cette troupe allarmée ?  
J'y connois ces jaloux esprits ,  
Qui vouloient que la Renommée  
Ne publiât que leurs écrits :  
Un éternel souci les ronge ;  
Toujours quelque funeste songe  
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;  
Et de la Lyre que je touche ,  
Le moindre son les effarouche ,  
Et semble un surcroît à leurs maux.



Des coupables & des Furies  
Le séjour m'a trop arrêté :  
On me guide aux plaines chéries  
Qu'enceint le paisible Léthé.  
Quels sont ces astres que j'ignore ?  
Quelle est cette nouvelle Flore ,  
Que caresse un Zéphir flateur ?  
Encor effrayé du Cocyte ,  
Des lieux que le Repos habite ,  
L'aspect seul a calmé mon cœur,



Hors des atteintes de l'Envie ,  
Le fort qu'on goûte en ces climats  
N'est plus , ainsi que notre vie ,  
La triste attente du trépas ;  
Jouissant de tout ce qu'il aime ,  
Chacun porte le plaisir même  
Peint sur un visage riant ;  
Et les cœurs fermés à la plainte ,  
Ignorent l'inquiète crainte ,  
Et le désir impatient.



Les Rois qu'après la mort on louë ,  
Les Héros , eux-mêmes vainqueurs ,  
Les Juges que Thémis avouë ,  
Les Grands , humbles maîtres des cœurs ,  
Le Pere , des siens le modèle ,  
L'épouse soumise & fidèle ,  
Le fils digne de leur amour ;  
Enfin les généreux Poëtes ,  
Des vertus fleuris interprètes ,  
Sont le peuple de ce séjour.



Tout disparoît , & cet Empire  
Comme un songe s'est effacé.  
Aux lieux où j'ai monté ma Lyre ,  
Quel Dieu m'a soudain remplacé ?  
Mortels , ma voix vous encourage ,  
Pour mériter ce doux partage ,  
Du vice rompez les liens.  
Un cœur dont le Devoir est maître ,  
Heureux en méritant de l'être ,  
Goûte d'avance tous les biens.



Mais des louanges fastueuses  
Ne mendiez point le tribut ;  
Que des actions vertueuses  
La vertu soit l'unique but ;  
Que sert la superbe apparence ?  
Ce n'est qu'à l'exacte innocence  
Que l'heureux Elisée est dû ;  
Et Minos à qui rien n'impose ,  
Au mépris de l'Apothéose ,  
Punit plus d'un Dieu prétendu.



PRINCE, qui dans ta grandeur même  
Crains de rencontrer un écueil ,  
Et qui si près du rang suprême ,  
Sçais le mériter sans orgueil :  
De ma Muse reçois l'hommage ;  
Par-tout elle trace l'image  
De la vertu que tu chéris ;  
Je ne chante que ses maximes ,  
Et je sçais qu'à tes yeux , nos rimes  
D'elle seule empruntent leur prix.





---



---

# L'EMULATION.

## O D E

### A M O N S I E U R

### DE FONTENELLE.

**D**E POUILLONS ces respects serviles  
 Que l'on rend aux siècles passés;  
 Les Homeres & les Virgiles  
 Peuvent encor être effacés.  
 Dût l'audace sembler plus vaine  
 Que celle du fils ( *a* ) de Climene,  
 Ou de l'amoureux Ixion ?  
 Il faut , au mépris du vulgaire ,  
 Secouer , sage téméraire ,  
 Le joug de l'admiration.

( *a* ) Phaëton.



Jadis l'Italie & la Grèce

Ont produit de rares esprits :

De ses premiers traits , la Sagesse

Nous éclaire dans leurs écrits.

Mais le jour doit suivre l'Aurore ;

De l'honneur de les vaincre encore ;

Conservons l'espoir généreux.

Malgré l'intervalle des âges ,

Osons , en lisant leurs ouvrages ,

Nous croire au moins hommes comme eux.



Eh pourquoi veut-on que j'encense

Ces prétendus Dieux dont je fors ?

En moi la même Intelligence

Fait mouvoir les mêmes ressorts.

Croit-on la Nature bizarre ,

Pour nous aujourd'hui plus avare

Que pour les Grecs & les Romains ?

De nos aînés mere idolâtre ,

N'est-elle plus que la marâtre

Du reste grossier des humains ?



Non , n'outrageons point la Nature  
Par des reproches indiscrets ,  
Elle qui pour nous moins obscure ,  
Nous a confié ses secrets.  
L'ame en proie à l'incertitude ,  
Autrefois malgré son étude ,  
Vivoit dans un corps ignoré ;  
Mais le sang qu'enferment nos veines ,  
N'a plus de routes incertaines ,  
Et cet Enigme est pénétré.



Combien , en cherchant la Fortune ,  
Et jaloux d'étendre nos droits ,  
Avons-nous au vaste Neptune  
Imposé de nouvelles loix ?  
Jusqu'en quels climats la Bouffole ,  
Cette aiguille amante du pole ,  
A-t-elle guidé nos vaisseaux ?  
Aux bornes de l'humide plaine ,  
N'ont-ils pas de l'audace humaine  
Etonné des peuples nouveaux ?



Jusqu'aux Régions azurées ,  
Nous conduisent d'heureux secours ;  
Et des Etoiles mesurées  
Nous allons épier le cours :  
A l'aide d'un verre fidelle ,  
Tout le Firmament se décelle  
A nos regards ambitieux :  
Et mieux que l'art des ( a ) Zoroastres ,  
Nous semblons contraindre les Astres  
A venir jusques sous nos yeux.



N'est-ce donc que dans l'art d'écrire  
Que nous avouérons des vainqueurs ?  
N'osons-nous disputer l'empire  
Que cet art donne sur les cœurs ?  
Souffrirons-nous que nos ancêtres ,  
A notre honte , en soient les maîtres ?  
Vain respect qu'il faut étouffer !  
Il est encor de nouveaux charmes ;  
C'est même par leurs propres armes ,  
Que nous pouvons en triompher.

( a ) Zoroastre fut l'inventeur de la magie.



Leurs travaux ont tiré des mines  
L'or que nos mains doivent polir ;  
Ils ont arraché les épines ,  
Des fleurs qui restent à cueillir.  
Disciple assidu sur leurs traces ,  
De leurs défauts & de leurs graces  
Je tire le même secours.  
Leur chute me rend plus sévère ;  
Et l'assoupissement d'Homere ,  
M'avertit de veiller toujours.



Vous qu'une aveugle estime abuse ;  
Et qu'elle engage trop avant ,  
N'espérez pas contre ma Muse ,  
Soulever le peuple sçavant.  
Je ne viens point , nouveau Zoïle ,  
Proscrire un Poëme fertile ,  
Par les Muses même dicté :  
Je viens seulement comme Horace ,  
Rallumer l'espoir & l'audace  
De surpasser l'Antiquité.



Si ce noble espoir ne nous tente ,  
L'Art d'isparoit de l'Univers :  
L'Emulation seule enfante  
Les grands exploits & les beaux vers.  
Moi-même , qui loin du Permesse ,  
Avoûrai cent fois ma foiblesse ,  
L'orgueil m'enyvre en ce moment ;  
Et je cède à l'instinct superbe ,  
Qui me flatte qu'avec Malherbe  
Je dois vivre éternellement.



FONTENELLE, par qui l'Eglogue

*Etale de nouveaux appas ;  
Toi que dans le fin dialogue  
Lucien même n'atteint pas.  
Toi que la raison pure éclaire ,  
Soutiens-moi contre le vulgaire ,  
De mon audace trop surpris.  
Il est encor des beautés neuves ,  
Et j'ose pour dernières preuves ;  
Le renvoyer à tes Ecrits.*



---

# L'ENTHOUSIASME.

O. D. E

A. S. A. S.

*MONSEIGNEUR*

LE PRINCE

*DE CONTY.*

**E**NTENS mes vœux, ô Polhimnie !  
 C'est trop me cacher du génie  
 Les audacieuses erreurs ;  
 Viens me frapper d'un trait de flamme ;  
 Et remplis aujourd'hui mon ame  
 De tes plus sublimes fureurs.

Affranchi des timides règles ,  
Fais-moi prendre l'effor des Aigles ;  
Que tous les yeux en soient surpris.  
Muse , tu sçais qu'à mes ouvrages  
Il manque encore des suffrages ,  
Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.



L'exemple n'a pû me séduire ;  
J'ai craint de me laisser conduire  
Au gré d'un transport indiscret ;  
La Raison me servoit de Phare ;  
Mais puisqu'on veut que je m'égare ,  
Viens m'en apprendre le secret.



Je sens qu'une yvresse soudaine  
Me frappe , me saisit , m'entraîne ;  
Qu'elle m'offre d'objets divers !  
Déjà ma raison interdite  
Me livre au trouble qui m'agite ;  
Fortune , prends soin de mes Vers.





Ainsi que du fils de Laërte  
Tous les vents conspirant la perte ,  
Confondoient l'art des Matelots ;  
Tel , déjà voisin du naufrage ,  
Je suis jetté de plage en plage ,  
Jouet de la fureur des flots.



Qui pousse ma nef vagabonde ?  
Je cours tous les périls de l'onde ,  
Dont Ulysse même trembla.  
Où fuir ? & par quel privilège ,  
Dieux ! par quel art me sauverai-je  
Et de Charibde & de Scilla.



L'une se cache sous sa roche ,  
Où tout nocher qui s'en approche ,  
Trouve le trépas qui l'attend ;  
L'autre dans sa soif renaissante  
Engloutit la mer mugissante  
Qu'elle revômit à l'instant.



Mais les Zéphirs chassent l'orage ;  
Des tyrans de l'humide plage  
Eole enchaîne le courroux.  
Quelles Déeses se présentent ,  
Et par des accords qui m'enchantent ,  
Rendent le calme encor plus doux.



Semblables à cette immortelle  
Qui parut jadis la plus belle  
Au Berger fatal aux Troyens :  
Viens , disent-elles d'un air tendre ,  
Nouvel Amphion , viens entendre  
Des chants qui ne cèdent qu'aux tiens.



La diligente Renommée ,  
De tes divins accords charmée ,  
Jusqu'ici t'est venu vanter.  
Jouis en paix de ta victoire ;  
C'est assez pour nous de la gloire  
De sçavoir le mieux t'imiter.



Quels chants ! que leur douceur m'engage !  
Nymphes , après ce témoignage ,  
Que mon orgueil va s'enhardir !  
Toi , Jalousie injuste & basse ,  
Toi dont le vain dépit croasse ,  
Apprens d'elles à m'applaudir.



Mais quelle lumière imprévûë !  
Ce brillant nuage à ma vûë  
Offre une autre Divinité ;  
Je la reconnois à sa Lyre ,  
Et mieux , au respect que m'inspire  
Sa majestueuse beauté.



Polhimnie , un regard sévère  
Semble m'annoncer ta colère ;  
Comment ai-je pû t'irriter ?  
Ah ! plutôt échauffé , ranime  
Cet Enthousiasme sublime  
Où je me laissois emporter.



Insensé , qu'oses-tu prétendre ?  
Cesse , me dit-elle , de prendre  
Tes propres erreurs pour mes dons ;  
Est-ce trop peu que tu t'oublies ?  
Mortel superbe , à tes folies  
Tu cherches encor de beaux noms.



Me crois-tu donc une Pithie  
De l'Antre de Delphes sortie ,  
Qu'agite un trouble respecté  
Et qui d'une énigme incertaine  
Fait l'amusement & la peine  
De l'humaine crédulité ?



Veux-tu qu'aux Ménades mêlée ,  
Et de fureur échévelée ,  
J'aille errer sur le Cithéron ?  
Veux-tu qu'approuvant ton délire ,  
J'abandonne aujourd'hui ma Lyre  
Pour la cymbale & le clairon ?



Reconnois l'erreur qui te guide ;  
Non , ce n'est point moi qui préside  
A ces frénétiques transports ;  
Et tes chants ne pourront me plaire  
Qu'autant que la raison sévère  
En concertera les accords.



Ne songe qu'à charmer les sages ;  
De tes plus riantes images  
Qu'un sens profond soit le soutien ;  
Et que tes utiles mensonges  
Ne ressemblent point à ces songes  
Dont le réveil ne laisse rien.



Choisis-toi des matières neuves ,  
Du génie uniques épreuves ,  
Et source des grandes beautés ;  
Ose en arracher les épines ,  
Et préfère les fleurs voisines  
Aux ornemens trop écartés.



Je sçais qu'aux rives de l'Alphée ,  
J'inspirai jadis un Orphée  
Dont on vante plus d'un écart ;  
Bornée aux courses de l'Elide ,  
Sa Muse d'un objet aride  
Se sauva par un coup de l'art.



Forcé de célébrer sans cesse  
Même vertu , pareille adresse ,  
Il cherche un secours dans les Cieux ;  
Au stérile honneur de l'Athlete ,  
Il joint les beautés que lui prête  
La louange immense des Dieux.



Mais , pourquoi du hardi Pindare  
S'imposer l'exemple bizarre  
Sans la même nécessité ;  
Et se faire dans l'abondance  
Une règle de la licence  
Permise à la stérilité !



Il est des routes plus sentées !  
Moi-même je les ai tracées  
Au chancre ami de Mécénas ;  
Et ses guirlandes les plus belles  
N'offrent que des fleurs naturelles  
Qu'il semble cueillir sous ses pas.



Forme ton goût sur ses ouvrages ;  
Mais si tu veux qu'aux derniers âges  
Ta gloire puisse parvenir ,  
Enfante des beautés nouvelles ,  
Et sois toi-même un des modèles  
Que doit imiter l'Avenir.



Aspire au mérite suprême ;  
Mais ne t'applaudis point toi-même  
Par des ridicules hauteurs ;  
Et dédaigne d'une ame égale  
Le poison que l'Envie exhale ,  
Et l'encens des adulateurs.



Tel qu'après un cours difficile ,  
Ulisse enfin revit son Isle ,  
L'objet de ses vœux assidus ;  
Revois après une erreur vaine  
La Raison que je te rameine ,  
Ingrat , & ne la quitte plus.



*PRINCE , toi qu'un goût sûr éclaire ,  
Tu connois l'orgueil téméraire  
Du Peuple du sacré Vallon :  
Charmé d'une vaine harmonie ,  
Tout rimeur donne à son génie  
Le nom de Muse ou d'Apollon.*



*Mais moi , je livre à ta critique  
Cette Déesse chimérique  
Dont je trace ici les leçons.  
Enseigne-moi si je m'abuse :  
Ton goût est l'insfaillible Muse  
Par qui je veux régler mes sons.*





Si j'osois franchir ma carrière ,  
 Ici la plus vaste matière  
 A mes vers vient se présenter ;  
 Cent vertus que ton cœur rassemble ,  
 Surprises de se voir ensemble ,  
 Viennent à l'envi me tenter.



Le sçavoir & l'amour des armes ,  
 Un courage avide d'allarmes ,  
 Mais qui sçait souffrir le repos ;  
 Une douceur majestueuse ,  
 Sagesse , ardeur impétueuse  
 D'un Philosophe & d'un Héros.



Résisterai-je à cette amorce ?  
 Je sens une nouvelle force  
 Pour suivre ce hardi projet ;  
 Mais bientôt par ta modestie ,  
 Ma Muse seroit avertie  
 De s'en tenir à son sujet.



# LA VARIÉTÉ.<sup>1</sup>

O D E

A MONSIEUR

DES PREAUX.

**M**USE qui sçais mêler l'agréable à l'utile,  
 Féconde mere des beaux vers ;  
 Descends , règle à ton gré mon sujet & mon style,  
 Et la cadence de mes airs.



Veux-tu que sur le ton du Bœotique (a) Cigne  
 Je chante le maître des Dieux ,  
 Cet Etre souverain qui fait au moindre signe  
 Obéir la terre & les cieux,

(a) Pindare.



Lui par qui du cahos l'Univers a pû naître :  
Sans qui rien ne se peut mouvoir ,  
Impuissant seulement à créer un autre Etre  
Indépendant de son pouvoir.



Dois-je suivre plutôt sur les traces d'Homere  
Le fier ( a ) Eleve de Chiron ,  
Ce Héros dont jadis l'homicide colére  
Fatigua la Parque & Caron.



Sous de terribles traits , dans le fracas des armes ,  
Je sçaurois peindre la fureur ;  
Transporter les esprits au milieu des allarmes ,  
Et les charmer de leur terreur.



Trop frivole projet ! songeons à les instruire ;  
Avec eux pourquoi m'égarer ?  
Je laisse à mes rivaux l'honneur de les séduire ;  
Je ne veux que les éclairer.

( a ) Achille.



A tes prudentes loix , salutaire morale ,  
Viens seule nous assujettir ;  
Et de nos passions démêlant le Dédale ,  
Enseigne-nous l'art d'en sortir.



Peins-nous l'Ambition & la folle Espérance  
Qui marche toujours sur ses pas ,  
Qui de tout ce qu'elle a laissant la jouissance ,  
Court à tout ce qu'elle n'a pas.



Montre-nous l'Avarice , à l'œil sombre , au teint  
blême  
Ardente à se tyranniser ,  
Et qui craint follement de perdre le bien même  
Dont elle ne veut point user.



Mais j'entens le lecteur , dès la première strophe ,  
Qui déjà lassé de ces traits ,  
Me dit que froid Poète , & fade Philosophe ,  
Je ne l'instruis , ni ne lui plais.



Abandonne aux Zénons ta morale glacée ,  
 Dit-il, tu nous dois d'autres sons ;  
 Ou quitte le Parnasse , Eleve du Licée ,  
 Si tu veux donner des leçons.



Pour nous intéresser , fais revivre en tes stances  
 La docte ( a ) Amante de Phaon ,  
 Où galant & fleuri , peins-nous les inconstances  
 De l'amoureux Anacréon.



Heureux cent fois l'auteur avec qui l'on s'oublie ,  
 Qui nous offre un charmant poison ,  
 Et nous associant à sa douce folie ,  
 Nous affranchit de la raison.



Le Plaisir est lui seul le légitime maître  
 Digne de nous assujettir.  
 Si le bonheur des Dieux est de voir , de connoître ,  
 Celui de l'homme est de sentir.

( a ) Sapho.



Volupté ,

Volupté, si j'en crois tes flatteuses maximes,  
 Je vais célébrer tes douceurs;  
 Et le premier soumis, je consacre mes rimes  
 A te soumettre tous les cœurs.



Fidèle sectateur du système d'Horace,  
 Le présent va borner mes vœux.  
 Le sort à nos plaisirs a marqué peu d'espace;  
 Il faut se hâter d'être heureux.



Voilà ce qui nous plaît, insensés que nous sommes;  
 Mais, loin ces écrits séducteurs;  
 Si pour se faire lire, il faut tromper les hommes,  
 J'aime mieux manquer de lecteurs.



Dis-moi donc quel sujet doit fixer mon étude,  
 Muse, & m'inspire un choix constant,  
 Mais sur le style encor la même incertitude  
 Partage mon esprit flottant.



Dois-je employer la Fable avec la métaphore ,  
 Pour la flûte nommer Sirinx ;  
 Et ramenant cent noms que le vulgaire ignore  
 Etre à ses yeux un nouveau ( a ) Sphinx ?



Ne vaudroit-il pas mieux sans fable & sans figure  
 Mettre mon sens dans son vrai jour ,  
 Tel qu'à l'esprit instruit par la seule nature  
 Il se présentât sans detour ?



C'est ainsi que l'aspect de diverses maximes  
 Vient tour à tour m'embarasser ;  
 Jusques au choix des vers , & sur l'ordre des rimes,  
 Je trouve même à balancer.



Je ne sçais si je dois par des rimes croisées ,  
 Construisant d'abord un quatrain ,  
 Joindre de deux tercets les phrases reposées  
 Dans un terme égal & certain.

( a ) Monstre qui propoisoit des Enigmes,



Tantôt dans chaque strophe, à l'exemple d'Horace,  
 J'aime un accord moins répété ;  
 Et qu'après un grand vers elle tombe avec grace  
 Par un vers plus précipité.



Mais c'est trop hésiter, mon doute est inutile ;  
 Suivons tous ces chemins divers ;  
 L'art est de varier son sujet & son style ,  
 Et la cadence de ses airs.



*DESPREAUX, c'est à toi que je dois ces maximes ;  
 Juge si je suis bien tes loix ;  
 Dès long-tems j'ai cherché dans tes écrits sublimes  
 La règle & l'exemple à la fois.*



*De l'aveu d'Apollon, je t'adresse l'ouvrage  
 Que ce Dieu vient de me dicter.  
 C'est ainsi qu'honoré déjà de ton suffrage,  
 J'entreprends de le mériter.*





---

---

*L A*  
**REPUTATION.**  
*O D E*  
*A MONSIEUR*  
*S A U R I N.*

**L**OIN, cet harmonieux langage  
Né jadis de l'oïfiveté ;  
Que la Raison hors d'esclavage,  
Brille de sa seule beauté.  
Pourquoi s'imposer la torture  
D'une scrupuleuse mesure ,  
Et du retour des mêmes sons ?  
C'est trop suivre un art tyrannique ,  
Dans l'espoir du prix chimérique  
Qu'on a promis à nos chansons,



On nous a flatés que la Gloire  
Doit avec des traits éclatans ,  
Graver au Temple de Mémoire ,  
Nos noms , vainqueurs de tous les tems ;  
Que nous devons dans nos ouvrages ,  
Célébrés par de longs suffrages ,  
Survivre à l'Arrêt d'Atropos ;  
Et que l'Avenir équitable  
Honore d'un culte semblable  
Les Poëtes & les Héros.



Mais, dût ma gloire être semée  
En tous lieux après mon trépas ,  
Je méprise une renommée  
Dont je ne m'appercevrai pas.  
Quand la Mort fourde à la prière ,  
Nous a de sa faulx meurtrière ,  
Porté d'inévitables coups ;  
De quoi nous sert un nom stérile ?  
Ce n'est plus qu'un bruit inutile ,  
Qui n'est pas même un bruit pour nous.



Oui , la Renommée est muette  
Pour les peuples des sombres bords ;  
Ni ses cent voix , ni sa trompette ,  
Ne peuvent réveiller les morts.  
Les moins fameux , les plus célèbres  
Habitent les mêmes ténébres ,  
Que ne percent point nos discours.  
Thersite & l'invincible Achille ,  
Homere , & le jaloux Zoile ,  
Là-bas sont également sourds.



D'une estime contemporaine ,  
Mon cœur eût été plus jaloux ;  
Mais hélas ! elle est aussi vaine ,  
Que celle qui vit après nous.  
Capricieuse , téméraire ,  
Des faux jugemens du vulgaire  
Elle fuit les bizarres loix :  
Ce Juge aveugle la dispense ;  
Dans son inégale balance  
La Raison est presque sans poids.



Enfantez des écrits sublimes ,  
Dont tout soit utile & charmant ;  
Reconciliez dans vos rimes  
La justesse avec l'agrément :  
Vous en avez pour récompense  
Des éloges sans connoissance ,  
Que la Raison n'ose avoüer ;  
Tandis que contre leur mérite ,  
La basse jalousie irrite  
Les seuls qui sçauroient les louer.



En vain les Muses favorables  
Nous placeroient aux premiers rangs ;  
Toujours de gloire infatiables ,  
Nous ressemblons aux conquérans :  
Qu'un seul peuple manque à leur chaîne ,  
L'ambition qui les entraîne ,  
Leur cache ce qu'ils ont conquis.  
Ainsi le refus d'un suffrage ,  
Seul , nous occupe davantage  
Que mille suffrages acquis.



Loin donc , poursuites insensées  
Du frivole Laurier d'Auteur :  
N'allons point livrer nos pensées  
Au goût incertain d'un Lecteur.  
Contens que notre esprit s'amuse ;  
De ce qu'a produit notre Muse ,  
Ne cherchons point un autre prix.  
Quoique l'orgueil nous fasse croire ,  
C'est moins renoncer à la gloire ,  
Qu'affranchir son nom du mépris.



Mais hélas ! ô misère extrême !  
O honte de l'esprit humain !  
Sans cesse il se dément lui-même ;  
La Vérité l'instruit en vain.  
J'ai beau d'inutile fumée  
Traiter ici la Renommée ;  
Mon cœur la défend contre moi.  
Malgré la Raison qui m'éclaire ,  
J'aime encore cette chimère ,  
Toute vaine que je la voy.



*Toi que de l'humaine foiblesse ,  
Dès long-tems la Raison instruit ;  
SAURIN, dont la mâle sagesse  
Te met au dessus du vain bruit :  
Toujours jaloux de ma mémoire ,  
Je sens que l'amour de la Gloire  
Ne peut encor que trop sur moi :  
Cher ami , prête-moi des armes  
Pour me défendre de ses charmes ,  
Ou la mériter comme toi.*



---

---

# LA COLERE.

## O D E.

FUYONS ; j'apperçois la Colère ;  
De la Raison qui nous éclaire ,  
Son souffle obscurcit le flambeau ;  
Sous ses pas naît la Perfidie ;  
Dans sa main au crime enhardie  
Brille un sacrilège couteau.



Fuyons loin ; ceux qu'elle envisage  
Bientôt infectés de sa rage ,  
Trament cent projets odieux ;  
Nul obstacle ne les arrête ;  
Le fer levé , ni la tempête ,  
Ni la voix tonnante des Dieux,



La Pythie au regard farouche ,  
Quand l'Oracle sort de sa bouche ,  
Et que le Dieu saisit son cœur ,  
Où le ( a ) Coribante terrible  
Dans son plus grand trouble , est paisible ,  
Près de leur hideuse fureur.



C'est cette Colère funeste ,  
Qui jadis a nourri Thieste  
Du sang d'un fils qu'elle immola ;  
Festin détestable & parjure !  
Et qui surprit plus la Nature  
Que le Soleil qui recula.



Une nuit détruisit Pergame ;  
La Colère alluma la flamme  
Qui l'anéantit à nos yeux ;  
Et par le succès même accrue ,  
Elle fit passer la charuë  
Sur des murs bâtis par les Dieux.

( a ) Prêtre de Cybelle.





Contente-toi de ces épreuves ;  
 Mais du venin dont tu t'abreuves ,  
 Monstre , ne fouille point mes vers ;  
 N'y mêle point les traits perfides  
 De ces Yambes parricides  
 Qu'Archiloque ( a ) expie aux Enfers.



Que l'Envie à son gré m'offense ,  
 De ses traits cruels la Vengeance  
 N'armera jamais mes discours.  
 Toi , Muse , qui me fus fidelle ,  
 Si jamais mon dépit t'appelle ,  
 Abandonne-moi pour toujours.



Périsset la plume inhumaine  
 Qui , vil instrument de la Haine ,  
 Répand un fiel injurieux.  
 Les beaux vers ont de puissans charmes ;  
 Mais , qu'ils sont de cruelles armes  
 Entre les mains d'un furieux !

( a ) Il fit des Vers contre | dit de douleur.  
 son beau pere qui s'en pen- |



Un Poëte avide de nuire ,  
De ceux qu'il s'obstine à détruire  
Trace d'infidèles tableaux ;  
Et trop sûr d'un malin suffrage ,  
Il livre leurs noms , d'âge en âge ,  
A des mépris toujours nouveaux.



Si quelque dépit nous anime ,  
Sans le confier à la rime ,  
Tâchons d'affoiblir ses transports :  
Et craignons que notre imprudence  
En éternisant la vengeance ,  
N'en éternise le remords.



---



---

# LE GOUST.

O D E

A SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

*DU MAINE.*

**D**I s - moi quel est ce goût solide ,  
 Dont nous osons tous nous flater ;  
 Sage Muse , fers-moi de guide ,  
 En ce que tu me fais tenter.  
 Avec toi rien ne m'épouvante ;  
 En vain mon sujet me présente  
 Les plus âpres difficultés :  
 Je connois quels sont tes miracles ,  
 Et c'est du sein des grands obstacles  
 Que naissent tes grandes beautés.



Du Vrai la Raison nous assure ;  
Elle en est seule le flambeau ;  
Le Goût , présent de la Nature ,  
Est le seul arbitre du Beau.  
Sous quelque forme qu'il le trouve ,  
Il le reconnoît , & reprouve  
Ce qui pourroit le démentir.  
Mais ce goût du Beau , c'est peut-être  
Moins ce qui nous le fait connoître ,  
Que ce qui nous le fait sentir.



Tel que l'Intelligence éclaire  
Sur ce qui nous est plus caché ,  
Connoît souvent ce qui doit plaire ,  
Sans sçavoir en être touché :  
Quand de ces beautés dont le prive  
Une sécheresse craintive ,  
L'ignorant se laisse saisir :  
Et content d'un plaisir paisible ,  
Laisse au Philosophe insensible  
Rendre raison de ce plaisir.



Cependant , aveugle Ignorance ,  
Du vrai goût ne te flate pas ;  
Le raisonnement qu'il devance ,  
Doit de près marcher sur ses pas.  
Soumis à son joug légitime ,  
Il faut qu'il seconde ou réprime  
De trop promptes impressions ;  
Et toujours maître du caprice ,  
Que son secours nous garantisse  
D'un plaisir dont nous rougissions.



Quel conseil faut-il que je suive ?  
Où trouver cet accord charmant  
D'une imagination vive  
Et d'un solide jugement ?  
Qu'il en est , si l'on les veut croire ;  
A qui tout auteur de sa gloire  
Doit remettre les intérêts !  
Chacun s'en croit juge suprême ;  
Et souffre à peine qu'à lui-même  
On appelle de ses arrêts.



Moi , qui dans mes essais lyriques ,  
De quelque honneur m'étois flaté ,  
J'ai vû de ces goûts tyranniques  
L'importune diversité.  
L'un vouloit que de chaque strophe  
La métaphore & l'apostrophe  
Fissent le plus grand ornement ;  
L'autre orgueilleux du nom de sage ,  
Blâmoit une riante image  
Dont j'ornois le raisonnement.



Que votre fougue poétique  
M'offre mille tableaux divers ,  
Me dit ce censeur Pindarique ,  
Que choque l'ordre de mes vers.  
De la région du tonnerre  
Venez courir l'onde & la terre :  
Pénétrez aux sombres Torrents.  
S'il faut qu'à son goût je réponde ,  
Il me faudroit un nouveau monde  
Pour des écarts encor plus grands.



Mais du sang froid de ce Chrysispe ,  
Que mon génie est retréci !  
Etendez , dit-il , ce principe ,  
Qui n'est pas assez éclairci :  
Cette figure est trop hardie ;  
Ici votre Muse étourdie  
De son sujet s'écarte un peu.  
Bientôt séduit par sa critique ,  
Sous la plus exacte logique  
Je vais voir mourir tout mon feu.



L'un que le moindre effort fatigue ,  
Trouve mes écrits un cahos ,  
Où de sens vainement prodigue ,  
Je suis trop avare des mots :  
Mais , ennemi plus redoutable ,  
Un autre au même instant m'accable  
Par une plus juste rigueur ;  
Ennuyé de mes sons frivoles ,  
D'un sens noyé dans les paroles ,  
Il me reproche la langueur.



Muse , dans ces goûts si contraires ,  
Comment trouver la vérité ?  
Tes graces , peut-être arbitraires ,  
N'ont point de réelle beauté ?  
Un usage inconstant t'entraîne ,  
Et la Raison toujours certaine  
Ne t'a point marqué tes sentiers ?  
Mais , non , je ne veux point le croire ;  
Ce reproche offense ta gloire ,  
Et flétriroit tous nos lauriers



Dites-moi donc sur quels suffrages  
Du succès je puis me flater.  
A Seaux aime-t-on tes ouvrages ?  
Jusques-là tu dois en douter.  
Auprès d'une auguste Princesse ,  
Avec les Jeux & la Sagesse  
Le goût a choisi son séjour :  
Minerve unie aux doctes Fées ,  
Les Euclides & les Orphées ,  
Sont les Juges de cette cour.





L A

NOUVEAUTÉ.<sup>1</sup>

O D E

A MONSEIGNEUR

L'EVEQUE

DE STRASBOURG.

*J*E sçai que le rang , la naissance ;  
 Que l'Altesse , que l'Eminence ,  
 Exigent de justes respects ;  
 Mais , SOUBISE , le cœur des Sages  
 Rend au mérite des hommages  
 Et plus libres , & moins suspects.



*La vertu , le sçavoir sublime ,  
P R I N C E , c'est ce qu'en toi j'estime ,  
Plus que tes Ayeux , ni ton rang ;  
Je t'offre mes vers à ce titre ;  
Le suffrage d'un sûr arbitre  
M'est plus cher que l'appui d'un Grand.*



De tout tems ma Muse un peu fière  
Dédaigne un travail plagiaire ,  
Dans une autre langue emprunté ;  
Loin , ces Poètes sans génie ,  
A qui le Dieu des vers dénie  
La gloire de la Nouveauté.



Des Pindares & des Horaces  
Suivons plus dignement les traces :  
C'est en inventant qu'ils ont plû.  
Et les imitateurs serviles  
N'ont dans leurs écrits inutiles  
Que le mérite d'avoir lû.



La triste ( a ) amante de Narcisse  
Ne se plaignoit de son caprice ,  
Qu'en répétant ses propres mots :  
Telle est l'impuissance où nous sommes ,  
Toujours muets sans les Grands-Hommes  
Dont nous sommes les vains échos.



Mais de l'art & de la nature  
Ils ont épuisé la mesure ;  
Le nouveau nous est interdit.  
Le croyons-nous ? cessons d'écrire.  
C'est assez d'apprendre à les lire ,  
S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit.



Pourquoi me séduire moi-même ?  
De cet injurieux système ,  
J'entends la Raison murmurer.  
Jusques à la dernière race  
Les doctes Nymphes du Parnasse  
Auront de quoi nous inspirer.

( a ) La Nympe Echo.



Moliere a réjouï la France  
De plus d'un fujet qu'à Térence  
Apollon n'avoit point dicté.  
Et par les plus heureufes veilles ,  
Les Racines & les Corneilles  
Aux Sophocles ont ajouté.



Quoi ! faut-il donc avec scrupule  
Eviter , d'un foin ridicule ,  
Le beau qu'ils nous ont enlevé ?  
Non ; mais qu'à l'art dont on l'employe ,  
L'Avenir équitable croye ,  
Que fans eux nous l'aurions trouvé.



Anime-nous , heureux Génie  
Par qui le chantre d'Aufonie  
Imita celui d'Ilion ;  
A ton gré ta main libérale  
Verse une grace originale  
Jufques fur l'imitation.



Oui, c'est toi qui dans la fatyre ,  
Même en ce qu'il daigna redire ,  
Inspiras l'Horace François ;  
Il semble qu'à ce qu'il imite ,  
Ajoutant un nouveau mérite ,  
Il le crée encor une fois.



Dans ce judicieux Critique  
Aux traits nouveaux le sel antique  
Se trouve par-tout allié ;  
Horace , s'il pouvoit renaître ,  
Lui-même s'applaudiroit d'être  
Si dignement associé.



Qu'ai-je dit ? Horace lui-même !  
Ce mot va paroître un blasphême  
A l'idolâtre Préjugé ;  
Mais quand la vérité m'éclaire ,  
Craindrai-je une erreur populaire  
Dont la Raïson m'a dégagé.



Dès qu'un moderne sçait me plaire ,  
Il est pour moi Virgile , Homere ;  
Je partage entr'eux mon encens.  
C'est le beau seul que je respecte ,  
Et non l'autorité suspecte ,  
Ni des grands noms , ni des vieux tems ;



*L' A M O U R*  
*P R O P R E.*  
*O D E*  
 A MONSEIGNEUR  
*L'EVESQUE*  
 DE SOISSONS.

**D**E'MESLONS tous les stratagèmes  
 De l'Instinct qui nous guide tous ;  
 Mortels , nous nous aimons nous-mêmes ,  
 Et nous n'aimons rien que pour nous.  
 De quelque vertu qu'on se pique ,  
 Ce n'est qu'un voile chimérique ,  
 Dont l'Amour propre nous séduit ;  
 Je le fers en voulant m'en plaindre ;  
 C'est lui qui m'engage à le peindre ,  
 Et contre lui-même il m'instruit.



Que nos amis , que nos maitresses ,  
Objets apparens de nos vœux ,  
Ne pensent pas que nos tendresses ,  
Ni que nos vrais soins soient pour eux.  
Nos plaisirs font notre constance ;  
Pourquoi de leur reconnoissance  
Exigeons-nous l'injuste honneur ?  
Que doivent-ils à notre yvresse ?  
Leur bonheur ne nous intéresse  
Qu'autant qu'il est notre bonheur.



Que nos vertus sont près du vice !  
L'intérêt seul peut nous mouvoir ;  
L'homme par goût de la Justice  
Rarement s'immole au Devoir ,  
Souvent la clémence est adressée ,  
La modération , paresse ,  
L'équité , peur des châtimens.  
Cent vertus que l'erreur couronne ,  
Sont de vains noms que l'orgueil donne  
A ses adroits déguisemens.





Non , qu'en naissant l'homme ne sente  
Diverses inclinations ,  
Source unique , source constante  
De ses diverses actions ;  
L'un naît ami de la malice ;  
L'autre d'un hazard plus propice  
Tient un cœur sage & généreux ;  
Mais la Sagesse fortuite  
N'est qu'une vertu sans mérite ,  
Un Amour propre plus heureux.



Quelquefois au feu qui la charme ,  
Résiste une jeune beauté ,  
Et contre elle-même elle s'arme  
D'une pénible fermeté.  
Hélas ! cette contrainte extrême  
La prive du vice qu'elle aime ,  
Pour fuir la honte qu'elle hait ;  
Sa sévérité n'est que faste ,  
Et l'honneur de passer pour chaste  
La résout à l'être en effet.



Sageſſe pareille au courage  
De nos plus ſuperbes Héros !  
L'Univers qui les enviſage ,  
Leur fait immoler leur repos.  
Qu'un moment leur cœur magnanime  
Perde ces témoins dont l'eſtime  
Les ſoutenoit dans le danger ;  
Je crains qu'alors il ne rachette  
Par une lâcheté ſecrète  
Des jours qu'il n'oſoit ménager.



Vous , rares au ſiècle où nous ſommes ,  
Grands , que vos bienfaits font nommer  
L'Amour , les délices des hommes ,  
Vous flattez-vous de les aimer ?  
Des heureux qu'il vous plaît de faire ,  
Vous attendez votre ſalaire ;  
Vous voulez régner ſur les cœurs ;  
Votre avare magnificence  
Par les faveurs qu'elle diſpenſe ,  
S'achette des admirateurs.



Ainsi leur intérêt sçait prendre  
Un dehors sensible , empressé :  
Mais nous , ne croyons pas leur rendre  
Un amour désintéressé ,  
Malgré leur attente déçûë ,  
L'orgueil , d'une grace reçûë  
Ne soutient qu'à regret le faix ;  
Et par la plus tendre apparence ,  
Notre ingrate reconnoissance  
En veut à de nouveaux bienfaits.



En vain ce sévère Stoïque ,  
Sous mille défauts abbatu ,  
Se vante d'une ame héroïque ,  
Toute voüée à la vertu.  
Ce n'est point la vertu qu'il aime ;  
Mais son cœur yvre de lui-même  
Voudroit usurper les Autels ;  
Et par sa sagesse frivole ,  
Il ne veut que parer l'Idole  
Qu'il offre au culte des mortels.



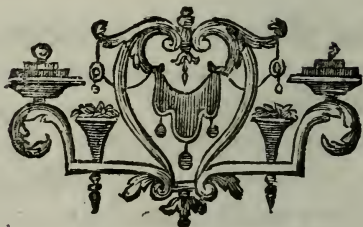
Jusqu'où l'Amour propre s'égare !  
Souvent, aveugle en son dessein ,  
Il nous arme d'un fer barbare  
Qu'il tourne contre notre sein.  
Caton d'une ame plus égale ,  
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale  
Eût souffert que Rome pliât ;  
Mais incapable de se rendre ,  
Il n'eût pas la force d'attendre  
Un pardon qui l'humiliât.



Quel est donc le fruit que j'espère ,  
En traçant ces exemples vains ?  
L'orgueil sera-t-il moins le pere  
Des fausses vertus des humains ?  
Non , nul art ne s'en rend le maître ;  
C'est notre mobile , notre être ,  
Tous nos désirs lui sont soumis.  
Attachez , s'il se peut , au crime  
L'applaudissement & l'estime ,  
La Vertu n'aura plus d'amis.



*Toi , qui dois aux vertus fardées  
Livrer des combats assidus ,  
Docte BRULART , dans ces idées  
Ne crois pas les Saints confondus.  
Je connois la source éternelle  
D'où coule une vertu réelle ,  
Et j'en respecte en toi l'effet :  
Mais j'ai peint de notre ame impure ,  
Ce qu'elle tient de la nature ,  
Et non , ce que la grace en fait.*



# L'AMOUR.

## ODE

A MONSIEUR

LE DUC

DE COISLIN.

**C**OISLIN, qui sçais unir aux plus hauts avantages  
 L'amour & le goût des beaux Arts ;  
 Tu n'es point de ces Grands qui lisant nos ouvrages ,  
 Craindroient d'avilir leurs regards.



Mes vers soutiendront mal ton goût héréditaire ,  
 Prompt arbitre de nos écrits.  
 Mais par le zèle au moins mon tribut doit te plaire ,  
 Si le zèle y met quelque prix.



A M O U R, tant célébré par tes lâches esclaves ,  
Trop cher ennemi des mortels ,  
Cesse enfin d'usurper , pour prix de tes entravés ,  
Et notre encens & nos Autels.



Ou plutôt , homme vain, qui toi-même te blesses ,  
Pour de passagères beautés ,  
C'est trop , adorateur de tes propres foiblesses ,  
En faire des Divinités.



Quand l'âge t'affranchit de la première enfance ,  
Et vient t'amener la Raison ;  
Ton cœur cherche contr'elle à se mettre en défense ,  
Et lui marque une autre saison.



Ton mépris la renvoye à la froide vieillesse ,  
En toi tu la crois un défaut ;  
Et livrant au plaisir une ardente jeunesse ,  
Tu crains d'être sage trop tôt.



Tu choisis au hazard pour l'objet de ton culte  
Des attraits , des yeux suborneurs ,  
A qui tu vas des Dieux que ta folie insulte  
Prostituer tous les honneurs.



Avec quel zèle on fait à ces yeux qu'on adore ,  
Cent sacrifices empressés !  
Dans la fureur de plaire , un amant craint encore  
De ne s'avilir pas assez.



Est-il pénible effort , téméraire entreprise ,  
Où n'engage un amour flatteur ?  
De son propre pouvoir la Déesse surprise  
Rit souvent de l'adorateur.



Qu'elle attende pourtant , il deviendra son maître ,  
S'il peut à son tour l'attendrir ;  
On la verra lui rendre , & sans effet peut-être ,  
Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.





Le dégoût des amans naît de ces biens frivoles ;  
 Dont l'attente fait tout le prix ;  
 Bientôt d'adorateurs ils deviennent Idoles ,  
 Et leur culte devient mépris.



Cependant du récit de ces feux idolâtres  
 Tous les esprits sont enchantés ;  
 C'est le seul art de plaire , & de tous nos théâtres ;  
 Il fait les uniques beautés.



Eh ! combien à l'amour éleva de trophées.  
 La Scene ( a ) au magique pouvoir ,  
 Où l'on voit les Héros transformés en Orphées  
 Chanter jusqu'à leur désespoir !



Là , sous les noms honteux d'erreur & de foiblesse ,  
 Notre devoir est combattu ,  
 Les Dieux par leur exemple , y font à la jeunesse  
 Un scrupule de la vertu.

( a ) L'Opera.



Mais, dit-on , Melpomene en son art plus exacte,  
Aspire à notre instruction :  
Projet qu'elle dément elle-même à chaque Acte,  
En faveur de la passion.



Elle mêle l'Amour aux fureurs de la guerre ;  
Elle attendrit l'ambitieux ;  
S'il veut se faire un nom & conquérir la terre,  
C'est pour l'offrir à deux beaux yeux.



Il règle ses exploits au gré d'une maitresse ,  
L'Amour est son objet constant ;  
Et son plus noble effort devient une bassesse ,  
Par le vil prix qu'il en attend.



Ainsi de nos Auteurs , gravement libertine  
La Muse s'épuise en beaux mots ;  
Et chez eux la beauté fait seule l'Héroïne ,  
Comme l'Amour fait le Héros.



Où donc est cette Muse en nos jours inconnue ,  
Qui doit purger les passions ?  
La nôtre les irrite , & présente une nuë  
Aux vains désirs des Ixions.



Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit l'obstacle,  
Ou le danger même d'aimer ,  
Perd cette heureuse crainte , & de tout le spectacle  
N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.



Jusques-à quand veut-on sous d'imprudentes Fables,  
Nous cacher un nouvel écueil ,  
Et donnant de beaux noms à des penchans coupables ,  
Changer le remords en orgueil ?



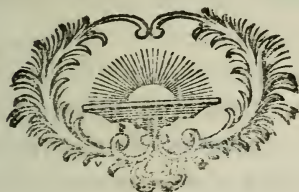
C'est trop prêter au vice un appui mercénaire ,  
Auteurs , cessez de l'appuyer ;  
Et par la vertu seule essayez de nous plaire ,  
Ou bien osez nous ennuyer.



Ainsi , sage un instant , trahi par une belle ,  
Parla le vieux rimeur Damon ,  
Qui le moment d'après , aux pieds de l'infidelle ,  
Démentit tout ce vain sermon.



Ce qu'a fait le dépit , Amour , tu le renverfes :  
Nous changeons à tous les momens.  
Sans principe certain , nos passions diverses  
Font nos divers raisonnemens.



# L' O M B R E DU MARQUIS

D E

## ROQUELAURE.

O D E.

**T**O I, ( *a* ) qui d'une ardeur empressée  
Sers le maître de l'Univers ,  
Prend tes aîles , ton caducée ;  
Vole , & va t'ouvrir les Enfers.  
Cherche l'Ombre de Roquelaure ;  
D'un ami qui le pleure encore ,  
C'étoit la plus chere moitié ;  
Va , ce seul espoir me soulage ,  
Va lui porter le tendre hommage  
Que lui rend ma triste amitié.

( *a* ). Mercure.



Pénètre à ces heureux rivages  
 Que du Léthé lavent les flots ;  
 C'est-là , sous d'éternels ombrages  
 Qu'il erre parmi les Héros.  
 Né pour suivre les pas d'Alcide ,  
 A l'aspect du fer homicide  
 Jamais son sang ne s'est glacé ;  
 Brave , prudent sans artifice ,  
 Au milieu d'Achille & d'Ulisse  
 Rhadamante l'aura placé.



O valeur , Don des grandes ames ,  
 Vertu digne de nos autels ,  
 Rarement de tes pures flammes  
 Tu viens embraser les Mortels !  
 L'un s'expose pour fuir la honte ,  
 En téméraire l'autre affronte  
 Un danger qu'il ne connoît pas ;  
 Un autre armé par la Furie ,  
 Périt sans servir sa patrie ,  
 Et perd sa vie & son trépas.



Une valeur plus magnanime  
 Seule mérite un si beau nom ;  
 Les Sages n'accordent d'estime  
 Qu'au Devoir & qu'à la Raison.  
 J'en atteste la Grece & Rome ,  
 Pour perdre la vie en grand-homme  
 Il en faut connoître le prix ;  
 Et quelquefois le vrai courage  
 Veut que le Héros la ménage ,  
 Sans craindre un aveugle mépris.



Ami dont je n'étois pas digne ,  
 Et que les Dieux m'ont enlevé ,  
 C'est ta valeur que je désigne ,  
 Ton cœur si souvent éprouvé.  
 D'une ame au Devoir asservie ,  
 Sentant tout le prix de la vie ,  
 Tu bravas mille fois la Mort ;  
 Et la recevant sans allarmes ,  
 D'un succès qui trahit nos armes  
 Ta vertu fit rougir le sort.



Pourquoi donc n'est-il point au nombre  
Des plus mémorables Guerriers ?  
Mercure , sans trouver son Ombre ,  
Tu parcours ces bois de lauriers ,  
Quitte-les , & change de route :  
Va , tu le trouveras sans doute  
Entre les amis généreux ;  
Oui , mon cœur me le persuade ,  
Oreste , Thésée & Pilade  
Charmés , le retiennent entre'eux.



Non ; je vois quel charme l'attire.  
Par les Poètes entraîné ,  
Il oublie au son de la Lyre  
Le rang qui lui fut décerné.  
Exempt du faste militaire ,  
Il aime mieux entendre Homere ,  
Et ses sublimes fictions ,  
Que d'aller en Ombre plus fière  
Enchanter la troupe guerrière  
Du récit de ses actions.





Laisse le Chantre de la Grece ,  
Ami , pour m'entendre un moment ;  
Ces vers que t'offre ma tendresse  
Sont mon plus doux soulagement.  
Je réjouis le triste Empire  
Par cet éloge que m'inspire  
Le seul plaisir de le donner ;  
Et pour toi d'autant plus utile  
Que d'aucun intérêt servile  
On ne pourra le soupçonner.



---

# THALIE.

## O D E

A M O N S I E U R

D E C \*\*\*

**E**ST-CE un songe, ou l'effet d'une aimable folie ?  
 J'erre dans le sacré Vallon.  
 Avec un ris malin , je viens de voir Thalie  
 Prendre la Lyre d'Apollon.



Près d'elle ont accouru le Faune & le Satyre  
 Mêlés aux doctes Nourriçons ;  
 Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire  
 De la nouveauté de ses sons.



Je l'entends , écoutons. Le sérieux Pindare  
Dès le prélude s'est enfui ;  
Mais Horace demeure , & si son goût s'égare  
Je veux bien errer avec lui.



Jusqu'ici dans mes jeux , sous un masque sincère ,  
J'osai , dit-elle , vous jouer :  
Dieux, Héros & mortels, aujourd'hui moins sévère,  
Je vais , s'il se peut , vous louer.



Ma Lyre , commençons par le Maître du monde ,  
Chante la gloire de ses feux ;  
Jupiter a rempli le Ciel , la Terre & l'Onde  
De ses prodiges amoureux.



Satyre, Aigle, Serpent, Cigne aux brillantes aîles,  
Ou Taureau traversant les flots ,  
Cent fois il a daigné sous cent formes nouvelles ,  
Peupler le monde de Héros,



Redoublons nos efforts ; que notre art se déploye  
Pour ces Dieux bravant le trépas ;  
Qui se firent bleffer aux Campagnes de Troye ,  
Pour l'Epouse de Ménélas.



Au défaut de leur force , au moins leur artifice  
Sert le courroux de Junon ;  
Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulysse ,  
Virent les cendres d'Ilion.



Chantons les pleurs d'Achille & sa colére oisive  
Qui se plaît à voir tout périr ;  
Il n'eut pas pour les Grecs, comme pour sa Captive  
La foiblesse de s'attendrir.



Le sage Agamemnon par le sang de sa fille  
Calma les Dieux trop obéis :  
Mais content , à leurs loix d'immoler sa famille ,  
Sçut leur refuser ( a ) Chrizeïs.

( a ) Esclave d'Agamemnon.



Chantons l'adroit ( a ) vainqueur du crédule Cyclope ,

Lui qui loin d'Itaque poussé ,  
Fut par ses vœux secrets fidèle à Pénélope  
Jusqu'entre les bras de Circé.



Que ne loüerois-je point ! Vous qui de l'Ebre au Gange

Allez répandre la terreur ,  
Superbes conquerans , recevez la louange  
Duë à votre noble fureur.



Gardez-vous de souffrir que l'Equité timide  
Mette un frein à vos passions ;  
Méritez par la force une gloire solide ,  
Pareille à celle des lions.



Juste effroi des mortels , que tout ce qui respire  
Tombe tremblant à vos genoux ;  
Et Rois de l'Univers , de votre vaste Empire  
N'affranchissez jamais que vous.

( a ) Ulysse.



Mais vous , de qui l'esprit va fonder la nature ,  
Philosophes audacieux ,  
Qui du Monde imparfait corrigeant la structure ,  
Donneriez des avis aux Dieux.



Avec nous des humains partagez les hommages ;  
Vous avez droit à leurs Autels :  
Les Dieux sont les puissans, mais vous êtes les sages,  
S'il en est parmi les Mortels.



Tu ris Anacréon ! cette vaine sagesse  
Ne vaut pas tes égaremens.  
Tu veux donc qu'à ton gré je célèbre l'ivresse  
Et des buveurs & des amans.



Buveurs , brisez le joug d'une raison trop fière ,  
Eteignez son triste flambeau ;  
D'autres enseignent l'art d'augmenter sa lumière ,  
Mais l'art de l'éteindre est plus beau.



Vous , amans , méritez les faveurs de vos belles ,  
Mais contens de les espérer ,  
Même en les demandant, craignez d'obtenir d'elles  
Un bien plus doux à désirer.



Enyvres d'un souris , charmés d'un regard tendre ,  
Immolez tout à deux beaux yeux :  
Dans les pièges flatteurs qu'Amour daigne vous  
tendre  
Osez vous préférer aux Dieux.



Mais ces douces erreurs , votre plus cher partage ,  
Nous appartiennent comme à vous :  
Mortels , les Dieux prudens ont gardé l'avantage  
D'être à leur choix sages ou fous.



Quel Dieu n'a point aimé ! jusques dans ces retraites  
L'Amour fait sentir ses douceurs :  
Et je pourrois chanter les intrigues secrètes  
Des fameuses Vierges mes sœurs.



D'un ( a ) frere trop pressant la chaste Calliope  
Jadis partagea les amours ,  
Et lui donna ce ( b ) fils qui sur le mont Rhodope  
Charmoit les lions & les ours.



Il n'en est point de nous que quelque amour  
n'amuse

Au gré de l'enfant de Paphos ;  
Sapho pouvoit bien être une dixième Muse ,  
Les neuf autres sont des Saphos.



C'est fait ; j'ai mérité tous les honneurs lyriques ,  
Et j'ai joint sur un nouveau ton ,  
Aux finesses d'Horace , aux écarts Pindariques  
Les images d'Anacréon.



C \* \* \* *qui sçais l'art de ces ris Philosophes  
Dont un sage fut si vanté ,  
Dis-moi , si l'ironie hazardée en ces strophes  
Egaye assez la vérité.*

( a ) Apollon.

| ( b ) Orphée.





*Agréable censeur de l'humaine folie ,  
D'un mot tu sçais la dévoiler ;  
Heureux ! si j'avois sçû faire parler Thalie  
Comme tu l'aurois fait parler,*



---

# LES VŒUX.

## O D E.

**O** DIEUX ! trop fatigués des ridicules vœux  
 Que vous fait l'humaine ignorance ,  
 Vos graces quelquefois nous rendent malheureux ;  
 Vous nous exaucez par vengeance.



Je ne veux point de vous ces hautes dignités  
 Que notre ambition dévore ,  
 Où souvent , sous l'espoir d'être plus respectés  
 Le Mépris nous suit mieux encore.



Vous m'éclairez assez pour mettre au rang des  
 maux

Les dons même de la victoire ;  
 Un nom à soutenir coûte mille travaux ;  
 C'est un lourd fardeau que la gloire.



Que je n'habite point ces somptueux Palais  
Où l'inquiétude nous brave ,  
Où le maître apparent d'un peuple de valets  
N'en est en effet que l'esclave.



Je vois les noirs chagrins voler sous ces lambris  
Qu'a taillé l'adroite Sculpture.  
O Dieux ! préservez-moi d'être riche à ce prix ;  
Conservez-moi ma vie obscure.



Heureux , cent fois heureux , si de votre bonté  
J'obtiens les biens que je désire !  
Un cœur pur , un sens droit , une ferme santé ,  
Du vin , des amis , & ma Lyre.



---



---

# THEMIS.

O D E.

**N**OMBREUX accords , hautes pensées ,  
 Unissez pour moi vos attraits ;  
 Et servez les fureurs sensées  
 Qui m'ont conduit dans ce Palais.  
 J'y vois une auguste Déesse  
 De qui la droite vengeresse  
 Fait briller un glaive tranchant ;  
 Dans sa gauche est une balance ,  
 Que ni fraude , ni violence  
 Ne forcent au moindre penchant.



C'est Themis ; oui , c'est elle-même.  
 Orné de l'éclat le plus beau ,  
 Son front porte ce diadème  
 Que l'Erreur prend pour un bandeau .  
 Pour elle la Nuit est sans ombre ,  
 Et le cœur même le plus sombre  
 A son œil ne peut échapper ;  
 Il veille à tout ce qu'elle pèse ,  
 Et la seule Raison l'appaise  
 Ou la détermine à frapper.



Devant elle sont les Annales  
Des Oracles qu'elle a tracés ,  
De faux sens , de gloses vénales  
Par la Raïson débarrassés ;  
Les Loix , appui de l'Innocence  
Frein redouté de la Licence ,  
Sages Limites de nos droits ;  
Du repos sources délectables ,  
Au foible , au puissant respectables ,  
Souveraines même des Rois.



Justice , voilà donc ton Temple !  
Injustes , coupables , tremblez ;  
Tous ces Sages que je contemple  
Sont ses Ministres assemblez.  
Au gré de Themis implorée ,  
L'orphelin , la veuve éplorée  
Vont dépouiller l'usurpateur ;  
Et l'Innocence enfin paisible ,  
Va la voir d'un glaive infaillible  
Frapper son calomniateur.



Mais quelle lumière imprévûë  
Etonne mes yeux défillés !  
Dois-je m'en fier à ma vûë ?  
Des lieux si saints sont-ils souillés ?  
J'ai cru voir entre ces Ministres  
Se placer des guides sinistres :  
L'Egard & la Prévention ,  
Que suivent l'aveugle Ignorance ,  
La paresseuse Indifférence  
Et la perfide Ambition.



Juges , plus jaloux de vos titres  
Que du devoir de vos emplois ,  
Prendrez-vous de si faux arbitres  
Pour les Interprètes des Loix ?  
Quand la Raïson veut vous conduire  
Votre erreur pour vous mieux séduire ,  
Eteint son importun flambeau.  
Haine , Amitié , tout vous impose ;  
Tel même dont l'amour dispose  
Voit tout à travers son bandeau.



Quoi ! notre vie & nos fortunes  
Dépendent-elles de leur voix ?  
De quelles frayeurs importunes  
Me saisit tout ce que je vois !  
Mais non , des Juges vénérables ,  
Aux passions invulnérables ,  
Sont les remparts de l'Equité ;  
Eux dont la sagesse indépendance ,  
Dont le sçavoir & la prudence  
Arme & règle l'intégrité.



En vain l'Erreur impérieuse  
Brigue ici d'injustes succès ;  
Vigilance laborieuse  
Vous lui défendez tout accès.  
Si l'injustice couronnée  
Voit l'innocence soupçonnée  
Tomber quelquefois sous ses coups ,  
C'est le triste destin des hommes ;  
Foibles , imparfaits que nous sommes ;  
Il n'est rien de pur parmi nous.



---



---

# LA LOUANGE.

## O D E

### A MONSIEUR L'ABBE'

## DE CAUMARTIN.

**A**UTEURS, quel motif nous inspire,  
 Et dans l'art d'angereux d'ecrire  
 Quelle fin nous proposons-nous ?  
 C'est la louange, c'est l'estime ;  
 Nul interet ne nous anime  
 Si vivement qu'un prix si doux.



Que le public de ses suffrages  
 Honore à l'envi nos ouvrages ,  
 Contens de les voir encenser ,  
 Malgré l'indigence importune ,  
 Nous pardonnons à la Fortune  
 De ne les pas récompenser.





Mais aussi l'orgueil d'un Poëte  
De cette estime qu'il souhaite  
Souvent se flatte imprudemment ;  
Ses desirs font son imprudence ,  
Et plus ils ont de violence ,  
Plus ils le trompent aisément.



Ecoutez ce Rimeur superbe  
Qui croit comme un autre Malherbe,  
De l'oubli sauver les grands noms :  
Il va chanter des vers qu'il aime ,  
Et d'abord vous prévient lui-même  
Sur le mérite de ses sons.



Nouveaux , ils charment Fontenelle ;  
Grands , Genest les prend pour modèle ;  
Ils ont défarmé Despréaux ;  
Déliçats , la Cour les admire ;  
Ils font enfin , s'il l'ose dire ,  
Le désespoir de ses rivaux.



A chaque mot la folle joye  
Sur son visage se deploye ,  
D'orgueil ses yeux sont enflammés ;  
Dans cet enthousiasme étrange ,  
Parlez , tout lui paroît loüange ,  
Taifez-vous , il vous croit charmés.



Mais si la critique maligne  
D'un encens dont il se croit digne  
Entreprenoit de le priver ,  
Bientôt s'échappant en murmures ;  
Il défendra par des injures  
Les défauts qu'on veut lui trouver.



Qui condamne ses phrases basses ,  
Méconnoît les naïves graces ;  
Qui le trouve obscur , est pesant ;  
Au gré de sa fierté grossière ,  
Qui le critique , est sans lumière ,  
Qui le raille , est mauvais plaisant.



Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inspire  
Dans l'applaudissement admire  
La force de la vérité ;  
Et dans la censure , il s'irrite  
De voir , où contre le mérite  
Peut aller la malignité.



Ainsi sa ridicule Muse  
Livrée à l'erreur qui l'abuse  
De l'art ose usurper le prix ,  
Et croit dans son yvresse extrême  
Avoir l'estime de ceux même  
Qui n'ont pû cacher leur mépris.



Craignons une yvresse semblable  
Qui nous rend en secret la fable  
De nos malins admirateurs ;  
Et faisons-nous des règles sages  
Pour discerner les vrais suffrages  
Des applaudissemens flatteurs.



Pressons celui qui nous écoute  
De nous montrer la sûre route ,  
S'il nous sent dans l'égarement :  
Mais prenons garde à l'imposture ;  
L'air dont on s'offre à la censure  
Souvent mendie un compliment.



Dans une sage défiance  
Etudiez la contenance  
De vos auditeurs curieux.  
Qui craint les louanges frivoles  
Se fie au ton plus qu'aux paroles ,  
Et moins à la bouche qu'aux yeux.



Observez que tel qui se lasse  
D'un ouvrage froid & sans grace ,  
S'efforce à paroître attentif ,  
Et quelquefois par bienveillance  
Veut réparer un long silence ,  
D'un applaudissement tardif.



Les expressions affectées  
Des louanges trop concertées  
Sont rarement celles du cœur.  
Un mot que le plaisir anime ,  
Nous est un garant de l'estime ,  
Plus sûr que tout l'art d'un flatteur.



Enfin les écrits que l'on goûte  
Intéressent qui les écoute  
A les rendre encor plus parfaits ;  
Un peu de critique assaisonne  
Les éloges que l'on nous donne ;  
Les plus entiers sont les moins vr



*CAUMARTIN, mon orgueil timide  
Craint cette louange perfide  
Dont se repaissent mes rivaux :  
Que par toi la Raison m'éclaire ,  
Et par ta critique sincère ,  
Sauve-moi des éloges faux.*



# L'ORGUEIL POETIQUE.

O D E

A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE

## D'AVRANCHES.

O U I Génie , enfin trop superbe ,  
 Qui toujours prêt à t'encenser ,  
 A côté même de Malherbe  
 En secret oses te placer.  
 Sçache à quel excès ridicule  
 Ton amour propre trop crédule  
 Te fait sans cesse t'oublier :  
 Descends du sommet du Parnasse ;  
 Ma raison malgré ton audace  
 Entreprend de t'humilier.



Rappelle ces momens stériles  
Où, dans un transport convulsif,  
De cent mouvemens inutiles,  
Tu hâtes un sens trop tardif :  
Après une pénible attente ,  
Si quelquefois il se présente ,  
Ce n'est point un fruit de ton art ;  
Tu ne sçais ce qui le fait naître ;  
Le beau qui s'offre , semble n'être  
Qu'un heureux présent du hazard. -



Mais , de ce hazard sans mérite ;  
C'est peu que ton sens soit le fruit ;  
Un trouble plus honteux t'agite  
En cherchant un mot qui te fuit.  
Jouët de la rime rebelle ,  
Que de termes t'arrache-t-elle ;  
Que ton dépit même dément !  
Ou , tu souffres qu'on t'applaudisse  
D'une beauté qu'à son caprice  
Tu dois plus qu'à ton jugement.



Qui peut fonder ton arrogance ?  
Je t'entends , superbe ; tu crois  
Pouvoir malgré ton impuissance  
Te faire au moins honneur du choix ;  
Mais aveugle sur tes pensées  
Les plus vaines , les moins sensées  
Ont cent fois surpris ton amour ;  
Pour prendre la dernière place ,  
Souviens-toi de ce que j'efface ,  
Non de ce que je mets au jour.



N'y dois-je rien à la critique  
D'un ami sincère , éclairé ,  
Sans qui l'yvresse poétique  
Dès long-tems t'auroit égaré ?  
Par toi seule , incertain de plaire ,  
Il n'est pas jusques au vulgaire  
Qni ne te prête quelque appui ;  
Et souvent tes fautes reprises  
Par tel censeur que tu méprises,  
T'abaissent au dessous de lui.





Parle , il est tems que tu t'excuses  
Du faste outré de tes écrits.  
Cette fierté sied bien aux Muses ,  
Des vers elle augmente le prix ;  
Seule elle y met les traits sublimes ,  
Par elle , dis-tu , sur nos rimes  
Un feu plus vif est répandu.  
Prétexte d'un esprit qui s'aime ,  
Et qui veut s'enyvrer lui-même  
De tout l'encens qu'il se croit dû.



Nouveau Narcisse que consume  
L'amour de ta propre beauté ,  
Qu'un effort prudent t'accoutume  
A te voir du mauvais côté.  
Juge assidu de ta foiblesse ,  
Résiste , oppose-la sans cesse  
A l'instinct qui te fait la loi ;  
Et laisse à la Raison plus sage  
Prononcer l'humble témoignage  
Que mes écrits rendront de toi.



Avouë à la future race ,  
Si jusques-là vont tes accords ,  
Qu'il fut mille Auteurs dont l'audace  
Passa de bien loin tes efforts ;  
Que tu voyois de la barrière  
Des Athletes dans la carrière ,  
Contre qui tu n'osois lutter ;  
Et que par des routes nouvelles ,  
D'autres s'élevoient oà tes aîles  
Refusèrent de te porter.



De mes téméraires faillies  
Je reconnois enfin l'abus ;  
J'abjure aujourd'hui les folies  
Des fiers Eleves de Phoebus ,  
Stérile artisan de paroles ,  
J'ai honte des lauriers frivoles  
Dont moi-même j'ai ceint mon front ;  
Et si désormais je me louë ,  
Eloges que je défavouë ,  
Soyez mon éternel affront.



Mais de ce langage peut-être ,  
 Ma fierté va grossir ses droits.  
 Quelle gloire de se connoître ,  
 Me crie une secrète voix !  
 C'est-là le sçavoir le plus rare ,  
 Et qu'aux Auteurs le Ciel avare  
 A le plus souvent refusé.  
 Ah ! je connois le stratagème ;  
 Et la modestie elle-même  
 N'est que notre orgueil déguisé.



*Toi qui déments cette maxime ,  
 H U E T , tu peux la censurer ;  
 Objet de la publique estime ,  
 Toi seul , tu parois t'ignorer.  
 Tes talens , ton sçavoir extrême ,  
 Prodige aux yeux des Sçavans même ;  
 Pour toi ne sont point un écueil ;  
 Et de ces pièges garantie ,  
 Il semble que ta modestie  
 Naïsse des sources de l'orgueil.*



# L'AVEUGLEMENT.

O D E

*Faite à l'occasion des fautes qui s'étoient  
glissées dans la seconde Edition.*

**D**E la nuit frere tyrannique ,  
Aveuglement, mon œil Stoïque  
Sans se plaindre encor t'a souffert,  
J'ai triomphé de mes allarmes ,  
Et je n'ai point trempé de larmes  
Le voile dont tu m'as couvert.



Non , que ce malheur légitime ,  
Expiât en moi quelque crime ,  
Ou punît d'injustes désirs.  
Nouveau ( a ) Tiresie , à faux titre ,  
Ai-je fait , indiscret Arbitre ,  
Rougir Junon de ses plaisirs ?

( a ) Tiresie décida pour une dispute qu'ils eurent  
Jupiter contre Junon dans ensemble.



Ce n'est plus pour moi que l'Aurore  
De ses couleurs enrichit Flore ;  
Tout échappe à mes yeux , tout fuit.  
Phœbus du haut de sa carrière  
Ne m'accorde qu'une lumière  
Presqu'aussi triste que la nuit.



Ces objets enchanteurs des ames ,  
Ces yeux , sources des tendres flammes ,  
Aux miens n'étaient plus d'attraits ;  
L'Amour que vainement j'implore ,  
Contre l'ennui qui me dévore  
Ne sçait plus où prendre des traits.



Amour propre , est-ce une imposture !  
Je me flatois que la Nature  
M'avoit doué d'un esprit vif ;  
Mais dans ma sombre inquiétude ,  
Une éternelle incertitude  
Retient mon enjouement captif.



Dans les yeux je ne puis plus lire  
Ce que je dois ou taire ou dire ,  
Secours qui nous sert mieux que l'art.  
Et mes discours n'ont plus pour guides  
Que des réflexions timides  
Où les Graces n'ont point de part.



Le Pere du commerce aimable ,  
Dieu qu'à tort oublia la Fable ,  
Le sage , le prompt A-propos ,  
Ce Dieu par qui seul tout peut plaire ,  
M'a banni de son sanctuaire ,  
Séjour unique des bons mots.



De la société vivante ,  
Une , moins vive & plus sçavante ,  
Nous dédommage quelquefois ;  
Morts célèbres , l'Honneur des âges ,  
Vous revivez dans vos Ouvrages ;  
Où vous nous instruisez sans voix.



Oui , de l'étude opiniâtre  
De ces grands Morts qu'on idolâtre ,  
J'aurois fait mon plus doux emploi ;  
Mais puis-je aujourd'hui l'entreprendre ?  
Aux yeux seuls ils se font entendre ;  
Hélas ! ils sont muets pour moi.



Eh bien , Aveuglement funeste ,  
Est-ce assez ? Quel supplice reste  
Que par toi je n'aye éprouvé ?  
Mais , malgré cette violence ,  
J'ai dévoré dans le silence  
Le fiel dont tu m'as abreuvé.



Je venge une plus vive injure ;  
Aux yeux de la race future  
Tu m'as fait altérer mes Vers ;  
Et pour un Poëte sensible  
Ce nouveau mal est plus terrible  
Que la chute de l'Univers.



Sous la presse scandalisée  
Par toi l'Erreur autorisée  
Des mots François en fait d'Hebreux ;  
Les lettres au hazard s'y rangent ,  
Et d'un sens certain qu'elles changent  
Font un sens faux ou ténébreux.



( a ) Ces loix par la raison tracées ,  
Ce bel Art par qui nos pensées  
Aux yeux ne se confondent point ;  
Qui rangeant diverses parties  
Par le même sens assorties ,  
Les divise ensemble & les joint.



Ces règles par toi violées ,  
De mes phrases mal démêlées  
Rendent tous les rapports obscurs ;  
Et ces guides si nécessaires ,  
Dans mes Vers , guides téméraires ,  
Trompent les Lecteurs les plus sûrs.

( a ) La ponctuation.





Entens ces Vers sans harmonie ,  
Victimes de ta tyrannie ,  
Qui te redemandent des pieds ;  
Et dans leurs démarches mal sûres ,  
Par trop ou trop peu de mesures  
Egalement estropiés.



Plus l'Harmonie a de quoi plaire ,  
Et plus l'oreille avec colère  
Se révolte contre un faux ton :  
Les Vers sont enfans de la Lyre ;  
Il faut les chanter , non les lire ;  
A peine aujourd'hui les lit-on.



Combien ignorant nos maximes ,  
Du repos du vers & des rimes  
Rompent le charme séducteur !  
Oui , mon oreille poétique  
Redoute un injuste critique  
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.



Stupide avorton de l'école ,  
Il ne sçait point à la parole  
Donner des tons ingénieux.  
Faut-il marcher ? il se repose ,  
Et change en languissante prose  
Le vers le plus harmonieux.



Ainsi ce grossier symphoniste  
Qui des tendres airs de Baptiste  
N'a jamais senti les beautés ,  
En feroit , sous ses doigts barbares ;  
Des airs qui paroïtroient bizarres  
Aux Graces qui les ont notés.



Mais d'un nouveau crime , ma Muse  
Pour se justifier t'accuse  
A mon siècle , aux siècles suivans ;  
C'est toi seul qui me l'as cachée ,  
Cette orthographe relâchée  
Qui m'avilit aux yeux sçavans.



Par toi , quel soupçon d'ignorance !  
 De l'Ygrec introduit en France  
 J'ai masqué l'iambe étonné.  
 Quel Wisigot ou quel Wandalé  
 Eût fait d'un semblable scandale  
 Frémir le peuple endoctriné ?



J'ai dépouillé de l'H antique  
 L'Enthousiasme poétique  
 Parmi nous naturalisé ;  
 Et dans mes pages réfractaires ,  
 Privé de ses vrais caractères ,  
 Chaque mot est dépaillé.



Heureux encor ! si mes Ouvrages  
 Avoient seuls souffert tes outrages ,  
 J'aurois pû les abandonner.  
 Mais que sur ceux qui m'embellissent ,  
 Tes noirs attentats rejaillissent ,  
 Je ne puis te le pardonner.



---

---

# L' A B U S

D E L A

P O E S I E.

O D E

AU R. P. TOURNEMINE,

*De la Compagnie de Jesus.*

**L** A I S S E - M O I , Dieu de l'harmonie ,  
Non , n'attens pas que mon Génie  
Te rende de nouveaux tributs ;  
Non , puisqu'on exauce au Parnasse  
La haine , l'envie , & l'audace ,  
Tes faveurs ne me touchent plus.



Quand dans sa verve criminelle  
Un Poëte imposteur t'appelle ,  
Tu descends jusqu'à l'inspirer !  
D'où vient qu'à ses noires malices  
Tu prêtes des Graces complices  
Du crime qui sçait s'en parer ?



Sans la Rime , sans la Mesure ,  
La plus éloquente imposture  
Ne porte qu'un coup impuissant ;  
Et malgré cet accueil indigne  
Que lui fait notre humeur maligne ,  
Elle expireroit en naissant.



Mais , dès que tu la favorises  
Et qu'à ses lâches entreprises  
Tu prêtes le charme des vers ,  
Aussitôt de ses cent trompettes  
La Messagère des Poëtes  
Va l'annoncer à l'Univers.



J'ai vu sous des rimes iniques  
Cent mots & cent contes Cyniques,  
Au sein de la débauche nés.  
Ces traits dont l'honneur s'effarouche  
Passeroient-ils de bouche en bouche,  
Si tu ne les avois ornés ?



Tes sœurs , ces Vierges immortelles ;  
Dis-moi , de quel front souffrent-elles  
Ces scandaleuses nouveautés ?  
Pourquoi , lasses du nom de chastes ,  
Osent-elles fouiller leurs Fastes  
De ces odieuses beautés.



Quoi ! faut-il par des mains coupables  
Que tes lauriers les plus durables ,  
Que tes plus doux fruits soient cueillis ?  
Tu fers la malice & la haine ;  
Et ceux que la Vertu t'amaine  
Sont souvent les moins accueillis



Non , désormais la Poësie  
N'est pour moi qu'une phrénésie ,  
Qu'un don méprisable à mes yeux.  
Je ne veux point d'un avantage  
Qu'avec le vertueux , partage  
L'impudent ou le furieux.



• Plus de Poétique délire ;  
Brisons ma Trompette & ma Lyre ;  
Mais , Ciel , par qui suis-je arrêté !  
Et d'où vient qu'une voix secrète  
M'ordonne d'être plus Poète  
Que je ne l'ai jamais été ?



Je t'entends , Apollon , pardonne ;  
C'est ta voix même qui redonne  
La force à mon cœur abbatu ;  
Tu me fais voir mon injustice ;  
Plus d'autres ont paré le vice ,  
Plus je dois parer la vertu.



Tes dons sont purs : c'est du Parnasse  
Que vient l'Harmonie & la Grace ,  
Le choix , le tour ingénieux ;  
Et si par un abus funeste ,  
L'homme fouille ce Don céleste ,  
Son crime est-il celui des Dieux ?



J'avois oublié qu'au Ténare ,  
Il est un Juge qui sépare  
Les sages , les malins Rimeurs :  
( a ) Des uns j'ai partagé la joye ,  
Et j'ai vu les autres en proie  
Aux supplices vengeurs des mœurs.



Travaillons donc pour l'Elisée ;  
Que ma verve immortalisée  
Eternise aussi mes plaisirs ;  
Et traçant d'utiles images ,  
Méritons par des travaux sages ,  
De doux & d'éternels loisirs.

( a ) Dans l'Ode de la Descente aux Enfers.





*Toi , des Graces ami solide ,  
 Qui veux que le Devoir les guide ,  
 Et qu'elles plaisent sagement ;  
 Sois le témoin de ma promesse ;  
 TOURNEMINE , je te l'adresse  
 Pour en sceller l'engagement.*



*Pardonne à mes fautes lyriques ,  
 A ces riens Anacréontiques  
 Qu'un vain plaisir m'a fait rimer ;  
 Je suis , paradoxe ordinaire ,  
 Assez sage pour n'en plus faire ,  
 Et trop peu pour les supprimer.*



---

*L'ELOQUENCE.**O D E**A MONSEIGNEUR**LE CARDINAL**DE POLIGNAC.*

**C'**EST l'Eloquence que je chante ,  
Sans qui souvent la Vérité ,  
N'est plus qu'une Reine impuissante  
Sans Sceptre , & sans autorité.  
Mes chants seront-ils dignes d'elle ?  
Oui , je sens pour prix de mon Zèle ,  
Qu'elle-même anime mes sons.  
Exécutons ce qu'elle ordonne ,  
Et que l'on doute si j'en donne  
Des Exemples ou des Leçons.



Fuyez , Déclamateurs frivoles ,  
Vous , qui vils esclaves de l'Art ,  
Immolez le sens aux paroles ,  
Et cachez les traits sous le fard.  
Du faux éclat de vos pensées ,  
De vos passions compassées ,  
Elle hait les froids ornemens ;  
Naïve ensemble & magnanime ,  
Le Vrai seul l'élève au Sublime ,  
Et le Zèle aux grands mouvemens.



C'est elle qu'on vit dans Athènes ,  
Fière d'un Ascendant certain ,  
Par la bouche de Démosthènes  
Gourmander un Peuple hautain :  
Par elle , Censeur de ses Maîtres ,  
Il dénonce comme des Traîtres ,  
Leurs Flateurs tremblans à sa voix ;  
Et décidant de leur fortune ,  
Sçait se faire de la Tribune ,  
Un Trône redoutable aux Rois.



Dis , ( a ) Héros de la Macédoine ,  
Ce qu'a pu ce vif Orateur ,  
Dis-nous , féditieux Antoine ,  
Ce qu'étoit son Imitateur.  
Rome , que de Lignes funeftes ,  
S'élevèrent contre les reftes  
De ta mourante liberté !  
Par fon éloquence zélée ,  
L'Ambition fut dévoilée ,  
Et l'Attentat déconcerté.



Eloquence , à tous les Ouvrages  
C'est à toi de donner la Loi ;  
Le raifonnement , les images ,  
Les Graces relèvent de toi.  
Tes judicieufes lumières  
Répendent au gré des matières  
L'agréable , ou le convainquant :  
Souvent l'efprit veut qu'on l'éclaire ;  
Mais , où l'on ne doit que lui plaire ,  
Tout ce qui plaît eft éloquent.

( a ) Philippe.



Tu sçais donner aux grandes ames  
Le seul prix qui peut les flater ;  
En les loüant tu nous enflames  
De l'ardeur de les imiter.  
J'aime à voir tes mains immortelles ;  
De tes guirlandes les plus belles  
Ceindre la tête des Trajans ;  
Les nobles vertus que tu pares ,  
Peut-être deviendroient plus rares ,  
Sans ces tributs encourageans.



Quelquefois ma superbe Lyre  
Chante le Héros de nos jours ;  
Au Zèle hardi qui m'inspire  
Ne refuse pas ton secours.  
Dicte-moi des loüanges sages ,  
Dont puissent être tous les âges  
Plus touchés encor qu'éblouis ;  
Loin , fleurs communes ou fanées ,  
J'achetterois de vingt années  
Un seul trait digne de Louis.



Mais qu'aux Tribunaux je te suive ;  
Tout y retentit de ta voix ;  
Soudain de Thémis attentive  
La Balance panche à ton choix.  
Contre la fière violence ,  
Sous tes aîles , l'humble Innocence  
Y vient chercher sa sûreté ;  
Telle que le fil d'Ariane ,  
Du Dédale de la Chicane ,  
Tu débarrasses l'Equité.



Vous qui voulez dans cette Lice ,  
Pleins d'une utile ambition ,  
Oter le masque à la malice ,  
Et désarmer l'oppression ,  
Evitez un style emphatique ,  
Un ton follement pathétique ,  
Un sçavoir du fait écarté ;  
L'Eloquence ici sur ses traces ,  
Ne laisse marcher que trois Graces ,  
La Raison , l'Ordre , & la Clarté.



Laissez-la , pour les saintes chaires ;  
Reserver ses traits enflammés ;  
Laissez-y gronder ses tonnerres  
Par le feu du Zèle allumés.  
Là , troublant le pécheur paisible ,  
Elle sçait d'une voix terrible ,  
Salutairement l'allarmer ;  
Dieu vengeur , qu'elle vient nous peindre ;  
C'est en apprenant à te craindre ,  
Qu'elle apprend à te désarmer.



Mais qui levera le scandale  
De ces faux Prophètes du Christ ;  
Qui font d'une sainte morale ,  
Un sacrilège jeu d'esprit.  
C'est leur génie , & leur adresse ,  
Non , nos maux , & notre foiblesse ,  
Qu'ils veulent nous faire sentir ;  
Et fiers du vain plaisir de plaire ,  
Ils laissent au Pasteur vulgaire ,  
L'humble gloire de convertir.



O Loi sainte , Loi redoutable ,  
Majestueuses vérités ,  
Périssent cent fois l'art coupable ,  
Qui vous rabaisse à ses beautés.  
Que l'Orateur Evangélique ,  
A mon seul intérêt m'applique ;  
S'il veut plaire , il va m'attiédir.  
Il n'a qu'à rougir de sa gloire ;  
S'il laisse un nombreux Auditoire  
Tranquille assez pour l'applaudir.



Ordonne divine Eloquence ,  
A qui veux-tu voir consacrés  
Ces Vers , où je peins ta puissance ,  
Que tu m'as toi-même inspirés ?  
J'attendrai que tu me declares ,  
L'homme en qui tes dons les plus rares  
Font le plus respecter tes Loix.  
POLIGNAC , me dit l'Immortelle ,  
Que ce nom est cher à mon zèle ,  
Qui déjà prévenoit son choix !





---

---

# LE ZELE

## DE LA RELIGION.

O D E

# AU ROI.

**L**OUIS, combien de fois ma Lyre  
A resonné de ton grand nom !

J'ai dit le devoir qui t'inspire

Et tes faits, fruits de la Raison.

Contre ta Sagesse constante

J'ai dit la Fortune impuissante ,

Par tes soins , les Arts en honneur ;

Et pour spectacle à tous les âges ,

Dans tes Fils , tes nobles Images ,

J'ai peint ta Gloire & ton Bonheur.

Ecoute ; moins timide encore ,  
Je vais par des sons immortels  
Chanter l'ardeur qui te dévore  
Pour l'honneur sacré des Autels ,  
Loin de moi , fureurs puériles ,  
Parnasse , Apollon , noms stériles ,  
Ornemens usés de nos Vers.  
Epris d'une flamme plus belle ,  
L o u i s , pour célébrer ton zèle ,  
J'implore le Dieu que tu sers ,



Toi , qui dans le premier ( a ) Poète  
Versas ce Cantique enflammé ,  
Où l'Hébreu chante la défaite  
Du Peuple à sa perte animé ;  
Toi , qui du ( b ) Grand , du Pathétique ,  
As sur la Harpe Prophétique  
Répandu le charme vainqueur ;  
Régle la Lyre que je touche ;  
Viens , Dieu Saint , viens ouvrir ma bouche ,  
Je chante un Roi selon ton cœur.

( a ) Moïse.

| ( b ) Pseaumes de David.



Conduite par l'Hypocrisie  
Féconde fille des Enfers ,  
La fière & subtile Hérésie  
Sous les fleurs nous cachoit ses fers ;  
Par elle , la Licence énorme  
Du nom fastueux de réforme  
Honore la sédition ;  
Et compte que sa main rebelle  
Va sapper la baze éternelle  
De l'inébranlable Sion.



Déjà s'étendoit sa victoire ;  
Que de cœurs percés de ses traits !  
Grand Dieu , moins jaloux de ta gloire ,  
Tu semblois souffrir ses progrès.  
Des nouveautés ami fantasque  
Le peuple abusé par le Masque  
Sert l'Hérésiarque fureur ;  
Déjà son zèle fanatique  
Force la crainte politique  
A composer avec l'Erreur.



Mais je vois un nouveau Moïse  
A qui le Seigneur a parlé.  
Il descend ; l'Idole se brise ,  
Fond sous son autel écroulé.  
Aveugles , que L o u i s éclaire ,  
Jouïets de l'Erreur téméraire ,  
Rentrez sous le joug de la Foi ;  
Ou , si de votre ame incertaine  
Elle n'est plus la Souveraine ,  
Fuyez , il n'est plus votre Roi.



Mais dans ses Provinces instruites  
C'est peu que les yeux soient ouverts ;  
Pour lui trop étroites limites !  
Son zèle embrasse l'Univers.  
Pour servir l'un & l'autre monde  
Ses Vaisseaux , souverains de l'Onde ,  
Vont s'ouvrir de nouveaux sentiers.  
Sa foi conjurant les tempêtes  
Vole à de célestes conquêtes,  
Et chaque peuple a ses Xaviers.



Mortels , placés par la naissance  
Dans ces climats infortunés  
Qui de la nuit de l'Ignorance  
Restoient encor environnés ,  
Votre erreur presque inévitable ,  
O Mystère ! & pourtant coupable ,  
Eût à jamais causé vos pleurs ;  
Malheureux d'avoir reçu l'être ;  
Si loin de vous , Dieu n'eût fait naître  
Un Roi sensible à vos malheurs.



Ne regrettons plus les miracles  
Du règne naissant de la Croix ,  
Quand la foi domtant les obstacles ,  
Rangeoit la Mort même à ses loix :  
Alors pour enfanter l'Eglise ,  
C'étoit la nature soumise  
Qui devoit nous persuader :  
Mais les Rois qu'un saint zèle engage  
Valent pour élever l'ouvrage  
Ce que Dieu fit pour le fonder.



Tel ,

Tel, Grand Roi, du Christianisme  
Tu brûles d'augmenter l'éclat ;  
En toi le Guerrier Héroïsme  
Est un paisible Apostolat.  
Quand ton nom, mieux que tes cohortes ,  
De cent places t'ouvroit les portes  
Et brisoit d'orgueilleux remparts ,  
Au lieu de la fureur sanglante  
La Religion triomphante  
Seule arboroit tes étendarts.



Qui dira tant d'heureux asyles  
Dont tu posas les fondemens ,  
De tes soins à jamais utiles  
Irréprochables monumens ;  
Cette ( a ) Milice mutilée  
Qui du champ de Mars exilée  
S'instruit à de plus saints combats ,  
Et la noble & brillante ( b ) élite  
De cette troupe Israélite  
Dont Esther éclaire les pas ? .

( a ) Les Invalides.

| ( b ) S. Cyr,



Qui mieux que toi du Sanctuaire  
A jamais soutenu l'honneur ?  
Malheur à la main téméraire  
Qui touche à l'Arche du Seigneur !  
Soyez purs , Ministres des Temples ;  
L o u i s veut par vos seuls exemples  
Que le vice soit combattu ,  
Et des dignités sage arbitre  
L'orgueil demande en vain la mitre  
Qu'il n'accorde qu'à la vertu.



Lui-même , il est votre modèle ;  
Venez sous ces ( a ) Lambris sacrés  
Qu'éleva son prodigue zèle ,  
Venez le voir , & l'admirez.  
A l'aspect du Dieu qu'il révere  
Voyez peints sur son front sincère  
Tous les traits de la Piété ;  
Il dépose ici sa puissance ,  
Et c'est de son humble silence  
Que croît encor Sa Majesté.

( a ) Chapelle de Versailles.



Qu'est-ce que L O U I S te demande ?  
Grand Dieu , révèle-moi ses vœux.  
Que de ton sein la Paix descende ,  
Et que ses peuples soient heureux.  
Voilà donc sa Prière ardente ;  
Ah ! puisse au gré de son attente  
Son Zèle être récompensé.  
Nous n'en voulons qu'à sa tendresse ;  
Si notre bonheur l'intéresse ,  
Ciel , qu'il vive ; il est exaucé.





O D E S

ANACRÉONTIQUES.

L A

## SOLITUDE.

O D E I.

**D**A N S ce lieu riant & tranquille ,  
 Sylvie , employons ce beau jour ;  
 La Nature a fait cet asyle  
 Pour les favoris de l'Amour.



Dans ces solitaires bocages  
 Habitent les plaisirs secrets ;  
 Et l'on n'est vû sous leurs ombrages  
 Que des oiseaux , témoins discrets.



Charmé d'une rive fleurie ,  
 Ce ruisseau cherche à s'arrêter ,  
 Et fait cent tours dans la prairie ,  
 Qu'il semble craindre de quitter.



Le Zéphire y caresse Flore ,  
J'en ressens le souffle amoureux ,  
Et la Déesse y fait éclore  
Mille fleurs , gages de ses feux.



L'Amour règne en ces lieux champêtres ;  
Ces verds gazons ne sont foulés  
Que des amans dont sur ces hêtres  
Tu vois les chiffres assemblés.



Aux plaisirs ici tout convie ;  
Les amours volent sur nos pas.  
Serois-tu dans ces lieux , Silvie ,  
La seule qui n'aimeroit pas ?



L E S

*M A I S T R E S.*

O D E I I.

O N a grand soin de nous apprendre  
 Tous ces langages importans ,  
 Qui servent à nous faire entendre  
 Les Grands-Hommes de tous les tems.



Ensuite dans d'autres Ecoles ,  
 S'enseigne cet art si vanté ,  
 Qui par l'heureux choix des paroles ,  
 Donne au faux , l'air de vérité.



Ici par la Géométrie  
 Les vastes Cieux sont mesurés ;  
 De l'infini son industrie  
 Nous démontre tous les degrés.



T iiij

Là , comme vérités suprémes ,  
Par des Philosophes hautains  
Se débitent mille systêmes ,  
Tous , moins curieux qu'incertains.



Ces Maîtres ne sçauroient me plaire ,  
Entr'eux je n'ai point à choisir ;  
Je n'en veux qu'un plus nécessaire ,  
Un Maître de l'art du plaisir.



Je préfère au froid Géomètre  
Celui qui se laisse toucher  
D'une beauté qu'il sçait soumettre ,  
Sans lui-même s'en détacher.



Pouvoir passer ses jours à table ,  
Et toujours aimer sans dégoût ,  
C'est-là le sçavoir véritable ,  
Et qui sçait être heureux , sçait tout.



---

# LES AMOURS

DE

## JUPITER.

O D E III.

**P**UISSANT Maître de la Nature ,  
 Qu'enflammèrent tant de désirs ,  
 Apprend-moi dans quelle aventure  
 Ton cœur goûta de vrais plaisirs.



Fut-ce lorsque Taureau superbe ,  
 Sous Europe courbant ton dos ,  
 Après avoir bondi sur l'herbe ,  
 Tout à coup tu fendis les flots.



Tu ne la dûs qu'à ta puissance ,  
 Son cœur ne s'étoit point donné ,  
 Et par ta propre violence ,  
 Ton bonheur fut empoisonné.



T v

Tu charmas la chaste Thébaine ,  
Sous la forme de son époux :  
Mais tu devois au lit d'Alcmene ,  
De son erreur être jaloux.



Dans cette Tour inaccessible ,  
Où tu scûs t'introduire en or ,  
Si tu vis Danaé sensible ,  
Tu ne fus pas heureux encor.



De ses appas l'or te rend maître ;  
Mais toute charmante qu'elle est ,  
De quel prix son cœur peut-il être ?  
Tu ne le dois qu'à l'intérêt.



Comme souverain de la foudre ,  
T'aima la fille de Cadmus ,  
Qui malgré toi réduite en poudre ,  
A peine te laissa Bacchus.



Mais quel plaisir pouvoit te faire  
Son orgueilleuse passion ?  
Dans cette amante téméraire  
L'amour n'étoit qu'ambition.



Dieu puissant , je viens de t'entendre ;  
Tu jouis d'un amour flatteur ,  
Quand Mnemosine vraiment tendre ,  
Ne te crut qu'un simple pasteur.



La trahison , la violence ,  
L'ambition , ni l'intérêt ,  
Ne la mirent sous ta puissance :  
Et c'est ce seul amour qui plaît.



Aussi te rendit-il fidelle ;  
C'est de-là qu'est venuë au jour  
Des neuf Sœurs la troupe immortelle ,  
Digne fruit d'un si pur amour.





---

*E R A T O*

E T

*TERPSICHORE.*

## O D È I V.

**Q**UOI ! faut-il vous chanter encore ,  
Dieux , à qui je suis asservi ?  
Je vois Erato , Terpsichore ,  
Qui m'offrent leur Lyre à l'envi.



Erato , tu veux que je chante  
Le jaloux enfant de Cypris ,  
Et ma seule affaire importante ,  
Le désir d'être aimé d'Iris.



Mais ta sœur veut que je publie  
L'honneur du fils de Semelé ,  
Je suis un ingrat si j'oublie  
Tous les biens dont il m'a comblé.



Oublierois-je cette allégresse ,  
 Dont cent fois mon cœur fut ravi ,  
 Le Sommeil , doux fruit de l'ivresse ,  
 Et les songes qui l'ont suivi.



Le Nectar couloit dans mon verre ;  
 En ces momens délicieux ,  
 Je me croyois loin de la terre.  
 Assis à la table des Dieux.



C'en est fait : ma reconnoissance ,  
 Erato , ne balance plus.  
 Je chante aujourd'hui la puissance  
 Et les dons charmans de Bacchus.



Mais demain , si l'amour m'inspire  
 Chez Iris je t'appellerai ;  
 Et je chanterai sur ta Lyre  
 Les plaisirs que j'y goûterai.



---

---

# M A L I C E DEL'AMOUR.

## O D E V.

DANS des vers de mon premier âge,  
Je chantai l'enfant de Cypris ;  
Ce Dieu sensible à mon hommage,  
Vint un jour m'en offrir le prix.



Content d'un tribut volontaire ;  
Je viens pour t'en récompenser ;  
Choisis donc d'aimer ou de plaire,  
Dit-il , & je vais t'exaucer.



Fais plus ; rend mon bonheur extrême ;  
Dis-je à ce Dieu reconnoissant ;  
Que par toi je plaise , & que j'aime.  
Soit , dit-il , en disparoissant.



L'Amour a tenu sa promesse ;  
Depuis ce jour j'aime & je plais.  
Cependant je souffre sans cesse.  
Amour , ce sont là de vos traits.



Les beautés qui touchent mon ame ,  
Sont insensibles à mes feux :  
Celles que sans dessein j'enflamme ,  
Ne me rendent point amoureux.



De cruelles & d'importunes  
Je suis toujours persécuté ;  
Ingrat malgré moi pour les unes ,  
Et par les autres maltraité.



Ainsi , Dieux , vos bienfaits frivoles  
Nous coûtent de nouveaux soupirs :  
Vous n'exaucez que nos paroles ,  
Au lieu d'exaucer nos desirs.



L E S  
*T A L E N S.*  
O D E V I.

**A**UTEURS, dont les superbes rimes  
Chantent les Héros & les Dieux,  
Et que dans vos routes sublimes  
A peine on peut suivre des yeux.



Rivaux de la vive Iliade,  
Qui dans un Poëme animé,  
Pourriez du vainqueur d'Encelade  
Peindre le courroux enflammé.



Vous qui sur les pas de Sophocle,  
Pour effrayer l'orgueil cruel,  
De Polinice & d'Eteocle,  
Renouvelleriez le duel.



Ne prétendez plus au Parnasse  
Vous asseoir encor les premiers ;  
Apollon avant vous m'y place,  
Ceint de myrtes & de lauriers.



En vain votre Muse fertile  
Sçait toucher , instruire , étonner.  
Je sçais un art plus difficile.  
Et quel art ? Je sçais badiner.



---

*L A R A I S O N*  
E T  
*L' A M O U R.*  
O D E V I I.

**A** I M E la charmante Charite ,  
Me disoit un jour la Raison ;  
Tu le sçais ; son moindre mérite  
Est d'être en sa belle saison.



D'une rose qui vient d'éclore  
Son teint a la vivacité ;  
Et les Graces donnent encore  
Un nouveau lustre à sa beauté.



Quel goût , quelle délicatesse !  
Qui mieux qu'elle connoît mon prix ?  
Par-tout sa naïve finesse  
Sçait m'allier avec les Ris.



Son ame est encore plus belle ;  
Le Ciel y versa tous ses dons.  
Qu'elle aime , elle sera fidelle ;  
Je connois son cœur , j'en réponds,



Après la peinture engageante ,  
Dont la Raison tentoit ma foi ,  
L'Amour me dit , aime Amarante.  
Je l'aimai sans sçavoir pourquoi.





# LES FLECHES DE L'AMOUR.

O D E V I I I.

**T**U m'occupes plus à tes armes ,  
Disoit Vulcain à Cupidon ,  
Que ne fait le Dieu des allarmes ,  
Ni même l'Epoux de Junon.



Au Printems j'ai soin de la guerre ,  
Et j'arme le bras des Héros.  
L'Eté je forge le tonnerre ;  
L'Hiver j'aurois quelque repos.



Mais quoi ! pour tes flèches cruelles  
Puis-je trouver assez de tems ?  
Il te faut des armes nouvelles  
Tous les jours , à tous les instans !



En vain contre moi tu t'emportes ,  
Répondit l'Amour , mets tes soins  
A rendre mes flèches plus fortes ,  
Et je t'importunerai moins.



Des cœurs aucun trait ne m'assûre ;  
A peine ai-je scû les blesser ,  
Qu'un jour referme la blessure ;  
C'est toujours à recommencer.



Je sens que je n'y puis suffire ;  
Jupiter seul plus de vingt fois ,  
Depuis qu'il est sous mon empire ,  
M'a fait vuider tout mon carquois.



Invente une trempe nouvelle ;  
Forge-moi , s'il se peut , des traits  
Dont l'atteinte soit éternelle ,  
Tu te reposeras après.



Vulcain à ce travail s'engage ;  
 Il forge , il acheve , & je voi  
 Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage ;  
 L'Amour en fait l'essai sur moi.



Ciel ! quel trait a percé mon ame !  
 Amour , en t'a trop bien servi ;  
 Et mon cœur sent à tant de flamme ,  
 Qu'il t'est pour jamais asservi.



Du succès la joye est extrême :  
 Mais non , doute encor quelques jours ;  
 Tu le sçais , chaque fois que j'aime ,  
 Je pense que c'est pour toujours.



# LE PLAISIR D'INSTRUIRE.

## O D I E I X.

**A**UTREFOIS la charmante Hortense  
Dont mille amans formoient la Cour,  
Par une heureuse préférence  
Me donna des leçons d'amour.



Par elle j'appris l'art de plaire,  
Ces transports, ces empressements,  
Ces petits soins, la grande affaire  
Et le grand sçavoir des amans.



Elle m'avoit instruit à peine  
De ces doux mystères d'amour,  
Qu'aussitôt à la jeune Ismene  
J'en fis des leçons à mon tour,



Mais en l'instruisant comme on aime ,  
 Que j'aimois à voir ses progrès !  
 Le plaisir d'apprendre moi-même  
 Avoit eu pour moi moins d'attraits.



Isimene eut toute ma tendresse ,  
 Et mon élève à mes regards  
 Fut plus chère que la Maitresse.  
 C'en est ainsi dans tous les arts.



# LE VASE.

## ODE X.

GRAVEUR, ton adresse est connue,  
Prend ce Vase, & grave alentour  
Deux objets dont la seule vûë  
Inspire la joye & l'amour.



De ce côté grave une treille ;  
Rassemble au dessous des buveurs ,  
Et que de la liqueur vermeille  
Ils sentent déjà les vapeurs.



Que la liberté s'y déploie  
Et que par tes traits séduisans  
On y sente régner la joye ,  
Les bons contes , les mots plaisans.



Ici, grave un riant bocage  
Où deux amans se sont rendus ;  
Fais voir quel Amour les engage ;  
Fais qu'on en devine encor plus.



Que dans le feu qui les embrase  
Ils soient si transportés . . . mais quoi !  
Tu n'es point ému ? Rend ce Vase ;  
Tu n'en sçais pas assez pour moi.



# J O U S T E

## D E S

# A M O U R S.

## O D E X I.

**E** C O U T E Z mon songe , Silvie ;  
 Jugez-en ; vous allez y voir ,  
 Avec l'image de ma vie ,  
 Quel est sur moi votre pouvoir.



Mille amours , avides de gloire  
 Entr'eux se disputoient l'honneur  
 D'assurer le mieux leur victoire ;  
 Pour but ils avoient pris mon cœur.



Les Jeux & les Ris sur leurs traces  
 A ce spectacle étoient venus ;  
 Les arbitres étoient les Graces ,  
 Assises auprès de Vénus.





Le signal se donne ; on commence ;  
 Par ordre chacun vient tirer ;  
 Les traits que chaque amour me lance  
 Ne font au plus que m'effleurer.



De Philis , d'Aminte , d'Ismene ,  
 De mille autres je fus amant.  
 Mais quels feux ! Ils naissoient à peine  
 Qu'ils s'éteignoient dans le moment.



Le dernier d'une main plus sûre  
 Tire enfin ; & de tout mon cœur  
 Ne fait qu'une ardente blessure ;  
 Un cri le proclame vainqueur.



Qu'il devint fier de sa victoire !  
 Mais qu'il eut tort d'en être vain !  
 Silvie , il vous devoit sa gloire ,  
 Je vous vis conduire sa main.



# LE NOUVEL ANACRÉON.

## O D E X I I.

**J**E cueille mes tendres fleurettes  
Sans aller au sacré Vallon ;  
Le Dieu d'amour a ses Poètes ,  
Qui valent bien ceux d'Apollon.



Je chante tout ce qu'il m'inspire ;  
Et lui-même accorde à mon chant  
Les plus tendres sons de ma Lyre ;  
Mon plus grand maître est mon penchant.



Des vers façonnés au Parnasse  
Souvent la plus grande beauté  
Conserve d'autant moins de grace  
Qu'on sent tout ce qu'elle a coûté.



Rarement la libre Nature  
 S'accorde aux contraintes de l'Art ;  
 Et jamais elle n'est plus pure  
 Qu'où le travail a moins de part.



Moi qui lui veux être fidèle ,  
 Je suis un soin trop concerté ,  
 Et mes vers aussi libres qu'elle  
 N'ont de prix que leur liberté.



Je trouve dans cette maxime  
 Tous les préceptes réunis ;  
 Tout ce que je sens , je l'exprime ;  
 Ne sens-je plus rien ; je finis.



---

# LE FESTIN.

## ODE XIII.

C' A , que notre festin commence ;  
 Goûtons bien les dons de Bacchus ;  
 Méritons-en pour récompense ,  
 Le plaisir ; que faut-il de plus ?



L'Heureux est au dessus du Sage ;  
 Quittons la Raison pour les Ris ;  
 Est-ce en faire un mauvais usage  
 Que d'y renoncer à ce prix ?



Bacchus écarte de la table  
 Les noirs foudis , & les travaux ;  
 Buvons avec son jus aimable  
 L'oubli précieux de nos maux.



Venez liberté , badinage ;  
Ecartez tout facheux témoin ,  
Buvons , recommençons ; courage ;  
Bon ; la Raison est déjà loin.



Mais cette importune maitresse ,  
A son retour pour nous punir ,  
Nous reprocheroit notre yvresse ;  
Ne la laissons point revenir.



# L' O R.

## O D E X I V.

**M**AUDIT soit le mortel avare  
 Qui de la terre tira l'Or,  
 Et le jour où le sort barbare  
 Lui montra ce fatal trésor !



Avant ce jour , la plus sévère  
 Cédoit à de tendres langueurs ;  
 Il ne falloit qu'aimer pour plaire ;  
 Les cœurs étoient le prix des cœurs.



Soupirs , transports , ardeurs fidèles ,  
 C'en est fait , n'espérez plus rien ;  
 L'Or est le seul maître des Belles ;  
 Il vous a volé votre bien.



Depuis un an près de Glycère  
Je perds le plus ardent amour ;  
Ce qu'un an d'amour n'a pû faire ,  
L'Or vient de le faire en un jour.



Fatalité trop importune !  
Faut-il donc pour me faire aimer ,  
Me résoudre à faire fortune ?  
J'aime autant ne plus m'enflammer.



# PERTE DU LUTH D'ANACRÉON.<sup>1</sup>

## O D E X V.

**F** A T I G U E' des chants héroïques ;  
J'avois obtenu d'Apollon ,  
Pour des airs tendres ou bachiques ,  
Le Luth badin d'Anacréon.



Je me délassois de mes veilles ;  
Et j'osois chanter au hazard ,  
Tantôt le fruit joyeux des treilles ;  
Tantôt le prix d'un doux regard.



Feint déserteur de la sagesse ,  
Je tirois des sons si charmans  
Qu'on m'eût cru dans la double yvresse  
Et des Buveurs & des Amans.





Mais avec l'Amour en colère  
 A mes regards s'offrit Bacchus ,  
 Nous voulons un tribut sincère ,  
 Aime & bois , ou ne chante plus.



Cesse dans tes faux badinages  
 De faire briller nos appas ;  
 Tes chants pour nous sont des outrages ;  
 Dès que ton cœur ne les sent pas.



Ils m'arrachent à ces paroles  
 Le Luth qu'ils croyoient profané.  
 Bacchus fuit ; Amour tu t'envoles !  
 Ils m'ont tous deux abandonné.



Adieu , Luth , qu'à force de feindre ,  
 Mon cœur trouvoit déjà trop doux.  
 Qui ne veut rien sentir , doit craindre  
 De badiner même avec vous.



---

# LA LOUANGE

*E T*

## LA CRITIQUE.

*O D E I.*

**D**A N S le tems qu'au Dieu du Permesse  
J'adreffois mon premier tribut,  
Heureux fruit de ma douce yvresse  
Ce Dieu lui-même m'apparut.



Deux Déesſes ſuivoient ſes traces ;  
L'une à l'œil fier , au front hautain ;  
L'autre avec un ris plein de graces ,  
Savançoit l'encens à la main.



C'est la Louange & la Critique ,  
Me dit Phoebus , choisis des deux  
Qui dans la Lice Poétique  
Guidera tes pas hazardeux.



Mon cœur charmé de la première  
Est prêt à lui donner sa voix ;  
Mais l'autre d'un trait de lumière  
Me pénètre & change mon choix.



Phoebus me quitte , & la Louange  
Confuse de mon peu d'égard  
Disparoît & déjà se venge  
Avec un dédaigneux regard.



L'autre près de moi prend sa place ;  
Et , l'arbitre de mes écrits ,  
Elle ôte , elle ajoute , elle efface ,  
A chaque chose met son prix.



Elle veut la raison pour base  
De mes plus badines chansons,  
Chicane les mots & la phrase,  
Va même à critiquer les sons.



Elle orne si bien ma pensée,  
Et met tant d'art dans mes accords  
Qu'enfin la Louange est forcée  
De me rapporter ses trésors.



J'éprouve aujourd'hui le mélange  
De leurs différentes faveurs,  
Et la Critique & la Louange  
Vivent avec moi comme sœurs.



*O D E S*  
T R A D U I T E S  
*O U I M I T É E S*  
D'HORACE.

O D E  
 I M I T É E  
 D' H O R A C E.  
 A M O N S I E U R  
 D A C I E R.

**D** A C I E R, toi qu'il semble qu'Horace  
 Ait instruit de son sens par le tems obscurci ;  
 Juge , si je conserve & la force & la grace  
 Des traits que je t'en offre ici.



Si j'exécute ce que j'ose ,  
 Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux ,  
 Ton suffrage pour moi vaut une Apothéose :  
 J'ai déjà le front dans les Cieux.



Nos Bois reprennent leurs feüillages ,  
Après les noirs frimats , le Printems a son tour ;  
Et le Soleil plus pur , dissipant les nuages ,  
Sans obstacle répand le jour.



Déjà dans la plaine fleurie ,  
Le Berger laisse errer ses troupeaux bondissans ;  
Et du son de sa flûte , Echo même attendrie ,  
En imite les doux accens.



Cytherée avec ses compagnes ,  
Le soir, d'un pas leger, danse au bord des ruisseaux ,  
Tandis que son Epoux ébranle les montagnes ,  
Du bruit fréquent de ses marteaux.



Couronnons-nous des fleurs nouvelles ;  
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :  
Profitions du Printems qui passera comme elles ,  
L'Amour nous presse d'en jouir.



Allons dans le bois le plus sombre ,  
Egarer la beauté qu'il attendrit pour nous ;  
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre ,  
Rendons Pan lui-même jaloux.



Hâtons-nous , tout nous y convie ,  
Saisissons le présent , sans soin de l'avenir :  
Craignons de perdre un jour , un instant d'une vie ,  
Que la Mort doit sitôt finir.



Sa rigueur n'épargne personne ,  
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses loix ;  
Et de la même faux , la cruelle moissonne  
Les jours des Bergers & des Rois.



Sitôt que froids & vains phantômes ,  
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords ,  
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes ,  
Il n'est point d'Amours chez les morts.





On n'y sçait plus chanter ni rire ,  
 Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux ,  
 Ces festins où des Rois contrefaisant l'empire ,  
 Nous nous croyons plus heureux qu'eux.



Des jours que la Parque nous file ,  
 Consacrons donc le cours à Cypris , à Bacchus :  
 Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?  
 Il vaudroit autant n'être plus.



# A MECENAS.

## ODE XII. DU II. LIVRE.

**N**UMANCE préférant la mort à l'esclavage,  
 Les projets d'Annibal à la fin démentis,  
 Les flots Siciliens teints du sang de Carthage,  
 A mes sons languissans feroient mal assortis.



Je tairai ces mutins que leur yvresse guide,  
 Qui firent trembler Rome au bruit de leurs projets,  
 Nouveaux Géants domtés par un nouvel Alcide,  
 Ma Lyre se refuse à de si hauts sujets.



Tu peux seul, Mécénas, en orner tes histoires;  
 Dis les combats d'Auguste à la postérité,  
 Et ces Rois enchaînés, gages de ses victoires,  
 Confondant sur leur front la rage & la fierté.



Ma Muse se consacre à chanter Licinie ;  
Je peins ces yeux brillans , où tu lis ton bonheur ;  
De sa touchante voix la flateuse harmonie  
Et son fidèle amour digne de ton ardeur.



Dans la troupe choisie aux fêtes de Diane ,  
Quand elle vient mêler ses danses & ses vœux ,  
On tremble d'arrêter sur elle un œil profane ;  
On la croit la Déesse à qui s'offrent les jeux.



Crois-tu que du trésor dont on vante Achemenes ,  
De celui de Midas chaque jour augmenté ,  
Et que de tous les biens des Arabiques plaines ,  
Un seul de ses cheveux seroit trop acheté.



Heureux momens pour toi ! quand détournant  
la tête ,  
Par une adroite feinte , elle t'offre un baiser ;  
Ou bien, lorsque son cœur, certain de sa conquête,  
Pour le faire ravir , aime à le refuser.



# SUR LA CHUTE D'UN ARBRE.

ODE XIII. DU II. LIVRE.

**A**RBRE, en quel jour fatal, & quelle main  
coupable,

Dans mon champ osa t'apporter ;  
Aux hommes qui naîtreient, embuche inévitable,  
Et l'opprobre des lieux qui te virent planter ?



Sans doute cette main a sous ses coups barbares  
Fait couler le sang paternel ;  
Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses Lares,  
Dans le sein de son hôte un couteau criminel,



Des plus subtils poisons que Colchos pût connoître,  
Elle t'arrosait en naissant ;  
Avec un soin cruel, elle te faisoit croître,  
Pour attenter un jour sur un maître innocent,



Entourés de dangers que notre esprit ignore ,  
 Nous touchons sans cesse à la mort :  
 Le Marchand embarqué redoute le Bosphore :  
 Et ne craint point d'ailleurs les caprices du fort.



Du Parthe, le Soldat craint la fuite homicide ,  
 Le Parthe ne craint que nos fers :  
 Terreur souvent trompée ! & la Parque perfide  
 Par mille autres chemins les appelle aux Enfers.



J'ai presque , en cet instant , vu les Royaumes  
 sombres ,  
 Le Juge de ces lieux affreux ,  
 Le séjour fortuné des innocentes Ombres ,  
 Et Sapho se plaignant sur son luth amoureux.



Je t'aurois entendu , Chantre du Mitylene ,  
 Choisir des tons plus élevés ,  
 Dire de tes tyrans & le crime & la peine ,  
 Les dangers & les maux dans ta fuite éprouvés.



De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,  
 Les Ombres respectent les sons;  
 Autour de lui pourtant la foule est plus pressée,  
 Et plus avidement écoute ses chansons.



Mais quoi ! Cerbère même à l'effrayante forme,  
 En paroît perdre sa fureur;  
 Aleçon s'attendrit, & sur sa tête énorme,  
 Les serpens réjouis n'inspirent plus d'horreur.



Le Vautour dévorant abandonne sa proie,  
 Tantale n'est plus altéré:  
 Orion dont la chasse étoit l'unique joye,  
 Est saisi malgré lui d'un plaisir ignoré.



# A B A C C H U S.

## ODE XIX. DU II. LIVRE.

O U I , j'ai vû , je l'atteste à la postérité,  
J'ai vû le Dieu Bacchus en des lieux soli-  
taires ,

Aux Déesse des Bois enseignant ses mystères ,  
Du difforme Satyre & du Faune écouté.



Je l'ai vû , je le vois : je sens qu'à sa présence ,  
Un trouble impérieux agite mes esprits.  
Evoé ! mes respects éclatent dans mes cris ;  
Bacchus , épargne un cœur tremblant sous ta  
puissance.



Je vais peindre à ton gré , tes mystères divers ,  
Les Thraces en fureur courant sur tes vestiges ;  
Je vais à l'avenir raconter tes prodiges ,  
Ils sembleront encor arriver dans mes vers.



On y verra dans Naxe Ariane laissée ,  
Oublier dans tes bras la fuite d'un Ingrat ,  
Et par toi , dans les cieux sa couronne placée ,  
Nouvel astre , y briller d'un immortel éclat.



Ta colère nous tend d'inévitables pièges :  
De tout son sang Penthée expia ses mépris ,  
Et c'est peu que Licurgue eût égorgé son fils ,  
Il eut pour ses bourreaux des sujets sacrilèges.



Les fleuves & les mers s'ouvrent devant tes pas ;  
Et quand pour célébrer tes fêtes éclatantes ,  
Tu pares de serpens la tête des Bacchantes ,  
Contens de menacer , ils ne leur nuisent pas.



Sur un pénible amas de montagnes , de roches ,  
Autrefois les Géants attaquèrent les cieux ;  
Mais terrible lion , la foudre dans les yeux ,  
Tu renverfas leur chef aux premières approches.





On te croyoit peu propre aux guerrières fureurs ,  
Né pour faire sentir plus d'amour que d'allarmes ,  
Mais tu sçais allier les plaisirs & les armes ,  
Ton redoutable Thirfe est couronné de fleurs.



Lorsque des sombres bords , tu retiras ta mere ,  
Cerbère épouvanté de ton auguste aspect ,  
Soumis & caressant te marqua son respect ,  
Et tout l'enfer suivit l'exemple de Cerbère.



# AUX ROMAINS.

## ODE VI. DU III. LIVRE.

**R**OMAINS, de vos ayeux vous expiez  
 les crimes,  
 Si vous ne réparez les temples ébranlés.  
 Relevez des autels trop long-temps fans victimes,  
 Et des Dieux fans honneurs, sanglans & mutilés.



Votre respect pour eux fonda votre puissance,  
 Qu'ils soient de vos projets le principe & la fin,  
 De leur culte affoibli, nous sentons la vengeance;  
 Et Rome impie a vû chanceler son destin.



Notre armée a deux fois négligé les auspices,  
 Et deux fois la victoire échappa de ses mains;  
 Le Parthe contre nous trouva nos Dieux propices,  
 Et vainqueur se para des trésors des Romains.



Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique  
Jusques dans Rome même a porté le danger ;  
Quand tout l'Empire en proie au trouble dome-  
stique  
Sembloit à sa ruine inviter l'Etranger.



Ce fut le triste fruit des premiers adultères  
Qui du jaloux Hymen rompirent le serment ;  
Ce désordre bientôt enfanta nos misères ,  
Et du crime fécond naquit son châtiment.



Nos filles , de séduire apprennent l'art funeste ,  
D'une étude lascive , elles font leurs plaisirs ;  
Et leur cœur corrompu se prépare à l'inceste ,  
Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs désirs.



L'Hymen n'en fera point des épouses fidelles ;  
Les plaisirs trop permis ne sont pas assez doux :  
Elles vont prodiguer leurs faveurs criminelles ,  
Sans craindre ni le jour , ni les yeux d'un époux.



De sa femme souvent complice mercénaire ,  
 Un mari sert lui-même un coupable désir ;  
 Son silence la livre aux vœux d'un adultère ,  
 Prodigue enchérisseur d'un infame plaisir.



Oh ! que d'un autre Hymen sortit cette jeunesse  
 Qui du sang de Carthage a fait rougir les flots ,  
 Qui domtant la Syrie , & l'Afrique , & la Grèce ,  
 Au bonheur de l'Empire immola son repos !



Race des vieux Romains, elle en soutint la gloire,  
 De ces Soldats formés par de doubles leçons ,  
 Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire ;  
 Hâtoient, par leurs travaux , les tardives moissons.



Quand sortant des sillons qu'ils rendoient plus  
 fertiles ,  
 Leurs bœufs quittoient le joug , au coucher du  
 Soleil ,  
 Ils revenoient courbés sous des fardeaux utiles ,  
 S'appêtant par la peine , un tranquille sommeil.



Mais que n'altèrent point les tems impitoyables ?  
Nos peres plus méchans que n'étoient nos Ayeux,  
Ont eû pour Successeurs des enfans plus coupables  
Qui seront remplacés par de pires neveux.



# A MELPOMENE.

## ODE DERNIERE DU III. LIVRE.

**J**E laisse à ma mémoire un appui plus durable ,  
 Que ces hauts Monumens que l'orgueil fit dresser ,  
 Qui bravera du Temps l'outrage irréparable ,  
 Que les vents & les eaux ne pourront renverser.



Oui, je m'y survivrai ; cette part de moi-même  
 Echappée à Pluton , charmera nos neveux :  
 Tant qu'au Maître des Dieux le Pontife suprême  
 Suivi d'une Vestale , ira porter nos vœux.



Des lieux où de l'Aufide on entend le murmure ,  
 Au pays dont Daunus étendit les confins ,  
 Par-tout on me louera malgré ma race obscure ,  
 De la Lyre des Grecs transportés aux Latins.



Viens m'en donner le prix, offre-moi, Melpomene ,  
 Le verd laurier qui croît sur le célèbre Mont ;  
 Mes vers ajouteront à la gloire Romaine ,  
 Tu ne dois point rougir de couronner mon front.



*PREDICTION*  
 DE LA RUINE  
*DE TROYE.*  
 ODE XV. DU I. LIVRE.

**L**E beau Pasteur du mont Ida,  
 Trop fier de son injuste proye,  
 Sur les eaux conduisoit à Troye  
 L'aimable fille de Lédæ.



Quand Nerée imposant silence  
 Aux flots, aux Aquilons mutins,  
 Du terrible arrêt des destins,  
 Troubla sa perfide espérance.



Frémis, tremble, aveugle Troyen,  
 Pour ta Patrie infortunée,  
 Au flambeau de ton Hyménée,  
 Vois la Guerre allumer le sien.





Déjà la Grèce conjurée  
Soulève ses Rois & ses Dieux ;  
De l'Empire de tes ayeux ,  
Je vois la ruine assurée.



Mille Héros sur tes ramparts  
Vont porter le fer & la flamme ;  
Pallas les guide & sur Pergame  
Lance de foudroyans regards.



Malheureux ! que servent tes charmes ?  
Venus défendra mal tes jours ;  
Tu n'as que des chants pour secours ,  
Et qu'une Lyre pour tes armes.



La Crète , Salamine , Argos ,  
Itaque , Mycene , Larisse ,  
Cent royaumes pour ton supplice ;  
Se sont dépeuplés de Héros.





Toi par tes seuls vices insigne ;  
Comment soutiendras-tu l'effort  
De cent Rois qu'arme pour ta mort  
Un courroux dont tu n'est pas digne ?



Tel que le cerf saisi d'effroi ,  
Fuit un Tigre à travers la plaine ,  
Tu fuiras ; hélas ! ton Hélène  
Avait mieux espéré de toi.



Ces cheveux , ce teint agréable ,  
Souillés , meurtris par la fureur ,  
Deviendront un objet d'horreur ;  
Plus hideux qu'il ne fut aimable.



Ilion te sert de bucher ;  
La vengeance à son gré l'allume ,  
Avec toi le feu la consume ,  
Et les herbes vont le cacher.



# A SES AMIS.

*ODE XXII. DU I. LIVRE.*

**E** H quoi ! mes amis , quel usage  
Faites-vous du Nectar des Dieux ?  
Au lieu du riant badinage ,  
La colère régne en ces lieux ?



Loin d'ici l'injuste querelle ;  
Je suis des vôtres ; ça du vin ;  
Mais qu'Hilas me nomme la belle  
Qui fait aujourd'hui son destin.



Viens me la nommer à l'oreille ;  
Parle ; je ne bois qu'à ce prix.  
Tu rougis ! est-ce une merveille  
Qu'à ton âge on ait le cœur pris ?



Courage , que rien ne t'allarme ;  
Je suis discret , dis fans façon :  
Quel que soit l'objet qui te charme ,  
Je suis sûr que ton choix est bon.



Ah Ciel ! quel nom viens-je d'entendre !  
Dans quel gouffe t'es-tu jetté ;  
Malheureux ! qui pourra te rendre  
Ton repos & ta liberté ?



# A D E L I U S.

## ODE III. DU II. LIVRE.

A M r, puisqu'une loi fatale  
 Nous a tous soumis à la mort,  
 Songe dans l'un & l'autre fort,  
 A conserver une ame égale.



Par de longs malheurs combattu,  
 Des chagrins ne sois point la proie :  
 Heureux, crains que la folle joye  
 Ne triomphe de ta vertu.



Que tes jours coulent dans la peine,  
 Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,  
 Attends sans crainte & sans desirs  
 La fin d'une vie incertaine.



Jouis sagement du loisir  
Que l'oubli des Parques te laisse,  
L'âge, la santé, la richesse  
Te donnent les biens à choisir.



Erre dans tes riches prairies,  
Où les arbres entrelassés  
Offrent aux voyageurs lassés  
L'ombre de leurs branches fleuries.



Fréquente ces côtaux rians,  
Qu'en fuyant lave une onde pure,  
Qui par son paisible murmure  
Endort les soins impatients.



Porte dans un réduit champêtre,  
Avec des parfums & du vin,  
Ces fleurs que produit le matin,  
Et que le soir voit disparoître.



Bientôt tu laisseras aux tiens ,  
Tes Palais , ton vaste domaine ,  
Et tes biens accrus avec peine ,  
Bientôt ne feront plus tes biens.



Tout meurt , jeune ou vieux , il n'importe ,  
Pauvre , riche , illustre , ou sans nom ,  
Chez l'impitoyable Pluton  
Le temps rapide nous emporte.



Du Monarque du sombre bord  
Tout ce qui vit , sent la puissance ,  
Et l'instant de notre naissance  
Fut pour nous un arrêt de mort.



# A MERCURE.

## ODE XI. DU III. LIVRE.

**M**ERCURE, car sans toi la Lyre est impuissante,

Amphion suivoit tes leçons ,  
Quand sur les murs Thébains la pierre obéissante,  
S'arrangeoit au gré de ses sons.



Par toi dans les forêts le solitaire Orphée  
Amolit la rage des Ours ;  
Les rochers le suivoient ; les ruisseaux du Ryphée  
Attentifs, suspendoient leur cours.



Fais plus, viens m'inspirer des vers que veuille  
entendre

La fière, l'infléxible Iris ;  
Ce que jamais ton art inventa de plus tendre  
Est peu pour vaincre ses mépris.



On répand que jadis ta Lyre enchanteresse  
A fléchi Cerbère , Aleëton ,  
Et qu'elle fit sentir la joye & la tendresse  
A tout l'Empire de Pluton.



Les liardis Ixions , les Tantaïes perfides  
En oublièrent leur tourment ;  
Malgré l'arrêt du fort , des tristes Danaïdes  
Le tonneau fut vuide un moment.



Miracles sans honneur ! prodiges inutiles ,  
Tant qu'Iris te résistera !  
Mais rends à tes accords ses oreilles dociles ;  
Jamais ta gloire ne mourra.



Chante pour l'attrendrir , cette amante enpressée,  
Dont Minos condamna les sœurs ,  
Qui saintement parjure , osa sauver Lincée  
De leurs parricides fureurs ,





Leve-toi , lui dit-elle ; après ma foi donnée ,  
Pourrois-je te ravir le jour ?  
Va , fuis , je n'en crois pas seulement l'Hymenée ;  
Tu dois ton salut à l'Amour.



Tes yeux , si je suivois un serment détestable ,  
Auroient vû leur dernier soleil :  
Sans l'Amour que je sens , mon bras impitoyable  
Eût éternisé ton sommeil.



Mais je t'adore en vain ; de mains plus criminelles  
Crains d'éprouver la cruauté ;  
Mes inhumaines sœurs sont d'autant plus cruelles ,  
Qu'elles le sont par pitié.



Dût mon pere punir l'amour qui te fait grace ,  
Trompe son barbare dessein ;  
Evite , en le fuyant , le fer qui te menace ,  
Dût-il retomber sur mon sein.



Va ; la Nuit & Venus secontent mon envie ,  
Adieu pour la dernière fois :  
Seulement , cher époux , pour le prix de ta vie ,  
Souviens-toi que tu me la dois.



*A L' O M B R E*  
*D E*  
*D E S P R E A U X.*  
*O D E.*

**V** I F & modeste Satyrique ,  
 Ami de la Sincérité ,  
 Qui croyois tout Panégyrique ,  
 Un outrage à la Vérité ;  
 Peut-être que de cette strophe  
 La respectueuse Apostrophe  
 Vient de te causer quelque effroi ;  
 D E S P R E A U X , du royaume sombre ;  
 Il me semble entendre ton Ombre  
 Murmurer déjà contre moi ,



Mais c'est en vain qu'elle s'irrite ;  
 Ne crains point un éloge faux ,  
 Ni qu'en célébrant ton mérite ,  
 J'encense jusqu'à tes défauts ;  
 Que j'approuve dans tes ouvrages  
 Ces noms consacrés aux outrages  
 Par un zèle outré du bon goût :  
 Oui , j'ose en attester tes Manes ,  
 Toi-même aujourd'hui tu condamnes  
 Ce que notre malice absout.



Heureux , que de sages scrupules  
 Retranchant ces traits séducteurs ,  
 Ton vers n'eût rendu ridicules  
 Que les fautes , non les auteurs :  
 Qu'un nom , quelquefois respectable ,  
 D'un hémistiche irrévocable  
 N'eût pas fait l'injuste ornement ,  
 Rival de Lucile & d'Horace ,  
 Craignois-tu de manquer de Grace  
 Sans ce dangereux agrément ?



C'en est fait ; ton ombre sévère  
Ne peut plus m'en défavouer ;  
Je sens qu'après ce trait sincère  
Il m'est permis de te louer.  
C'est à ton cœur irréprochable ;  
A ton amitié secourable ,  
Que sont dûs les premiers honneurs ;  
Et dans la balance des Sages ,  
Le prix des plus rares ouvrages  
Ne s'estime qu'au poids des mœurs.



Du sel piquant de l'Ironie  
Egayant tes instructions ,  
A quoi t'a servi ton génie  
Qu'à décrier les passions ;  
Qu'à peindre notre ame flotante  
Et telle que dans la tourmente  
Un vaisseau par les vents battu ?  
Mais nous peignant tels que nous sommes ,  
Tu ne ris du vice des hommes  
Que pour les rendre à la vertu.



Qu'à jamais les futures Races ;  
Attentives à tes discours ,  
Profitent des riantes Graces  
Du Démocrite de nos jours.  
Le Siècle que ta plume honore ;  
En toi , va leur transmettre encore  
Horace , Perse & Juvenal ;  
Plus vif dans leurs propres faillies ;  
Et de leurs Graces embellies  
Imitateur original,



Loin des bassesses plagiaires ;  
Ton goût prudemment généreux ;  
Ne choisit les mêmes matières  
Qu'afin de mieux lutter contr'eux ;  
Mais ton poétique courage  
Obtenoit envain l'avantage ;  
Tu n'osois encore t'en flatter ;  
Et , méconnoissant ta victoire ,  
Tu leur rendois toute la gloire  
Que tu venois de remporter.



Qui du droit sens de l'élégance  
Porta des jugemens plus sûrs ?  
Vous trembliez à sa présence ,  
Ouvrages languissans ou durs ;  
Sublime faux & puérile ,  
De grands mots richesse stérile ,  
Froids ornemens hors de saison ,  
Idylle orgueilleuse ou rustique ,  
Tragique enflé , fade comique  
Que n'enfantoit pas la raison.



Mais Censeur aux autres si rude ,  
Pour toi , quelle sévérité !  
C'est de ta propre exactitude  
Que naissoit ton autorité.  
D'une veine toujours égale ,  
Ton courroux éloquent s'exhale  
Contre les écrits inégaux ,  
Où le Génie & la Paresse  
Tour à tour nous charme & nous blesse  
Par les beautés & le défauts.



Dans la carrière glorieuse  
Où de l'art nous cherchons le prix ;  
Qu'une lenteur laborieuse  
Polisse ainsi tous nos écrits.  
Envain le fol orgueil nous presse ;  
Effaçons , corrigeons sans cesse ;  
Après le bien cherchons le mieux ;  
C'est au prix de toutes nos veilles  
Qu'il faut acheter ces merveilles  
Qui doivent plaire à tous les yeux ;





---

O D E  
A LA LOUANGE  
D E  
MADAME DACIER ,

PRONONCE'E A L'ACADEMIE  
*dans une Séance publique.*

**I**L est un Sexe plein de charmes ,  
A qui , pour étendre ses droits ,  
La Nature a donné des armes  
Souveraines même des Rois.  
Mais , par quelle loi téméraire ,  
Au seul avantage de plaire ,  
Réduit-on ce Sexe adoré ,  
De qui souvent l'esprit solide  
Enleve à notre orgueil avide  
L'honneur d'être plus éclairé ?



Dignes objets des jaloufies  
 Des plus redoutables Rivaux ;  
 Les tems comptent des Afpafies ;  
 Des Corinnes & des Saphos.  
 Peu content d'un mirthe frivole ;  
 A nos côtés ce Sexe vole  
 Moiffonner de nobles lauriers :  
 Sans interroger la mémoire ,  
 Notre Siècle compte à fa gloire ;  
 Des Suderis & des Daciers.



Célèbre Dacier , ta naiffance  
 Te donnoit un droit folemnel  
 A t'orner d'un favoir immense ;  
 Puifé dans le fein paternel :  
 Avare de cet héritage ,  
 Au mépris des foins du jeune âge ;  
 Tes veilles l'accrurent encore ;  
 Et de cette dot littéraire ,  
 L'illuftre Epoux qui fut te plaire ;  
 Vit croître fon propre tréfor.



Ce Ministre dont les Ouvrages  
Egaleront le cours des ans ,  
Fonda , pour éclairer les Ages ,  
Ce sanctuaire des Savans ;  
A ce Sexe qui sur ses traces  
Veut moins de Muses que de Graces ,  
Il ferma cet auguste lieu ;  
Mais il s'eût réservé ta place ,  
Si les Oracles du Parnasse  
T'avoient prédite à Richelieu.



Téméraire , au moment que j'ose  
Condamner l'oubli d'Apollon ,  
Je vois pour ton Apothéose  
S'embellir le Sacré Vallon.  
Déjà pour l'immortelle fête  
Les neuf Sœurs ont paré leur tête  
De fleurs qui bravent les hivers ;  
Et ces filles de Mnemosine ,  
Déjà sur la Lyre divine ,  
Préludent leurs plus doux concerts.



Tous ces demi-Dieux qu'au Parnasse  
 Plaça la Sage Antiquité,  
 S'empressent de t'offrir leur place ;  
 Hommage trop bien mérité.  
 A l'envi la troupe savante  
 Jure qu'à ta plume élégante  
 Elle doit un éclat nouveau ;  
 Et que le bruit de ses merveilles ;  
 Secouru de tes doctes veilles ,  
 En craint moins la nuit du tombeau.



Cè Sage de qui la vieillesse  
 Aux jeunes Graces fit sa cour ;  
 Dont la philosophique yvresse  
 Célébra Bacchus & l'Amour ;  
 Anacreon t'offre sa Lyre :  
 L'Enfant ailé vient de sourire ;  
 Charmé de la voir sous tes doigts :  
 Tu la touches , tu lui fais rendre  
 Un son plus flatteur & plus tendre  
 Qu'elle ne rendit autrefois.



Ce Censeur (a) avec qui Thalie  
 Contre Socrate conspira ;  
 L'Affricain (b) aimé de Lelie ;  
 Que mille fois Rome admira ;  
 Celui (c) qui fit voir sur la Scène ,  
 De l'aduktere & sage Alcmene ,  
 La pudique infidélité ;  
 Tous trois embellis par ta plume ;  
 Sentent à la fois qu'elle allume  
 Leur envie & leur vanité.



Mais arrête : à l'aspect d'Homère ,  
 Pourquoi fléchis-tu les genoux ?  
 Que l'estime & l'accueil sincère  
 Soient réciproques entre vous.  
 C'est trop , généreuse Interprète ,  
 Que souvent ta plume lui prête  
 Des beautés pour d'informes traits.  
 Faut-il que ton art trop modeste ,  
 Même en l'embellissant , proteste  
 Que tu ne l'égaies jamais ?



(a) Aristophane.

I (b) Terence.

I (c) Plaute.

Pardonne-moi , nouvelle Muse,  
Dans le nouveau jour qui te luit ,  
Tu vois que si l'erreur m'abuse ,  
C'est pour toi qu'elle me séduit.  
Dans notre lutte poétique ,  
Du seul vrai , le zèle héroïque  
Avoit enflammé notre cœur.  
Eh ! qu'importoit à notre gloire ;  
Qui de nous deux eût la victoire ,  
Pourvû que le vrai fût vainqueur ?



# LE COURAGE,

## O D E

A S. A. R. MONSEIGNEUR  
LE DUC D'ORLÉANS,

*Sur la Prise de Lérída.*

**L**OIN scrupuleuses loix de l'exacte méthode,  
Parons-nous d'une autre beauté ;  
Viens, Muse de Pindare, & répands sur cette Ode  
La chaleur & la nouveauté.



Tu chantois autrefois ces Héros de l'Elide ,  
Vaines images de Guerriers ,  
Qui disputant le prix d'une course rapide ,  
Devoient leur gloire à leurs courriers.



Ces Athlètes poudreux , spectacle de la Grece ,  
Furent honorés de tes dons ;  
Et dans tes vers alors leur force & leur adresse  
Usurpoient de plus nobles noms.



Contr'elles la valeur , le solide mérite ;  
 Souvent se trouvoient impuissans ;  
 Et dans un corps d'Achille une ame de Therfite  
 Pouvoit leur ravir ton encens.



Que de la vertu seule il soit la récompense :  
 Chante de plus dignes combats ,  
 Où le Héros unisse à l'active prudence  
 Le mépris constant du trépas.



Ciel ! Qui m'a transporté dans les champs d'Iberie ;  
 Quel est ce redoutable Fort ?  
 D'un peuple de mutins la rébelle Furie  
 En fait au loin voler la mort.



Sur ce Roc , disent-ils , nous défions la foudre ;  
 Rien ne peut nous en renverser ;  
 A céder nos remparts qui pourroit nous résoudre ?  
 CONDE' n'a sù nous y forcer.



Je le vois , le Héros jaloux de cette gloire ;  
 De CONDE' le digne Rival ,  
 Qui dans ses vœux hardis demande à la Victoire ,  
 L'honneur d'être un jour son égal.





C'est ce même Héros dont Stinkerque & Nervinde  
Virent les glorieux effais ;  
Jeune & dans l'âge encor du conquérant de l'Inde,  
Sa valeur hâta nos succès.



Mais si loin des combats , une paisible étude  
A depuis occupé ses jours ,  
Quel besoin aux grands cœurs d'une longue habi-  
tude ?  
Nés Héros , ils le sont toujours.



Des que Mars les rappelle , on les voit intrépides ;  
S'applaudir du péril offert ,  
Et se dédommager par des exploits rapides  
De ce repos qu'ils ont souffert.



Muse , viens m'éclairer. Quel est le vrai courage ?  
Est-ce un transport impérieux ,  
Qui devant les dangers répandant un nuage ,  
N'offre que la gloire à nos yeux ?



Tel a fait des combats la longue expérience ;  
Mais du fer , toujours respecté ,  
C'est du même bonheur l'aveugle confiance  
Qui fait son intrépidité.



Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille,  
 Tel s'arme d'un front menaçant,  
 Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,  
 D'un péril toujours renaissant.



Celui qui fait braver, d'une tranquille audace,  
 De longs & d'affidus hazards;  
 Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace  
 Le pourroit confondre avec Mars.



Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante  
 Que je trace ici d'un grand cœur;  
 La valeur naturelle, éclairée & constante,  
 Vous peint assez votre vainqueur.



Mais quoi ! les Elémens, secondant votre rage,  
 Conspirent contre mon Héros :  
 La Segre dans son camp s'est ouvert un passage,  
 Et l'assiége avec tous ses flots.



Nos ennemis jaloux, liés par tant de ligue,  
 S'avancent à votre secours.  
 Cède, jeune Guerrier; le fort par trop de digues,  
 De tes faits interrompt le cours.



Mais non, malgré ce Roc où mille foudres tonnent,  
Malgré les Fleuves débordés ,  
Malgré tous les secours que nos voisins vous don-  
nent ,

Il vous presse & vous lui cédez.



Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée  
Vient de nous ouvrir vos remparts :  
La Segre en frémissant se retire , étonnée  
D'en voir sortir vos étendarts.



Avec ce conquérant partagez votre temple ;  
Sage Déesse des Guerriers ;  
Digne de vos honneurs , il fait à votre exemple  
Marier l'olive aux lauriers.



---

# O D E

## A U

### R É G E N T.

**T**EL qu'un Pilote téméraire ,  
Fol ennemi de son repos ,  
Ose défier la colère  
De l'intraitable Dieu des Flots ;  
De rochers sa route est couverte ,  
Les vents se disputent sa perte ,  
Et d'effroi les Astres ont fui :  
Au feu de la foudre qui gronde ,  
Il court chercher un nouveau monde  
Que les Dieux n'ont pas fait pour lui.



Tel & plus téméraire encore ;  
Moi-même où vai-je m'embarquer ?  
Tu vois , Dieu des vers que j'implore ;  
Quel naufrage j'ose risquer.  
Mon projet veut ton art suprême ;  
Daigne l'exécuter toi-même ;  
Ce seroit peu de l'agréer :  
Je chante une France nouvelle  
Que l'Intelligence & le Zèle  
Viennent à l'envi de créer.



Dans ces jours où d'un deuil sincère  
Se couvrit l'Empire François ,  
La Défiance & la Misère  
L'accabloient sous un double poids.  
Le fardeau des dettes immenses  
Chassoit jusques aux espérances  
D'y revoir un âge plus doux.  
Nous demandions cette Patrie ,  
Jadis si riche & si fleurie ,  
Qui sembloit avoir fui de nous.



Pour comble , une jalouse haine  
Agitoit encore nos voisins ;  
A notre ruine prochaine ,  
Tout sollicitoit les destins.  
La peur d'une ligue funeste  
Est alors tout ce qui nous reste  
Des exploits heureux d'un grand Roi ;  
Et foite de notre impuissance ,  
L'Europe irritoit sa vengeance  
Du souvenir de son effroi.



PHILIPPE , joui de la gloire  
De réparer tant de malheurs ;  
Goute ta plus plus douce victoire ,  
Tu vas concilier les cœurs.  
Ta foi , ta droiture héroïque ,  
Sainte & puissante politique ,  
Dissipe les inimitiés :  
La Discorde dont tu te vanges  
Voit , en frémissant , que tu changes  
Nos Ennemis en Alliés.



Mais quoi, la Paix sans l'Abondance  
 N'est qu'un des fruits de ta vertu ;  
 Il faut encore que ta prudence  
 Ranime l'Etat abbatu.  
 Sur cette campagne épuisée ;  
 Qui fera tomber la rosée  
 Que lui refuse un ciel d'airain ?  
 Pour nous faire oublier la guerre ;  
 Qui retirera de la terre  
 Nos trésors rentrés dans son sein ?



Attendrons-nous qu'un nouveau Lulle,\*  
 Fier de ses chimiques travaux,  
 Promette à notre espoir crédule  
 L'art de commander aux métaux ;  
 Qu'il nous vante dans son délire  
 Ce fable souverain qu'il tire  
 D'un feu savamment mesuré ;  
 Qu'il ordonne à sa vaine poudre  
 De tout changer , de tout dissoudre  
 Et d'enfanter l'or à son gré ?



\* Célèbre Chimiste qui passe pour avoir trouvé la Pierre philosophale.

Non, le Ciel nous offre un Génie,  
De qui les talens bienfaiteurs  
Vont réaliser la manie  
De ces prétendus Créateurs.  
Plus hardi que notre espérance,  
Dans le sein même de la France,  
Il ouvre un nouveau Potosi : \*  
Son système plus efficace  
Semble par sa sublime audace,  
Plûtôt révélé que choisi.



Ce système tu fais l'entendre,  
PHILIPPE, tu fais le goûter ;  
Mais le goûter & le comprendre,  
En esprit né pour l'inventer :  
Ses suites à tes yeux tracées ,  
Te montrent tes propres pensées  
Distraites par mille autres soins ;  
Et tu découvres dans sa cause  
Cette heureuse métamorphose ,  
Dont nous ne sommes que témoins.



\* La plus riche Mine du Perou.



Loin de nous , Préjugé timide ;  
Qui crains tout ce qui te surprend ;  
De ce que PHILIPPE décide ,  
La Sagesse même est garand :  
Envain s'élève maint obstacle ,  
Il faudra hâter ce miracle  
Par un courage intelligent ;  
Pour chasser le besoin sinistre ,  
Il auroit été le Ministre ,  
S'il n'avoit été le Régent.



O vous , croissez jeune Monarque ,  
Pour un bonheur qui croît toujours ;  
PHILIPPE fournit à la Parque  
L'or dont elle file vos jours.  
Heureux qu'en vous tout nous prépare  
Un Roi qui jamais ne sépare  
Ses devoirs & ses volontés ;  
Un Roi que l'équité dirige ,  
Dont la vertu soit un prodige  
Egal à nos prospérités.



Qu'une bienfaisante puissance,  
Modeste arbitre des destins,  
Soit le secours & l'espérance,  
Non la terreur de nos voisins.  
Devenons l'amour de la Terre,  
Paisibles Juges de la Guerre  
Et Protecteurs de tous les droits.  
Allez, partez Ode immortelle,  
Marquez cette époque nouvelle  
Dans l'histoire du nom françois.



---

LE MERITE  
PERSONNEL,  
O D E

A MONSIEUR ROUSSEAU.

O N ne se choisit point son Pere,  
Par un reproche populaire,  
Le Sage n'est point abbatu.  
Oui, quoique le Vulgaire en pense ;  
Rousseau, la plus vile naissance,  
Donne du lustre à la vertu.



N'envions que l'humble sagesse ;  
Seule elle fait notre noblesse ;  
Le vice, notre indignité.  
Par-là se distinguent les hommes ;  
Et que fait à ce que nous sommes,  
Ce que nos Peres ont été.



Que j'aime à voir le Sage Horace,  
Satisfait, content de sa race,  
Quoique du rang des affranchis !  
Mais je ne vois qu'avec colere  
Ce fils tremblant au nom d'un Pere,  
Qui n'a de tache que ce Fils.



Le sang s'altère & se répare.  
 Ainsi Castor , né de Tindare ,  
 Prit place entre les immortels.  
 Ainsi le hideux Poliphême ,  
 Fils indigne d'un Dieu qui l'aime  
 N'a pû partager ses Autels.



Connois-tu ce flatteur perfide ;  
 Cette ame jalouse où préside  
 La Calomnie au ris malin ;  
 Ce cœur dont la timide audace  
 En secret sur ceux qu'il embrasse ,  
 Cherche à diffuser son venin ?



Lui dont les larcins marotiques ;  
 Craints des Lecteurs les plus ciniques ;  
 Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux ;  
 Cet infâme , ce fourbe insigne ,  
 Pour moi , n'est qu'un esclave indigne ,  
 Fut-il sorti du sang des Dieux.



Mais nous , que d'un peu de génie  
 Doue le Dieu de l'harmonie ,  
 N'avilissons point ce beau feu ,  
 Et n'arrachons à notre Muse ,  
 Rien dont le remords nous accuse ;  
 Et nous interdis l'aveu.



ROUSSEAU, sois fidelle, sincère ;  
Pour toi seul critique sévère,  
Ami zélé des bons Ecrits ;  
Tu vas pour la race future  
Annoblir ta famille obscure ;  
Et je suis ton frere à ce prix.



## O D E.

A MIS , courons offrir sous la riante Treille  
Notre encens à la Volupté.

Bacchus a mis pour nous au fond de la Bouteille  
Le Plaisir & la Vérité.



La Vigne , si j'en crois un des Sages de Grece ;  
Porte trois Raisins inégaux.

Du premier naît la joye , & du second l'yvresse ;  
Du dernier naissent tous les maux.



Mais l'épreuve dément des sentences si vaines ;

L'espérance naît du premier ;

Du second plus puissant naît l'oubli de nos peines ;

Tous les biens naissent du dernier.



Bacchus , avec son Thirse , écarte de la table

Les noirs soucis & les travaux.

Nous boirons à longs traits avec son jus aimable ;

L'oubli précieux de nos maux.

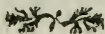


Bannissons la Raison , que l'Yvresse plus sage

Amène les Jeux & les Ris.

Peut-on de la Raison faire un meilleur usage

Que d'y renoncer à ce prix ?



---

## AVERTISSEMENT.

**L'**Ode suivante a été faite par une espèce de défi, sur ce que des gens prétendoient que la Prose ne pouvoit s'élever aux expressions & aux idées poétiques. Je pensois au contraire qu'elle peut prétendre à tous les genres ; & pour le prouver, je traitai la matière même avec tout le faste & toutes les figures de l'Ode. Je lûs l'ouvrage à l'Académie Françoisse dans une séance publique : tous mes confreres y applaudirent ; & Mgr. le Cardinal de Fleury m'en témoigna sa satisfaction particulière : c'est ce qui m'autorise à lui adresser l'ouvrage. Si j'y ai jetté quelques traits d'un orgueil poétique, je proteste que ce n'est pas d'abondance de cœur, mais seulement pour mieux imiter les vers qui sont en possession de s'en parer ; car raisonnablement parlant, je ne trouve rien de si petit que ces yvresses d'amour-propre, où les Poètes s'abandonnent si volontiers. Il n'y a point de stile qui doive dispenser d'être modeste. Méritons les louanges le mieux que nous pourrons, & laissons au Public le soin de nous rendre bonne justice.

# LA LIBRE ÉLOQUENCE, ODE EN PROSE

A S. E. MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE FLEURY.

**F**LEURY, respectable Ministre, aussi louable par les intentions, que par les lumieres; aussi cher à ton Roi qu'à son peuple, & précieux même à tous nos voisins; toi à qui les Poètes sont inutiles, puisque l'Histoire se charge de ton éloge, & que tes actions tirent tout leur éclat d'elles-mêmes; reçois l'hommage sincère d'un Ecrivain énogueilli de ton approbation. L'ouvrage que je te présente t'a plu. Puis-je douter qu'il ne doive plaire? Un sage a parlé; Critiques, instruisez-vous. Et vous, Ode immortelle, allez, fière de ce suffrage & de votre liberté, allez apprendre aux Poètes qui naîtront, à secouer le joug dont vous avez osé vous affranchir.



Rime, aussi bizarre qu'impérieuse, mesure tyrannique, mes pensées seront-elles

Z ij



toujours vos esclaves ? Jusques à quand usurperez-vous sur elles l'empire de la raison ? Dès que le nombre & la cadence l'ordonnent , il faut vous immoler , comme vos victimes , la justesse , la précision , la clarté. Ou si je m'obstine à les conserver malgré vous , par quelles tortures ne vous vengez - vous pas de ce que je vous résiste ? Je vois le Soleil se lever , se coucher , se relever plus d'une fois , avant que j'aye pû vous réconcilier avec une pensée qui valoit à peine quelques momens. C'est à toi seule , Eloquence libre & indépendante , c'est à toi de m'affranchir d'un esclavage si injurieux à la raison.



Mais , quelle lumière me frappe ! Que peut renfermer ce nuage éblouissant qui s'avance vers moi du milieu des airs ? D'où vient cette douce rosée qu'il répand sur sa route , tandis que des traits de feu l'entrouvent de toutes parts ? Ciel ! Il se développe à mes yeux ! J'y découvre une Déesse majestueuse , qui d'un seul de ses regards , se rend maîtresse de mon cœur. Ne me trompai-je point ? Est-ce l'Eloquence ? Un diadème auguste ceint sa tête. D'une main , elle lance des foudres ; & de l'autre , elle sème des fleurs. Ses cheveux abandonnés

aux Zéphirs, flottent sur ses épaules en ondes négligées. Sa robe, qu'aucun lien ne resserre, & qui la pare, sans la gêner, brille de couleurs plus diverses & plus vives que celles dont Phœbus peint la nue, quand il s'y joue avec tous ses rayons. Une foule de Génies voltige autour d'elle, comme ses ministres. L'un est chargé du cothurne superbe qu'il est tout fier de porter; l'autre essaye en riant le brodequin: l'un, d'un souffle hardi, fait raisonner la trompette éclatante, tandis que l'autre fait soupirer tendrement la flute pastorale.



Tu m'as reconnue sans doute à tout ce qui m'environne, me dit la Déesse elle-même. Je suis l'aînée des Muses: c'est moi qui possède l'art souverain de manier, d'entraîner les volontés, d'élever, d'éclairer les esprits, de passionner les cœurs & de transporter les imaginations. Je suis enfin cette Eloquence que tu recluses; & à ce nom, ne vas pas penser, comme le vulgaire, que ma puissance soit renfermée dans les tribunes, où je régne en persuadant. Mon Empire n'a point de limites. Ce n'est pas assez pour moi de peindre la nature de ses vraies couleurs; je donne de la réalité à la fiction même, & je crée tout ce que

j'imagine. Envain mes Sœurs s'applaudissent-elles de cet art pénible qu'elles ont inventé pour le charme des oreilles ; envain se font-elles imposé cette servitude des sons & des mesures dont tu te plains ; elles ne sauroient plaire , qu'autant que je les inspire ; & les prodiges dont elles se vantent , sont bien moins dûs aux graces contraintes qui les parent , qu'aux véritables beautés que je leur prête. Renonce donc à cette rime si lente & si capricieuse , à cette mesure intraitable , qui , sous espoir d'agrément , n'amène souvent que la langueur , compagne de l'uniformité. Tu perdras moins que je ne te rendrai. Travaille sous mes seuls auspices ; prens un effor hardi ; te voilà libre.



La Déesse disparoît à mes yeux : mais au feu divin qui m'embrase , je sens encore sa présence toute puissante. Oui , je puis , sans le secours des vers , m'élever aux plus sublimes fictions ; je puis, nouvel Homere, transporter mes Auditeurs au milieu des combats. Ils entendront la Discorde qui d'un cri perçant va donner le signal homicide. Déjà volent de toutes parts les flèches insatiables de sang : l'inflexible Destin les conduit selon ses décrets. Envain les Boucliers s'opposent aux atteintes mor-

telles , les Guerriers tombent sous les épées & les javelots , comme les épics sous la grêle tranchante. Les Dieux mêmes tremblent pour les jours de ceux qu'ils ont fait naître. A peine , dans l'horreur du combat, sont-ils sûrs de leur propre immortalité. Jupiter tonne , éclaire , fait pleuvoir le sang. Neptune , d'un coup de ce triple Sceptre dont il commande aux flots , déracine les montagnes , entrouvre le centre de la terre : le Soleil & les morts sont épouvantés de se voir. Tout l'Univers n'est plus qu'un Théâtre de prodiges , terribles même aux Puissances qui les excitent. Un seul Guerrier demeure intrépide au milieu de cet ébranlement total de la nature ; il triomphe des hommes & des Dieux. Le plus grand des prodiges , c'est sa valeur. Qu'on me donne un nouveau Héros. Dans un stile aussi libre que sublime , je le conduis ainsi à travers les miracles , au faîte de la gloire ; & remplissant l'imagination des plus grands objets , j'allumerai dans les âmes l'amour héroïque de la vertu.



Faudra-il exposer sur la scène les aventures tragiques des Rois , les conspirations ambitieuses , les vices sur le trône , & les vertus dans les fers ? Je n'affervirai point

mes Héros à ce langage superstitieusement mesuré que la passion désavoue ; ils parleront naïvement , quoique noblement , selon leur dignité , selon le génie de leur nation , leur caractère particulier , leur intérêt dominant & leur émotion présente. Le cœur du Pontife brûlera d'un saint zèle ; la fière autorité régnera dans la bouche du Souverain ; l'Israélite n'aura de politique que sa religion ; le Romain n'aura de religion que sa politique. Je prêterai à l'un les figures orientales ; je donnerai à l'autre la hauteur du courage & l'amour presque féroce de la liberté. La douleur & la joie dédaigneront l'enflure & le raffinement ; toutes les passions enfin n'auront d'ornement que leur propre vivacité , & je ne laisserai jamais sentir l'Auteur caché sous le personnage.



Et toi , riante Comédie , art enchanteur , qui fais réjouir jusqu'à celui que tu condamnes ; quelle contradiction du stile contraint où l'on t'affervit avec la familiarité de tes discours & de tes manières ! Quel ridicule , & que tu le jouerois bien , de voir un amant qui n'ose rien sentir que de l'aveu de la rime ; un valet , un rustre , amoureux jusques dans ses grossièretés d'une cadence harmonieuse ! On nous recommande tant la nature : eh ,

pourquoi donc la violer dès le premier pas ?  
 Pourquoi se faire un langage forcé , pour  
 exprimer la naïveté des sentimens & des  
 mœurs ?



Mais, par quel écart pindarique me trou-  
 vai-je tout-à-coup au milieu des campa-  
 gnes ? Je vois les troupeaux paissans dans  
 les riantes prairies ; j'entens de toutes parts  
 le son des flûtes & des chalumeaux. Écho  
 ne fait à qui répondre ; elle épouse à la fois  
 les passions les plus contraires, elle se plaint,  
 elle rit, elle chante, & semble faire de nou-  
 veaux airs du mélange des sons qu'elle ré-  
 péte. Qu'apperçois-je sous ce tilleul ! Pour-  
 quoi cette Bergere repousse-t'elle son chien  
 qui la caresse ? Hélas ! elle se plaint d'un  
 Berger qui vient de la trahir, après mille  
 protestations de l'aimer toujours : elle croit  
 presque, après ce changement, que les ca-  
 resses sont un présage certain d'infidélité.  
 Plus loin, à l'entrée de ce bois, un Berger  
 grave sur le sable le chiffre de Philis & le  
 sien ; Zéphire d'un souffle cruel efface aussitôt  
 tout l'ouvrage. Le Berger s'allarme de  
 l'augure : il se leve ; & de la pointe de sa  
 houlette, il veut graver les mêmes chiffres  
 sur l'écorce d'un hêtre : le fer se brise & se  
 refuse à son dessein ; nouvelle terreur pour



le Berger. Il apperçoit dans le moment la Brebis chérie de Philis qui s'étoit égarée : il vole & s'empresse pour la prendre ; mais la Brebis fuit devant lui , elle qui venoit d'ordinaire au-devant de ses caresses. Ah ! c'en est trop , s'écrie-t'il ; tu me trahis , infidelle Bergere ! Tous ces prodiges te condamnent. Présages menteurs ! Il arrive, en suivant la Brebis , jusques sous le tilleul où se plaint la Bergere. C'est cette même Philis dont il pleure le changement , & qui le croit lui-même infidelle. Elle a pris ces allarmes, pour avoir vû à la houlette du Berger un tissu galant qui ne vient pas d'elle , & que pendant qu'il dormoit, une jeune follette y avoit attaché pour le surprendre. Amour , je te vois présider aux reproches & à l'éclaircissement , je te vois sourire tendrement de leur délicatesse , & tu les récompenses de tes plus doux transports. Ainsi , sans autre art que la nature même , je peindrai les peines & les plaisirs des amans ; & mesurant seulement avec grace les tendres chansons de mes Bergers , tout respirera d'ailleurs dans mon stile , la liberté & la naïveté pastorale.



Oui , divine Eloquence , c'est à toi seule de manier la parole ; tu ne reconnois de

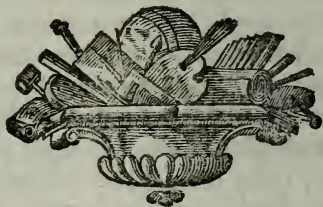
force ni de grace que la raison. Les idées te présentent les termes ; les sentimens te fournissent les tours , la justesse & la clarté t'imposent précisément tes nombres & tes mesures. Tes desseins différens étendent ou resserrent tes hardiesses. Il n'appartient qu'à toi d'écarter sûrement tout l'inutile , d'embrasser & d'arranger tout le nécessaire : seule , tu fais donner à chaque objet ses véritables nuances & ses proportions exactes. Tes Sœurs n'ont fait un chant du discours que pour suppléer à ton défaut ; mais qu'elles se défabusent. Rien ne te remplace ; & où tu parois une fois , rien ne se fait plus désirer.



Téméraire , n'en ai-je point trop dit ? J'entens Polhimnie qui me reproche amèrement l'audace de mon ingratitude. Oses-tu donc , me dit-elle , avilir ainsi les dons que je t'ai faits ? Comptes-tu pour rien cette mesure flatteuse où j'ai su cent fois renfermer tes pensées ; ce retour artificieux des mêmes sons , où la raison étoit surprise de se trouver plus riante , quoique plus contrainte ; enfin toute cette musique de paroles qui semble associer l'oreille aux plaisirs de l'esprit ? Ingrat ! & je reçois aujourd'hui ce prix de mes faveurs ! Pardonne , Polhimnie. Je ne défavoue pas tes bienfaits ,



& je connois encore tous tes charmes. Je fais combien tu plais par les difficultés mêmes que tu surmontes ; que tu joins à l'effet naturel d'une pensée raisonnable , l'admiration de te la voir rendre avec succès , malgré les obstacles. Je fais que quelquefois le génie , heureusement forcé par l'inflexibilité de tes loix , découvre des trésors qu'il n'eût pas cherchés , s'il eût trouvé le chemin ouvert à ses premières faillies. Je connois l'empire que l'habitude t'a acquis sur l'oreille , & les obligations que t'a la mémoire , à qui tu prêtes , comme des époques secourables , la symétrie de tes mesures & le mariage des mêmes sons : mais laisse-le-moi dire , puisque la vérité m'y force ; tu ne saurois jamais commander au discours aussi souverainement que la libre Eloquence.



# O D E

## EN FAVEUR

### DES VERS,

*Par M. DE LA FAYE.*

**M**AUVAIS goût né de l'habitude,  
 Faux enchantement du Lecteur;  
 Rime, mesure, vaine étude,  
 Le Peuple Goth fut ton auteur.  
 Non, tu n'es point la Poësie:  
 D'un plus beau feu l'ame saisie,  
 En Prose s'énonce bien mieux:  
 Les Vers, dans des siècles barbares,  
 Ont eu de nos Ayeux ignarés  
 Le nom de langage des Dieux.



Tel est l'audacieux blasphème  
 Qu'on profère contre Apollon.  
 Hé qui ? C'est la Motte lui-même ;  
 Déserteur du sacré Vallon :  
 Mais cette erreur qu'il nous propose ,  
 En vain de sa subtile Prose  
 Emprunte un éclat spécieux ;  
 Suivant la rime & la cadence ,  
 Sur le Parnasse il a d'avance  
 Expié son tort à nos yeux.



Censeur de notre Tragédie ,  
 Il ose , en ses réflexions ,  
 Croire qu'une Prose hardie  
 Peut nous peindre les passions ;  
 Que c'est violer la nature ,  
 Que d'affervir à la mesure ,  
 Et de rimer un sentiment ,  
 Oubliant que c'est par ce charme  
 Qu'Inès communique l'allarme  
 Qu'elle éprouve pour son amant.



Quoi ! De l'Ode dont Polimnie  
 A ses amans nota les airs ,  
 Il veut abjurer l'harmonie  
 Qu'elle doit au charme des Vers !  
 Pindare , Anacréon , Horace ,  
 Ont donc abusé le Parnasse  
 Par leurs immortelles chansons !  
 J'entens Malherbe qui soupire  
 De voir qu'on ose de sa lyre  
 Dédaigner les aimables sons.



La sagesse des premiers âges ,  
 En Vers voulut dicter ses loix :  
 Digne prix des plus grands courages  
 Les Vers chantèrent les exploits.  
 Qu'on lise au Temple de Mémoire  
 Les noms consacrés à la Gloire ;  
 Calliope les a tracés :  
 Tous ceux que son burin aimable  
 N'a pas gravés d'un trait durable ,  
 Sont peu lûs , ou sont effacés.



Art des Vers , par quelle magie ,  
 Au gré de tes sons enchanteurs ,  
 L'emportes-tu sur l'énergie  
 Dont se vantent les Orateurs ?  
 Dans Rome , bravant la nature ,  
 Octave insensible & parjure ,  
 La remplit de sang & d'horreur.  
 Eh , qui ne fait qu'à l'harmonie  
 Du divin Chantre d'Ausonie ,  
 Il ne put refuser des pleurs ?



MARCELLUS dont les destinées  
 Privèrent trop tôt l'Univers ,  
 Moins de larmes furent données  
 A ton trépas qu'à ses beaux Vers.  
 O Poësie ! à ta puissance  
 Que peut opposer l'éloquence ?  
 Quel miracle a-t-elle à citer ?  
 Seroit-ce un fougueux Démosthène  
 Suivi d'un peuple qu'il entraîne ,  
 Flots toujours prêts à s'agiter ?



Ami né de la symétrie ,  
 L'homme en recherche l'agrément ;  
 Des merveilles de l'industrie ,  
 Seule elle fait l'enchantement.  
 A notre oreille la Musique  
 Offre un mouvement symétrique  
 Des tons dont l'ordre fait les loix.  
 L'impression plus délicate ,  
 De cet ordre en beaux Vers nous flatte ;  
 Et sur l'esprit même a ses droits.



Mais cet art frivole & pénible  
 Est , dit-on , mécanique en soi :  
 De plus d'un obstacle invincible  
 Souvent l'esprit subit la loi.  
 La cadence ou le sens vous gêne ;  
 Quelquefois la recherche est vaine  
 D'un mot qui les serve tous deux :  
 La rime à cet autre s'oppose ;  
 D'un autre qui plairoit en Prose  
 Le choix ne seroit pas heureux.



O ! Combien le sage est louable ,  
 Qui s'abaissant à ce détail ,  
 Pour rendre la sagesse aimable ,  
 N'en dédaigne pas le travail !  
 Des attraits d'Hélicon parée ,  
 Il peut nous ramener Astrée ;  
 L'homme va goûter l'équité :  
 Ainsi , de la main de sa mere ,  
 L'enfant boit la liqueur amere ,  
 Par quelque douceur invité.



De la contrainte rigoureuse  
 Où l'esprit semble resserré ,  
 Il acquiert cette force heureuse  
 Qui l'élève au plus haut degré.  
 Telle dans des canaux pressée ,  
 Avec plus de force élançée ,  
 L'onde s'élève dans les airs ;  
 Et la règle qui semble austere ,  
 N'est qu'un art plus certain de plaire ,  
 Inséparable des beaux Vers.



Non, le travail n'est point servile  
 Quand la raison en est l'objet :  
 Qu'elle plaise en ton Vers utile ,  
 Qu'elle t'en dicte le sujet,  
 Médite , poli , remanie.  
 Des dons du Dieu de l'harmonie  
 Aucun , sans peine , ne jouit :  
 C'est l'encens qu'Apollon desire ;  
 A ce prix il prête sa lyre ,  
 Et l'obstacle s'évanouit.



J'ai d'abord à remercier Monsieur de la Faye d'avoir bien voulu que j'enrichisse mon Livre de son Ode contre mon prétendu sentiment. Il semble que ce ne soit que pour me louer sans fadeur qu'il affecte d'ailleurs de me contredire ; & j'aurois encore à le remercier , quand il auroit raison contre moi.

Je lui eus une pareille obligation , lorsque je donnai pour la première fois le recueil de mes Odes. Il y en joignit une à ma louange qui flattant mon amour propre d'un côté , l'auroit mortifié de l'autre , si l'on craignoit d'être surpassé par un ami.

Il prend aujourd'hui contre moi le parti



des vers que je n'abjure pourtant qu'en Philosophe, & qui, malgré mes réflexions, me font encore autant de plaisir qu'à lui. Il lui convenoit bien de les défendre : il est lui-même l'exemple de leurs charmes & de l'illusion qu'ils peuvent faire ; & il l'a si bien senti, qu'il ne s'est pas mis en peine d'employer contre moi des raisons solides : il a cru avoir assez, pour m'en vaincre, des grâces seules de sa versification. C'est donc à moi de raisonner. Heureux, si je puis réussir à éclairer, comme il réussit à séduire !

J'ai avancé que la prose pouvoit dire tout ce que disent les vers, & que les vers ne sauroient dire tout ce que dit la prose. Pour le prouver, je commence par mettre en prose l'Ode de M. de la Faye, sans lui faire rien perdre que la rime & la mesure ; & si j'y ajoute quelques expressions, quelques circonstances qu'il puisse juger dignes d'entrer dans ses vers, je le défie ( en lui je crois défier l'art même, ) je le défie d'en faire usage, sans qu'il lui en coûte quelque autre beauté ; au lieu que quelque changement qu'il fasse à ses vers, je suis en état de suffire à toutes ses corrections, sans rien déranger du reste.



# L' O D E

DE MONSIEUR

DE LA FAYE;

*MISE EN PROSE.*

**M**Auvais goût , méprisable enfant de l'habitude , puérile enchantement du Lecteur , rime , mesure , étude frivole , c'est sans doute le peuple Goth qui vous inventa. Non , vous n'êtes point la Poësie : l'ame faisie d'un plus beau feu , s'énonce mieux en prose ; & c'est dans des siècles grossiers que nos ayeux ignorans , ne vous reconnoissant pas pour le langage des hommes , vous ont appelé le langage des Dieux.



Tel est le blasphême qu'on ose proférer contre Apollon. Eh , qui l'ose ? C'est la Motte lui-même , ingrat déserteur du Parnasse : mais envain son erreur emprunte de sa subtile prose un éclat spécieux ; il a expié son tort , ou plutôt il s'est confondu

550 L'ODE DE M. DE LA FAYE.

d'avance , en se dévouant si long - temps ,  
pour sa gloire , à la rime & à la mesure.



Aujourd'hui , il ose croire qu'une prose  
hardie suffit à peindre les passions ; que c'est  
violenter la nature que d'affervir un sentiment à  
la mesure & à la rime , comme s'il oublieroit  
que c'est par leur secours qu'Inès a commu-  
niqué ses allarmes à tous ses spectateurs.



Quoi ! de l'Ode même dont Polimnie  
nota les airs à ses amans , il veut abjurer  
l'harmonie qu'elle ne doit qu'au charme des  
vers ? Anacréon , Horace , Pindare ont donc  
abusé le Parnasse par leurs chansons immor-  
telles. J'entens gémir la lyre de Malherbe  
du mépris qu'on fait de ses sons.



Dès les premiers âges , la sagesse dicta  
ses loix en vers. Digne prix des plus grands  
Héros , les vers célébrèrent leurs exploits.  
Qu'on lise les noms consacrés dans le Tem-  
ple de mémoire , ils y sont tracés de la main  
de Calliope ; & ceux que son céleste burin  
n'y a pas gravés d'un trait durable , ne sont  
lûs qu'à peine , s'ils ne sont même effacés.



Arts des vers , par quelle magie es-tu donc plus énergique que tout l'art des Orateurs ! Octave , le cruel Octave qui sans frémir, remplit sa patrie de carnage & d'horreur , s'attendrit pourtant aux accords du divin chantre d'Aufonie.



Oui , Marcellus , Héros trop-tôt enlevé à l'univers , ton trépas même coûta moins de larmes que des vers qui n'en rappelloient que le souvenir. O Poésie ! qu'opposera donc l'Eloquence à ton pouvoir ? Quel miracle citera-t'elle ? Sera-ce un fougueux Démosthène , entraînant à son gré un peuple plus inconstant que les flots & plus prêt encore à s'émouvoir ?



L'homme ami né de la symétrie , en recherche partout l'agrément. Seule elle fait tout le charme de l'industrie humaine. La Musique n'offre à notre oreille que le mouvement & l'ordre symétrique des tons ; & c'est ce même ordre des vers dont le double charme , en flattant l'oreille & le cœur , étend encore ses droits jusques sur l'esprit,



Mais , dit-on , cet art pénible & frivole

n'est qu'un exercice mécanique : l'esprit y éprouve souvent plus d'un obstacle invincible. La rime ou la mesure nous gêne ; quelquefois on recherche long-temps , mais en vain , un mot qui les accorde ensemble. Ici , la raison s'oppose à un terme ; là , le langage poétique reprouve le mot propre dont la prose plus sensée se feroit honneur.



Mais combien est digne de louange le sage qui s'abbaïsse à ce travail , pour mieux servir la raison ! Il peut ramener Astrée dans le monde ; & les hommes la trouveront aimable , dès qu'elle sera parée de la main des Muses : ainsi l'enfant prend de la main de sa mere le salutaire breuvage dont quelque douceur lui a déguisé l'amertume,



L'esprit , par cette contrainte même qui semble le resserrer, acquiert cette force heureuse qui lui fait prendre un plus grand essor. Telle pressée par d'étroits canaux , l'onde ne s'en élève qu'avec plus de force au milieu des airs. Ainsi la sévérité des règles ne sert qu'à embellir les vers , & y devient , pour ainsi dire , la mere des Graces.



Non ;

Non , le travail n'est point servile , dès  
qu'on ne l'entreprend que pour la raison :  
qu'elle seule vous dicte & votre sujet & vo-  
tre stile. Méditez , polissez , remaniez ; au-  
cun ne jouit sans peine des dons d'Apollon :  
le travail est l'encens que ce Dieu demande ;  
mais à ce prix , il prête sa lyre , & par elle ,  
tout obstacle s'évanouit.



Entrons maintenant dans le fond des cho-  
ses , & voyons ce que deviennent les raisons  
de l'Ode , dès qu'on s'avise de les peser.

Mauvais goût , né de l'habitude ,  
Faux enchantement du Lecteur ,  
Rime , mesure , vaine étude ,  
Le peuple Goth fut ton Auteur.  
Non , tu n'es point la Poësie ;  
&c.

J'ai donc dit que la rime & la mesure  
n'étoient point la Poësie ; & voilà le blas-  
phême que j'ai proferé contre Apollon.  
Qu'on me pardonne , si j'y persévère au  
point de dire que l'opinion contraire m'en  
paroît un contre la raison.

La rime & la mesure peuvent subsister  
avec les idées les plus triviales & le lan-  
gage le plus populaire ; & la Poësie qui  
n'est autre chose que la hardiesse des pen-



féés , la vivacité des images & l'énergie de l'expression , demeurera toujours ce qu'elle est , indépendamment de toute mesure. Le Cocu imaginaire est versification sans Poësie, & le Thelemaque est Poësie sans versification. Je n'ai garde de m'appesantir sur les preuves d'une vérité qui se démontre d'elle-même. A l'égard de la rime & de la mesure qu'on m'accuse de ne regarder que comme un faux enchantement du Lecteur , on m'impute plus que je n'ai dit ; car je conviens que le charme est réel pour bien des gens ; & j'y suis si sensible moi-même , qu'il m'arrive souvent d'admirer en vers ce que je ne ferois qu'approuver en prose. Il ne s'agit que de la vraie cause de cette illusion : je l'attribue , pour la plus grande partie , à la surprise agréable qui naît de la difficulté vaincue ; & qu'on ne dise pas que cela ne regarde que les gens de l'art qui savent ce que les obstacles coûtent à surmonter. Ceux qui n'ont là-dessus aucune expérience , sont encore plus surpris que les autres ; & ils se sentent si loin de commander ainsi au discours , qu'ils regardent les Poëtes comme une espèce à part que la nature a faite exprès pour le prestige.

Je ne nie pas absolument qu'il n'y ait dans les vers quelque autre cause de plaisir ; mais la question ne vaut pas la peine qu'on entre

là-dessus dans une profonde Métaphisique. Ce qui me fait croire surtout que la rime n'est pas si naturelle qu'on le pense, c'est que les hommes s'en sont avisés bien tard. Les Grecs ni les Latins ne l'ont connue ; & depuis qu'elle est découverte, quelques peuples s'en sont désabusés en partie. Les Italiens font des vers sans rime ; les Anglois en font aussi ; Milton, leur Homere ; n'en a pas employé d'autres ; & on dit qu'ils regardent une Comédie rimée comme un vrai monstre. Si nous ne sommes pas encore si avancés, ne désespérons de rien ; laissons faire au temps & à la raison.

Censeur de notre Tragédie,  
 Il ose en ses réflexions,  
 Croire qu'une Prose hardie  
 Peut nous peindre les passions ;  
 &c.

Non-seulement j'ose croire qu'une prose ; je ne dis pas hardie, mais proportionnée aux personnages & au sujet, suffiroit à nous peindre les passions ; mais j'ose encore m'étonner qu'on le conteste. Les passions feront toujours d'autant plus d'effet qu'elles seront mieux imitées ; & elles seroient toujours d'autant mieux imitées qu'on leur feroit parler leur vraie langue : or les passions originales n'ont jamais parlé en vers. Cela im-



plique contradiction : elles sont naïves , impatientes de s'énoncer , incompatibles avec toute recherche de tours & d'expressions ; & dès qu'on est vivement ému , on a aussitôt parlé que senti. Transportons-nous au temps des Monimes , des Phœdres & des Arianes : voyons-les souffrir ; entendons-les se plaindre : n'emploieroient-elles pas , pour nous toucher , le discours le plus naturel ? Et si elles s'avisent de se plaindre en vers , pourroit-on ajoûter foi à leur douleur ? Non , sans doute ; & il n'est pas moins évident que pour les bien imiter , en les mettant au Théâtre , il faudroit ne leur prêter de sentimens que ceux qu'elles auroient dû avoir , & ne les exprimer que comme elles l'auroient dû faire. Prenons-y garde , dès qu'une scène est pathétique à un certain point , le Spectateur ne fait plus si l'on parle en prose ou en vers ; il est tout occupé du sentiment qui le pénètre ; & si , pendant qu'il pleure , quelqu'un lui venoit dire : Remarquez-vous la beauté de cette rime , l'émissive régulier & la cadence de tout ce vers , n'auroit-il pas pitié de l'Admirateur ? Le bon Comédien même en ces occasions déguise , tant qu'il peut , la rime & la mesure , pour en paroître plus vrai ; & nous lui applaudissons de nous dérober l'art même , dont cependant on fait tant de cas.

Regulus eut un grand succès. Tout le monde pleuroit à la scène des adieux de Régulus à son fils. Croit-on que Pradon ne dût ce grand effet qu'à l'enchantement de ses vers ? Et niera-t'on que la prose de Racine n'en eût remplacé avantageusement tout le charme ?

Quoi ! de l'Ode dont Polimnie  
A ses amans nota les airs ,  
Il veut abjurer l'harmonie  
Qu'elle doit au charme des vers !  
&c.

Je n'ai point abjuré l'harmonie de l'Ode ; j'ai prétendu seulement qu'on en pouvoit faire en prose. L'essai que j'en ai fait , en traitant cette matière même , a paru , j'ose le dire , ingénieux & raisonnable à tous mes confreres , lorsque je le lus à une séance publique de l'Académie.

Je suis d'avis cependant que de tous les ouvrages , c'est l'Ode qui la dernière doit abandonner la versification : l'Auteur y fait une profession expresse d'audace & d'énergie ; il prend , pour ainsi dire , son vol au milieu des airs ; & dans son dessein , une espèce de langage à part ne lui sied pas mal. De plus l'arrangement artificieux des rimes , les repos ménagés également dans chaque strophe forment un air plus varié , plus harmonieux que nos vers alexandrins ,

## 558 L'ODE DE M. DE LA FAYE.

& cet air ne se répète ordinairement que dix ou douze fois : l'agrément de la symétrie peut bien se soutenir jusques-là.

Il ne faut donc pas confondre l'Ode avec les Poèmes étendus où le Poète ne parle pas en son nom , mais pour des personnages qu'il entreprend de rendre au naturel. Si je ne fais plus d'Odes , ce n'est pas , si je ne me flatte , que les idées hardies me manquent encore : mais je sens que je n'aurois plus la patience de l'arrangement qui , après le génie , est le plus grand talent que l'Ode exige ; car ( qui le croiroit ) l'Ode qui feint l'entouffiasme est précisément l'ouvrage qui y résiste le plus. L'entouffiasme suppose l'abondance , la chaleur des idées & la rapidité de l'expression , puisque l'inspiration n'a pas besoin de recherche ; au lieu que la gêne de l'Ode réduit le Poète à manier & remanier sa pensée de cent façons différentes , pour l'accorder heureusement à la cadence réglée qu'il se prescrit.

L'Ode de M. Despreaux sur la prise de Namur est apparemment le travail de quelques mois. L'Académie Françoisse donne un long terme aux Auteurs , en proposant son prix de Poësie : or , j'en atteste ceux qui l'ont remporté ; quelle patience leur a-t'il fallu ? Avec quel travail ont-ils attrappé cet air d'entouffiasme qui peut bien échauffer

le Lecteur, mais qui n'est en eux que le fruit tardif d'une recherche opiniâtre & très-souvent stérile, en comparaison des momens heureux ? Qu'est-ce en effet que cent vers qu'il a fallu changer, refondre & repolir tant de fois ? On voit le Poëte tout élevé ; mais on ne voit pas d'où il est parti, ni avec quelle lenteur & par quelles machines il s'est guindé si haut.

Qu'on lise au Temple de mémoire  
Les noms consacrés à la gloire ;  
Calliope les a tracés :  
Tous ceux que son burin aimable  
N'a pas gravés d'un trait durable,  
Sont peu lûs ou sont effacés.

Ne diroit-on pas à ce discours que les vers sont pour les hommes l'unique sceau de l'immortalité, & qu'il ne peut y avoir de Héros célèbres que sous le bon plaisir des Poëtes ? La fausseté sied si bien dans les vers, qu'on est d'abord ébloui de l'éclat de cette pensée ; mais un moment d'attention fait disparaître le phantôme, & l'on est tout honteux d'avoir cru voir quelque chose.

Il a manqué des Poëtes à Cyrus & à Alexandre ; leurs noms en sont-ils moins célèbres ? Ne se passent-ils pas à merveille du burin de Calliope ? Et si je voulois citer tous les grands noms qui n'ont auprès de la

postérité d'autre recommandation que la prose, ne faudroit-il pas dépouiller presque toute l'Histoire ? L'équivoque vient de ce qu'on a dit souvent que les Muses seules pouvoient éterniser la mémoire des hommes : mais on ne songe pas qu'entre ces Muses on compte l'Eloquence & l'Histoire. De simples annales, si elles contenoient des efforts héroïques de vertu, suffiroient pour en perpétuer le souvenir. Que l'on perde Horace & Virgile, en connoîtra-t'on moins cette foule de grands personnages que Rome a produits ? En lira-t'on moins Plutarque, Tite-live & les Commentaires de César ? J'admire la fierté lyrique ; il nous semble à nous autres Poètes que les Héros ont un besoin indispensable de notre protection ; que c'est à nous de régler leur rang dans l'avenir, & qu'après quelques années d'une courte vie, ils seroient perdus pour l'univers, si nous ne nous en mêlions. Notre folie seroit impardonnable, si nous ne savions qu'il y a des gens assez fous pour nous en croire, & pour tourner notre orgueil même en mérite. Un peu plus de modestie, & reconnoissons de bonne foi notre inutilité. Que les hommes songent seulement à faire des actions dignes de mémoire. Quand tous les versificateurs s'accorderoient à n'en point parler, il y aura toujours des témoins pour

les écrire & des monumens pour les honorer. L'admiration n'attendra pas pour eux le langage des vers ; mais les vers s'embelliront dans la suite d'une admiration établie sans leur secours. En un mot , les grands hommes n'ont pas besoin des Poètes ; ce sont bien plutôt les Poètes qui ont besoin des grands hommes.

Dans Rome , bravant la nature ,  
 Octave insensible & parjure ,  
 La remplit de sang & d'horreurs :  
 Eh ! qui ne fait qu'à l'harmonie  
 Du divin chantre d'Aufonie ,  
 Il ne put refuser des pleurs ?

C'est une grande source de sophismes & de méprises que le dessein formé de louer quelqu'un ou quelque chose , à quelque prix que ce puisse être. On ne se tient plus comptable à la vérité , mais seulement à l'honneur de ce qu'on célèbre : delà les hyperboles & les vains raisonnemens ; de-là l'effort à faire valoir les moindres avantages de son sujet au-delà de ce qu'ils valent , & le soin d'éluder ce qui , pour en donner une idée juste , ne la donneroit pas assez éclatante. C'est ainsi que chacun , en défendant son opinion particulière , tombe dans les défauts ordinaires du Panégyrique : on la vante & on ne la prouve pas.

Aa v.



On cite ici , par exemple , en faveur des vers , les larmes que ceux de Virgile firent répandre à Auguste sur la mort de Marcellus , & on défie l'Eloquence de produire de sa façon un pareil miracle. Premièrement , l'Histoire ne dit point , ce me semble , qu'au récit de Virgile , Auguste ait pleuré la mort de Marcellus , ce qui ne seroit pourtant pas surprenant , puisque Marcellus étoit son neveu & son héritier naturel : elle dit seulement qu'Octavie sa mere en fut sensiblement touchée : mais cela vaut-il la peine d'en faire honneur aux vers ? Et où en est-on réduit de donner sur le pied de prodige l'attendrissement d'une mere , au récit de la mort de son fils ? Combien de faits l'Eloquence opposeroit-elle à ce prétendu miracle ?

César entre au Sénat , déterminé à condamner Ligarius : il tient à la main les mémoires qui doivent entraîner sa perte. Cicéron parle ; César oublie sa vengeance : les papiers lui tombent des mains , & il fait grace. Si Cicéron eût parlé en vers , Ligarius étoit perdu. Les vers par eux-mêmes annoncent l'art ; les passions n'y ont point un air sérieux , & on ne les y regarde que comme une imitation qui peut faire plaisir par la ressemblance , qui peut bien émouvoir à un certain point , mais non pas jusqu'à faire

agir , malgré des penchans & des résolutions contraires.

Il en est tout autrement de l'Orateur ; il présente les passions mêmes en sa personne ; & à proportion de ce qu'il paroît les sentir , il les communique aux autres. Ainsi Démétrius triomphoit de l'indolence des Athéniens ; & malgré tout l'or de Philippe , il les arrachoit du sein des plaisirs , pour aller défendre , au péril de leur vie , leur liberté menacée. L'histoire offre partout de pareils triomphes de l'Eloquence ; mais ce seroit en abuser , que de s'en armer ici contre le petit prodige des vers de Virgile , à qui peut-être il eût suffi de nommer seulement Marcellus , pour faire pleurer sa mere.

Ami né de la symetrie ,  
L'homme en recherche l'agrément ;  
Des merveilles de l'industrie ,  
Seule elle fait l'enchantement.  
A notre oreille la Musique  
&c.

L'homme est ami de la symétrie ; mais il l'est encore plus de la variété. Il faut donc , pour le satisfaire , lui présenter des proportions exactes , mais lui en offrir toujours de différentes. Les vers ne satisfont qu'au premier goût. La libre Eloquence satisfait à l'un & à l'autre. Les vers , surtout dans les



longs ouvrages , dégénèrent en une monotonie insupportable. L'oreille en est d'abord flattée par le goût de la symétrie ; mais elle en est bien-tôt fatiguée par le défaut de variété , & il s'en faut bien que le Partisan le plus échauffé de la versification en puisse soutenir une suite aussi longue qu'il le feroit d'un ouvrage en prose.

Que penseroit-on d'un vaste Palais qui ne feroit qu'une répétition des mêmes portiques & des mêmes colonades avec les mêmes proportions ? Envain les marbres & les métaux en feroient-ils différens , les ornemens & la richesse y perdroient leur prix par l'uniformité. Je ne doute pas qu'on n'y entrât avec plaisir ; mais je ne doute pas non plus qu'on ne fût impatient d'en sortir.

Si la symétrie est d'un grand charme dans les objets qu'on embrasse d'une seule vûe , il n'en est pas de même pour les objets successifs , & il y faut alors de la diversité : or les vers ne se présentent que successivement. Eh , quel ennui de les voir défilér deux à deux , toujours avec leur même nombre de syllabes, leurs émistiches superstitieusement observés , & se répondant toujours comme une espèce d'écho !

En vérité, plus j'y pense & plus je crois que c'est l'admiration seule de la difficulté surmontée qui tourne tout cela en agrément.

Envain s'appuye-t'on, en faveur de la symétrie des vers, des mouvemens symétriques de la Musique. Les disparités sont frappantes, dès qu'on y pense, & il est étonnant qu'on n'y pense pas. La Musique flatte l'oreille par la précision de ses mouvemens, par l'intervale de ses sons & par la justesse de ses accords. Quel rapport y a-t'il de tout cela avec un certain nombre de syllabes qui n'exigent par elles-mêmes aucune inflexion différente ; car ce sont les idées seules qui en vers comme en prose demandent ces inflexions variées, selon que l'ame en est différemment affectée. L'Orateur a autant de droit que le Poëte à cette prononciation raisonnée ou pathétique qui doit attacher ou émouvoir l'Auditeur. Mais j'admets la comparaison pour un moment : elle décide absolument contre les vers. La Musique se garde bien de fatiguer l'oreille par la continuation des mêmes mouvemens ; elle passe sans cesse de l'un à l'autre. Eh, qui pourroit soutenir un Opera dont les symphonies & les chants ne feroient qu'une chaconne continue ! Voilà pourtant ce que c'est qu'un Poëme épique ou une Tragédie, en prenant nos vers alexandrins pour une Musique.

De la contrainte rigoureuse,  
Où l'esprit semble resserré,  
Il acquiert cette force heureuse,

# 566 L'ODE DE M. DE LA FAYE.

Qui l'éleve au plus haut degré.  
Telle dans des canaux pressée,  
&c.

Les comparaisons pèchent toujours par quelque endroit : mais on peut dire qu'en vers elles pèchent par plus d'endroits & plus impunément qu'en prose. L'agrément de la rime & de la mesure, joint à la beauté de l'image, distrait l'esprit de l'attention qu'il feroit sans cela à la justesse des rapports. Il suppose aisément que les ressemblances y sont, dès que les graces s'y trouvent ; & il fait, pour ainsi dire, en cette matière, ce raisonnement du Médecin de la Comédie : Quand Monsieur ne feroit pas malade, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté du raisonnement que vous venez de faire.

Telle est la comparaison du jet d'eau avec les vers.

Telle, dans des canaux pressée,  
Avec plus de force élancée,  
L'onde s'éleve dans les airs.

L'image est gracieuse & précise ; mais elle est dépourvûe de toute similitude avec l'objet auquel on la compare. Ce ne sont pas les canaux seuls qui font que l'eau s'élève, c'est la hauteur du lieu d'où elle tombe qui fait la mesure de son élévation au sortir

des canaux qui la resserrent : or où trouvera-t'on dans les vers , plutôt que dans la prose , cette première hauteur des pensées qui doit faire leur sublimité , quand elles seront exprimées ? Si les canaux étroits y faisoient quelque chose , avec quelle force les pensées jailliroient-elles des vers de trois syllabes , où on n'a encore pû dire que des riens ? Je dirai même , sans vouloir faire le savant , que les canaux entant qu'étroits , nuisent plus qu'ils ne servent , puisque les frottemens ralentissent d'autant la vitesse de l'eau.

De plus , les canaux & l'eau qu'ils renferment sont deux choses toutes différentes : l'eau demeure cachée , tant qu'elle coule dans les canaux ; & ce n'est que quand elle en sort qu'elle s'élève ; au lieu que dans les vers le canal & la pensée c'est la même chose , puisque les mots sont des signes qui présentent les pensées & non pas des canaux qui les cachent ; de manière que dans le vers le plus exact la pensée demeure précisément ce qu'elle est , ou rampante ou sublime , sans rien emprunter , comme pensée , de la mesure qui la renferme.

Mais quand on voudroit bien faire grace à l'image de toutes ces différences , qu'en résulteroit-il pour la préférence des vers ? Ne puis-je pas comparer à mon tour la libre

Eloquence à un fleuve majestueux qui descendant du haut des montagnes , s'ouvre un chemin à travers les plaines , & qui se grossissant des torrens & des ruisseaux qu'il trouve sur sa route , fertilise les campagnes qu'il traverse , & devient entre les hommes le lien du commerce & de la société. A qui alors du jet d'eau ou du fleuve donnera-t'on l'avantage ? Et qui osera préférer ce badinage , ou , si l'on veut , cette petite merveille de l'art , à la sage magnificence de la nature dont le fleuve donne une si belle idée ?

Non , le travail n'est point servile ,  
Quand la raison en est l'objet.  
&c.

Ce sont ici des généralités qui conviennent à la prose comme aux vers. Ce n'est assurément que par le travail qu'on devient un grand Orateur ou un grand Poëte. Combien en a-t'il coûté d'efforts & d'étude à Démosthène , pour parvenir à se rendre maître des esprits ? Mais quoique le travail soit nécessaire pour porter les choses à leur perfection , & qu'il soit raisonnable de s'y assujettir , à cause du fruit qu'on s'en promet , il faut bien se garder d'estimer plus les ouvrages par leurs difficultés , que par l'utilité qui en résulte. Faire passer de loins des grains de millet par le trou d'une aiguille,

étoit fans doute le fruit d'un exercice opiniâtre ; & cependant la merveille , à cause de fa puérilité , ne mérita à son Auteur d'autre récompense qu'un boisseau de millet , pour pouvoir continuer son badinage. C'est cette estime folle de la difficulté qui inventa les bouts rimés & les acrostiches. On a senti bien-tôt que ce n'étoit pas là l'occupation de gens raisonnables ; & l'on s'est moqué de ces assujettissemens qui coûtent trop & qui ne laissent pas un champ libre à la raison.

Qu'on y prenne garde , nos vers retiennent beaucoup de ce défaut. La rime & la mesure sont toujours des entraves pour la justesse ; & le meilleur succès qu'on puisse attendre en s'y assujettissant , c'est de paroître n'avoir pas été gêné. Ne vaudroit-il pas autant ne pas l'être en effet & dire aussi bien avec moins de peine : nous ressemblons en cela aux enfans qui aiment à courir auprès des précipices , & qui n'en attendent d'autre gloire que de ne s'être pas blessés ?

Voici en un mot ce qui décide. Le travail est louable , quand il nous met en état de dire toujours les choses de la meilleure maniere qu'elles puissent être dites : il est condamnable au contraire , quand il nous ôte la liberté de ce choix ; & voilà ce que sont la prose & les vers. Rien n'empêche la



prose d'atteindre à la perfection , au lieu que les plus grands Poètes ne sentent que trop combien leur art s'y refuse. C'est ce qui fait dire à M. Pellisson que les vers ne sont jamais achevés. Si l'on me dit que la prose ne l'est jamais non plus , je répons qu'alors c'est aux bornes de l'esprit humain qu'il s'en faut prendre , & non pas à l'impuissance du stile.

Car ne retranchons rien des droits de la prose. Toutes les mesures du discours sans exception , sont , pour ainsi dire , de son domaine qu'elle n'a jamais aliéné ; c'est une usurpation des vers de s'en être approprié certaine mesure , & c'est une tyrannie de vouloir les interdire à la prose dont elles sont empruntées.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ,

est originairement de la prose : ce n'est que la continuité de cette mesure qui constitue les vers alexandrins ; & il y a de la petitesse aux Orateurs à refuser les pensées , quand elles se présentent sous cette forme. Avant qu'il y eût des vers , s'appercevoit-on que cette mesure appartînt moins à l'Eloquence qu'aucune autre ? Et puisque les vers l'ont choisie comme une des plus agréables , par quelle bifarrerie choqueroit-elle dans la prose ? L'oreille , par le même ordre des

sons , peut-elle avoir deux sensations opposées ? Aussi ces mesures ne choquent-elles point réellement ; mais quelques gens ne laissent pas de les condamner , parce qu'ils ne veulent pas que l'Orateur réveille le moins du monde l'idée de Poëte , comme s'il perdoit par-là de sa gravité.

Que conclure de tout ce que j'ai dit ? N'allons pas jusqu'ou une raison sévère voudroit nous mener.

Notre habitude mérite indulgence. Encourageons les versificateurs ; attachons la gloire à la peine qu'ils se donnent , pour leur en cacher la puérilité : enfin ayons des vers , puisqu'ils font plaisir à bien des gens : mais comme il y en a d'autres à qui ce plaisir n'est pas si nécessaire , & qui au contraire sont blessés de la contrainte & de la monotonie de la versification , laissons à la prose la liberté de tous les genres , afin de multiplier les bons ouvrages & de contenter tous les goûts.

Au reste M. de la Faye connoît au moins aussi bien que moi la valeur des raisons qu'il m'oppose ; il fait bien qu'il ne m'allégué que les préjugés ordinaires , & que j'ai moi-même employés dans l'occasion : mais il fait aussi que cela sied bien en vers ; qu'un demi vrai y a bonne grace , pourvû que l'agrément de l'expression & la vivacité des



images supplée suffisamment à l'exactitude.

Quand on veut excuser quelque licence dans les vers , on dit ordinairement cela est bon en Poësie ; c'est comme si l'on disoit : cela n'est pas bon en effet , mais songez que ce sont des vers ; & voilà justement de quoi se plaint le Philosophe de mauvaise humeur , qu'il y ait un stile où il soit permis de ne pas parler juste.

M. de la Faye fait à merveille son devoir de Poëte : il lui convenoit d'être vif & gracieux ; il me convenoit d'être exact , & j'aurois lieu de m'applaudir , si j'avois raisonné comme il a peint , & comme il raisonneroit lui-même , s'il le falloit. Je connois d'ailleurs ses malices ingénieuses : il se plaît , par une contradiction enjouée , à tirer des gens ce qu'ils ont de bon à dire sur une matière , & il a voulu voir si malgré l'intérêt que je puis avoir à la versification , j'aurois le courage de la réduire à son juste prix.



ODARIA  
GALLICA,

ANACREONTICO STILO ELABORATA;  
& latinis Versibus reddita.

*Ab Em . . . Br . . . Mont.*

THE

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

1887

# ODARIA GALLICA,

ANACREONTICO STILO ELABORATA  
& latinis versibus reddita.

*Ab Em . . . Br . . . Mont.*

Clarissimo Viro HUDARTIO MOTTÆO.

O D E.

**N**ON, si quid teneris blandus Anacreon  
Lusit carminibus, sola sibi imputet  
Audax nobilibus Græcia vatibus:  
Illi nostra negat cedere Gallia,  
Attollitque pari laude tumens caput;  
Ut cumque Ionii pectinis æmulus,  
Vocalem increpitas pollice Barbiton,  
Nam, seu pampinei munera liberi  
Cantas, seu Paphio perlita nectare  
Pulchris virginibus carmina dividis:  
Artes ipse suas, & citharam tibi  
Gaudet sponte senex ponere Teïus.  
Quod si, Romuleæ dum numeris lyrae  
Æternare tuos experior sonos,

Dextro me facilis lumine respicis ,  
Et tecum socios ferre finis gradus ;  
Olim , spero equidem , tramite splendido  
Rumpens Dædaleis astra volatibus  
Te , Mottæ , sequar , quando humiles super  
Evectus populos non imitabilem  
Sublimi insequeris carmine Pindarum.  
At quò , Musa , paras tendere pervicax ?  
Graves pone animos ; alituum abstine  
Regnatricem Aquilam velle sequi polo ;  
Cantus sueta rudi gutture stridulos  
Inter littoreas perdere hirundines.



I N

ANNAM FABRAM;

TANAQUILLI FABRI FILIAM,

&amp; Andreæ Dacerii uxorem.,

*Cum Græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpreta-  
tione & notis illustrasset.*

O D E I.

**D**OCTI nata patris, docto sociata marito;  
 Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,  
 Teius assumpsit frustra tua nomina vates,  
 Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.



Carmina qui solus tenero dictarat alumno;  
 Illud opus potuit fingere solus amor;  
 Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.  
 Argue mendacem, si potes, esse Deum;



Fortè suis unam questus te deesse triumphis,  
 Jufferat edomito vincula corde pati.  
 Non onerosa aliis sprevisi iussa puellis;  
 Victorem contra stare parata Deum;



Non tulit indociles animos amor; arripit arcum;  
Inque tuos vibrat spicula mille sinus.  
Pectoris eduri nativo obtusa rigore,  
Ante pedes hebeti cuspide tela cadunt.



Protinus ex illis una est tibi lecta sagittis,  
Venit & ultrici certiùs acta manu.  
Ille fugit; fugienti hæsit penetrabile ferrum,  
Egit & hostiles in tua vincla manus.



Servitii impatiens, pactâ mercede, Cupido,  
Quod mihi carius est, accipe, dixit, opus.  
Dixit, & Ionii tibi mollia carmina vatis,  
Quem Gallum ex Teïo fecerat esse, dedit.



Quisque solet, quod amat, factis effingere; vatem  
Molior hunc numeris æquiparare meis;  
At tibi quod pariter, formosa Daceria carmen  
Mittimus, hoc æquè non mihi scripsit amor.



## V O T A ,

## O D E I I.

**E** Go flos fieri velim novellus,  
 Qui molli Climenes resectus ungue,  
 Atque inter niveas jacens papillas  
 Uno nascitur, interitque sole.



Mutari zephiro velim procaci,  
 Qui perflat Dominam, suosque blandus  
 Lascivo fremitu susurrat ignes,  
 Quamvis aspicit, invidetque Flora.



Dii, me Dii faciant avem tenellam;  
 Cujus carmen amat puella tantum,  
 Ut penè ipsa sui immemor pericli  
 Sera non timeat redire silvis!



Fiam frigidulus repentiè rivus,  
 Qui sedans nimios caloris æstus,  
 Puro lambere amat latus liquore;  
 Accepisse sinu ratus Citheram!





Si fons ille forem, Dii, Deæque,  
Ut circumfiliens tepente fluctu...  
Verum ignosce meis benigna votis;  
Esse quidquid amas velim, puella.



V A N U M  
BACCHI PRÆSIDIUM;  
O D E . I I I .

**N**UPER meæ dolebam  
Fastus graves puellæ :  
Sed usque mi negabat  
Mollire Amor puellam;  
Motus meis querelis  
Adest mihi Lyæus ,  
Nostrisque pollicetur  
Certum malis levamen.  
Ergo , ut meis fruendam  
Votis daret puellam ,  
Quam debuisset ipse  
Dedisse mi Cupido ,  
Diebus indè paucis  
Tenellulum Cithæræ  
Vino domat puellum ;  
Illique , dum calente  
Jacet ebrius Falerno ,  
Furatur arma Bacchus .  
Dein missili sagittâ ,  
Petit rebelle pectus  
Causam mei doloris ;

582 VANUM BACCHI PRÆSIDIUM.

Meique causam amoris.

Manu sed acta molli

Fugit incruenta cuspis,

Innoxioque summam

Stringit cutem volatu.

Tractare novit unus

Suas amor sagittas.



## S O M N I U M ,

## O D E . I V .

Q UÆ spectacula detinent  
 Sensus attonitos ? Indoluit meis ,  
 Credo , vincta malis Chloë !  
 Quæ vis indomitam continuò potest  
 Emoluisse ferociam ?  
 An somnus miseris fuerus amantibus  
 Falsa immittere gaudia ,  
 Torquet me volucris sævus imagine ?  
 Illam num video Chloën ,  
 Quæ desideriiis læsa fidelibus ,  
 Semper difficilis mihi ,  
 Semper dura , ferox , illachrymabilis ...  
 At suspiria quid sibi  
 Intempesta volunt ? Cur tua tristibus  
 Tument lumina fletibus ?  
 Quæ secreta facis vota , diù pudor  
 Oppressit malè barbarus .  
 Importunam hodiè fortior audeat  
 Expugnare modestiam ,  
 Qui divos homines unus amor domat ;  
 Et quotquot tulimus mala ,  
 Securis properet deterere osculis .  
 Ergo nos benè mutuis

Certemus Venerem explere caloribus;

Jam pectus mihi . . . Jupiter!

Quis me fuscitat? Ah! Ferreus, es nimis;

Duro & marmore durior,

Qui tam grata potes rumpere somnia.



# VITÆ USUS;

## O D E V.

**B**I BAMUS. Ætas præcipites agit  
Festina cursus : hanc spatiis Deus  
Inclusit arctis. Nos fugacis  
Damna hilares reparemus ævi.



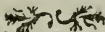
Quæ nunc citato carpit iter gradu,  
Claudet perennis fortè diem sopor.  
Cras fortè nos traducet atrâ  
Nocte Charon : quod adest, avaro.



Ufu occupemus. Postera quodlibet  
Fortuna volvat : juverit invidas  
Parcas fefellisse, & severis  
Particulam hanc rapuisse fatis.



Ergo potenti nunc decet uvida  
Explere vino corda. Quid interest  
Prudens an insanus voceris,  
Certa modò subeat voluptas?



# A M O R

## A SOMNO EXCITATUS,

### O D E V I.

**D**UM nuper nemorum colles ingressus opacos,  
 Errabam incerto per loca sola gradu,  
 Fortè puer patulâ somnos carpebat in umbrâ.  
 Heu! puer ille fuit perfidiosus Amor.



Accessi; sed, dum formæ mirabar honores,  
 Debueram infidum prætimuisse decus.  
 Omnia perjuræ similis fuit ille puellæ,  
 Quam delere meo pectore certus eram.



Ore puer roseo, roseo fuit ore puella;  
 Ardebat vultu par in utroque nitor.  
 Ingemui, imprudens. Gemitum persensit amantis...  
 Evigilat sonitu quolibet ille puer.



Continuò volucres hostiliter explicat alas,  
 Lunatoque arcu surgit in arma Deus.  
 Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,  
 Et jacit, & fixo corde superbus abit.



I nunc , atque tuæ supplex ad genua puellæ.

Rursùs , ait , tenero saucius igne gemas.

Illa tuum æterno pectus torquebit amore ,

Rupisti somnos qui , malesane , meos.





**N E Æ R Æ**  
**I M A G O ,**  
**O D E V I I .**

**M**OLLEM animam solers telis inducere pictor;  
 Exere Parrhasiâ quidquid in arte vales.  
 Æquore in exiguo referat depicta tabella,  
 Quod visum in toto pulchrius orbe mihi est.



Vota-ne præsumis nondum mea? Pinge Neæram:  
 Non tamen hanc formâ qualibet esse velim.  
 Elige momentum felix, talemque repone,  
 Qualis erat cùm me subdidit illa sibi.



Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero:  
 Celabat nitidas invida larva genas.  
 Detraxit larvam, trifidoque citatiùs igne  
 Hæserunt cordi vulnera mille meo.



Imbue formosis ridentia lumina flammis:  
 Improbus undè mihi spicula torfit Amor;  
 Vulneribusque jugum servile recentibus addens,  
 Æterna imposuit vincla repente mihi.



Candenti niveam frontem mentire Elephanto,  
 Quâ voluit sedem candor habere suam:  
 Cujus & egregio Cypris se jactet honore,  
 Si modò, quo fulget, possit abesse pudor.



Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt  
 Lilia, puniceas exsuperantque rosas:  
 Rubra suus notet ora color, quibus insidet hospes,  
 Cum teneroque decens ludit amore jocus.



Colla sinumque... sed hîc cæptis absiste superbis,  
 Ars tua semper erit, quàm decet esse, minor:  
 Quamlibet eximios tibi diluat illa colores,  
 Æquabit nullus colla sinumque nitor.



Ergo peniculum pictoriaque arma remitte.  
 Mortales superat pulchra Neæra manus.  
 Scilicet una mihi dominam benè reddit imago,  
 Quam Deus in nostro pectore sculpsit Amor.



---

---

A M O R I S  
P R O M I S S I O ,  
O D E V I I I .

**H** E R I novum canebam  
Lyrâ sonante carmen :  
Statim adfuit Cupido ;  
Meos enim Cupido  
Audit probatque cantus.  
At tu mihi vel unum  
Concede carmen , inquit ,  
Molle , elegans , venustum ;  
Ego tibi vicissim .  
Pro munere hoc , rependam  
Binum osculum Cytheræ ,  
Quale haud poposcit unquam ,  
Aut Lesbiam Catullus ,  
Aut Albius Næram ,  
Quamvis & hunc & illum ,  
Et hæc & illa quondam  
Tot osculis bearunt .  
Hæc mî Cupido dixit .  
Ego statim puello  
Non hæc precamur , inquam :

Tu nostra vota nosti,  
Et quæ quibus puella  
Mè vulneret sagittis.  
Si Phillydis severæ  
Sponderis vel unam  
Mihi osculationem,  
Duas tibi repentè  
Numerabo cantilenas,  
Quibus nec ipse Phæbus  
Canat venustiores.  
Simul tener Cupido  
Juravit hoc daturum  
Mihi præmium canendi;  
Simulque nostra cœpit  
Lyra molliùs sonare.  
Tu verò, dura Philli,  
Fidem ne liberabis,  
Quâ semihî obligavit,  
Veneris, puer Cupido?



# BACCHI

## POTESTAS;

### O D E I X.

**O** Lenæ Pater ! cuncta mihi perniciem parant.  
 Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.  
 Suffendus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,  
 Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.



Importuna mihi est innumeris vita molestiis :  
 Pactam Nisa Notis mobilior deseruit fidem.  
 Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu ,  
 Injustis avidus raptor opes litibus occupat.



Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus ;  
 Idem nunc miseras aure preces excipere abnuat.  
 In me sæva ruens pestifero dente calumnia  
 Quod vitæ relinquitur est, tabificis moribus inficit.



Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige Massico,  
 Quid cessas? Iterùm funde. Benè est. Me recreas  
 latex.

Ut mî cumque sinus vitigeno nectare perpluis,  
 Hoc plures animo sensum abigis sollicitudines.



Ergo rursùm alacri vinâ manu largiùs ingere:  
 Cerno pampineis lætitiâ innare liquoribus.  
 Haustus adde alios haustibus; ô dulcia pocula!  
 Felix ebrietas! inuideant jam mihi Cælites!



# AMORIS ET POETÆ DIALOGUS.

## O D E X.

**A** MARE tædet ultrà.  
Vale, vale, Cupido;  
Tua jam relinquo castra.  
Satis tibi meum cor,  
Inter pericla mille,  
Et mille acerbitates  
Huc usque militavit;  
Nunc turbulenta dulci  
Mutat quiete bella.



*A.* Quæ te mihi, Catulle,  
Querela fecit hostem?  
Niveos tibi lacertos  
Sinu procax tepentè  
Formosa pandit Iris.  
*P.* At sæpè mî obligatam  
Iris fidem fefellit.  
Amare tædet ultrà.  
Vale, vale, Cupido.



A. Centum procis petita,  
Centum procis severa,  
Suum tibi rigorem  
Ponit tenella Daphne.

P. Omnes venusta Daphne  
Vincit decore Nymphas,  
Sed est venusta tantum.

Amare tædet ultrà.

Vale, vale, Cupido.



A. Duram potes vel uno  
Gemitu movere Dircen.

P. Si florido puella  
Vernaret ore Dirce,

Uni velim placere;  
Sed primulus virentis

Flos excidit juventæ.

Amare tædet ultrà.

Vale, vale, Cupido.



A. Sin fretus arte nostrâ

Formosulam puellam,

Illam tibi rebellem

Speres domare Floram...

Tua quis novus, Catulle,

Rubor occupavit ora?

Iterumne, mi, repones.

Amare tædet ultrà.

Vale, vale, Cupido.





P. Imò, Deus, beatos  
Qui sospitas calores,  
Hanc mille mî dicatam  
Properes ligare vinclis,  
Quæ nulla solvat ætas.  
At quælibet puella  
Quæ Flora non sit, illam  
Amare tædet ultrà.  
Vale, vale, Cupido.



# AMORUM LUSTRATIO; ODE XI.

Q UOT mihi sunt visæ, tot dicor amare puellas;  
Objicis hoc semper, flava Melissa, mihi.  
Ergo meos nuper lustravi exactor amores,  
Institui causæ judiciumque meæ.



Hic, spatio emenso, vix languida membra trahebat,  
Pone humeros telis orba pharetra fuit;  
Pendebant arcus & erat sine lumine tæda;  
Et tremulum urgebat curva senecta caput.



Ille unâ corpus librabat debilis alâ,  
Remigio quassam destituente ratem;  
Scilicet illecebris formosæ expletus amicæ,  
Lumina jam somno victaque membra dabat.



Ille fremens, casuque animum concussus acerbø  
Frangebat ravidâ tela facemque manu.  
Sæpiùs & madidos vitrà siccabat ocellos;  
His lacrymis causam perfida Lisa dabat,



Alter adoratæ offensus levitate puellæ,  
 Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;  
 Obsequioque aliam sibi devincturus amicam,  
 Quærebat celeri præpes abire fugâ.



Continuò ante oculos varium stetit agmen amo-  
 rum,

Quos fuerit versu dinumerare labor:  
 Agmine de toto vix est mihi cognitus unus,  
 Æra diù meritis, me duce, nullus erat...



Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem  
 Fratribus est visus præripuisse suis.  
 Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,  
 Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.



Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorunâ  
 Ex oculis pennâ præcipitante fugit.  
 Jam nullus posthâc nostro sibi pectore sedem  
 Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.



I N F I D U M  
P R O P O S I T U M ,  
O D E X I I ,

**E**R G ò mihi tenellos  
Movebis usque cantus ,  
Amor tuoque nullam  
Vati dabis quietem ?  
Sine paululùm tumentì  
Grave reddat ore carmen ,  
Juvat , juvat labores  
Celebrare Martiales ,  
Quò nos rapit cruentæ  
Ardens cupido laudis ,  
Victoriæ sonoros  
Juvat sacrasse versus ,  
Ovantìs & Gradivì  
Caput ambiisse lauro .  
Ades , Deus tremende ,  
Cui sæva bella parent ;  
Hastam gravem corusca ,  
Cæsosque per manipulos  
Age spumeos jugales ,  
Stricto minax flagello  
Bellona te sequatur :

Sed hanc relinque Divam,  
 Quam Gratiae relictis  
 Lascivulae papillis,  
 Quam fervidus tremendo  
 Stipat puellus arcu.  
 Quamquam illa te moratur;  
 Neveisque stringit ulnis;  
 Aude parum decore  
 Collum expedire nexu.  
 At verba jacto frustra,  
 Dum Cypridis tepente  
 Sinu implicatus haeres,  
 Deaque non rebelli  
 Rapis oscula, oscula illa,  
 Quae delicatiores  
 Vincant beatitates;  
 Et quod magis cupito  
 Licet frui triumpho,  
 Hoc te magis cupito  
 Juvat frui triumpho.  
 Tunc se libidinosis  
 Utrunque corda mille  
 Suspiriis maritant.  
 Nimis, o nimis beati,  
 Quos expetenda Divis  
 Inebriat voluptas!  
 Si tu meis benignus  
 Quondam, Cupido, flammis  
 Mollire mi feroces

Animos

Animos velis Megillæ  
Has inter invidendæ  
Sortis suavitates  
Incederem supremo ;  
Penè æmulus Tonanti.  
Quò me sed egit error ?  
Quam nunc viam sequutus  
Ad arma me referrem ?  
Solùm trucis volebam  
Cantare bella Martis ;  
Unumque canto Amorem.



---

AD SERENISSIMUM  
BURGUNDIÆ  
D U C E M.  
O D E.

**M**ENTE M fatidicam gerens;  
Vati prome novum Calliope Melos  
Tritis callibus Orphei,  
Vivens ingredior pallida Tartara :  
Monstra , Diva , Viam ! sonos  
Ad dulces citharæ , non penetrabilem  
Pervadam incolumis domum ;  
Et rursus stygium pandet iter lyra.  
Tum captus modulamine ,  
Umbris cum levibus Cerberus , invium  
Expugnari Erebum sinet.



Tango Tartarei littora gurgitis :  
Vectorem intueor senem ;  
Heus ! ferrugineam flecte , Caron , ratem ;  
Nec mitiscere nescius ,  
Pro naulo , modulos accipe barbiti :  
Actum est : cantibus applicans  
Aures , sponte trabem portitor admovet ;

Quaquam ex oppositâ ferox  
Alecto fluvii margine perfurit.

Jam remis lacus æstuat,  
Furvi jamque Jovis limina contigi.



Mutis hîc populis præest  
Regnator tetricus, proxima conjugi;  
Matris deliciæ breves,  
Nunc desiderium, Persephone assidet;  
Regis jussâ satellites  
( Detestata cohors ) expediunt, Fames;  
Desperatio livida,  
Bellum mortiferum, mentis inops Furor,  
Densis Tænara civibus  
Hæ pestes cumulant, sollicitæ duci  
Torvi quærere gratiam.



Passis aspicio Tartara postibus.  
Qui planctus loca personant!  
Pœnas mille aperit carnifices rogos.  
Hic tortus volucris rotâ  
Ixion, memoris ludiribum Jovis;  
Flammæ perfidiam luit.  
Hic præbet Tytius pectora Vulturi  
Æternas avido dapes.



Fundunt inde cavis flumina dolis  
Ægypti rabidæ nurus;  
Quæ tinxere manus sanguine conjugum;



Ob vanos Danaï metus.

Saxum parte aliâ , per juga lubrica

Attollit revolubile

Nequicquam Æolides , non sine anhelitu ;

Illic improba Tantalî

Undis assiduè deferitur sitis

Irritata fugacibus.



Pœnarum facies lumina detinet ;

Quamvis incutiat metum.

Ast urgere gradum me jubet Æacus

Obscuræ socius viæ.

Haud incognita spectacula præteri ;

Huc huc verte oculos , ait ,

Scena inter tenebras utilior patet.

Subterranea carceris

Spectans antra , time , debita quæ manent

Vates supplicia improbos!



Pœnas primo aditu territus horreo

Vatum , qui satyræ reas

Olim reddiderant Aonidas , libris

In lucem vetitam datis.

Agmen fronte minax Archilochus præit,

Nervos dira phalanx rapit ,

Aptavit propriâ quos Nemesis manu :

Olli non habiles vibrant

Semper tela novo felle madentia ;

Insani ! In capitis grave

Vibrantum exitium mox redeuntia.



Vincloꝝum strepitum audioꝝ

Centum hîc turba nocens compedibus gemit

Quæ turpe immerito scelus

Illevit minio, & fecit amabile.

En lenociniis cohors

Pravis docta animos ludere Principium

Loris, blandiloquum genus,

Tundens Tisiphone, crimina vindicat

Queis recti indiderant notam.



Plebs lauru immeritâ vile nitens caput

Occurrit plagiaria.

Sacri infame, viros, opprobium jugi;

Et servum excruciat pecus

Dignis suppliciis ars sua carnifex.

Hos, post fata etiam, impotens

Scribendi rabies carminis incitat,

Quod Lethe citò deleat,

Quod Censura obeli figat acumine.



Agnosco trepidantium

Vatum concilia, & degeneres metus.

Ollis invida mens fuit

Palmarum omne genus præripere æmulis;

Nunc curis dolor anxios

Urit perpetuis, dum quoque somnia

Sertis implicitum novis

Rivalem objiciunt. Ad sonitum meæ  
 Pallent invidiâ lyræ ,  
 Argutæque fides pectora lancinant.



Sed me recta Nocentium ,  
 Longumque Eumenidum detinuit specus.  
 Jussus verto gradum , pias  
 Quâ sedes placido gurgite prænatat  
 Fœlix Elisi latex.

Ignorata mihi sydera fulgurant ,  
 Et Floræ per agros novæ  
 Colludens Zephyrus casta dat oscula.  
 Vidi ut pacificas domos ;  
 Cocyti gelidum pectus imagine  
 Primos deposuit metus.

Hinc & livor abest , & timor inquires  
 Ne duro Lachesis secet  
 Immatura iterum flamina forfice.  
 Optatis placidè fruens ,  
 Frontem quisque aperit lætitiæ indicem.  
 Hinc absunt querimoniæ ,  
 Infœmnis metus , & vota furentia.



Hæc soli peragrant jura ,  
 Qui desiderium flebile Principes  
 Liquerunt populis , sui :  
 Qui victis aliis , se quoque , nobilibus  
 Vicerunt tolerantia :  
 Qui leges scelere , frænæque litibus

Astreâ dare præside,  
 Qui fastu in medio subdere comiter  
 Norunt corda clientium:  
 Exemplo erudiens progeniem Pater;  
 Et casta Uxor, & obsequens;  
 Et Natus patriis dignus amoribus,  
 Vatesque haud veriti palam  
 Virtutem egregiis tollere honoribus;



Ditis janua clauditur,  
 Vanescitque oculis Orcus: ut avolat  
 Portâ sômnium eburneâ.  
 In quæis, fila lyræ pollice tinnula  
 Aptaram, tetigi loca!  
 Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat  
 Ut felicia vallibus  
 Sit fas Elisiis ducere sæcula,  
 Culpæ vincula rumpite!  
 Servans officii pectus, & innocens;  
 Dum castos agitat dies,  
 Jam tunc Elisii gaudia præcipit.



Auris at popularibus  
 Captare indecorem parcite gloriam;  
 Virtus sit pretium sibi.  
 Fuco quid species proderit illita?  
 Mores innocuos manet  
 Duntaxat viridans Elysi nemus.  
 Quæstor scelerum sagax

608 AD SER. BURGUNDIÆ DUCEM.

Minos , sapè Deos , ludicra Numina ,  
Plectit , stulta polo licet  
Illos rettulerit plebis Opinio.



Horres cœca pericula ;  
Delphini soboles , te positum gradu  
Dum circumspicis arduo.  
Hæredem solii Gallica proximè  
Te spectant diademata ,  
Et prudens animos nil tumidos geris ;  
Quamvis imperio pares.  
Musæ dona favens excipe supplicis :  
Vivis illa coloribus  
Virtutem studuit pingere , quam colis ,  
Præceprix sapientiæ.  
Quod si nostra bonus carmina respicis  
Virtutem modulantia ;  
A virtute venit carminibus favor.

THOM. MARIA DES ANTONS,  
*Societatis JESU.*



---

AD CLARISSIMUM VIRUM  
BERNARDUM  
FONTANELLUM  
ÆMULATIO.

O D E.

SERVIRE tædet : ceditæ , ceditæ ;  
Antiqua longis sæcula honoribus  
Jactata ; nunc doctos Maronum  
Vincere Mœonidumque cantus  
Impellit ardor. Non Clymeneia  
Terrere proles , aut temerarius  
Junonis Ixion amator  
Præcipiti valeant ruinâ  
Vulgus profanum spernere callidus  
Me tollam in auras , nec gelidus stupor  
Prudenter audacem , jugumque  
Ferre diu indocilem tenebit.



Quot Roma summos , Græcia quot tulit  
Fœcunda vates ! Hi Sophiæ abditos  
Cæpêre divinosque Veri  
Carminibus referate fontes.

At clarus Auroram insequitur dies

Palmæ cupido nobiliſ excitet

Adhuc recentes, noſque limo

Fas ſimili meminiffe cretos.



Nam thura fictis, unde meum genus,

Offerre Divis quis furor imperat;

Aut error? In me artus eoſdem

Mens eadem regit atque virtus.

An parca nobis, quod dedit his, negat

Natura! Noſtris prodiga patribus

Mater novercalemne ſumpſit

In miſeros animum nepotes?



Injuſtoſis lædimus optimam

Probris parentem, quæ tacitos ſinus

Nobis revelavit, ſuoſque

Explicuit ſine nube vultus.

Olim in latentî corpore ſpiritus

Ignarus hoſpes vixit, & artium

Erravit incertus, diùque

Fraudibus implicitus dolofiſ.

Sed jam recurrens non dubio intimos

Sanguis canales ordine permeat:

Jam molis arcanae reſceſſus

Mille modis patuere miris.



Fortuna dum noſ impavidos rapit;

Dum Marte læto ſub juga mittimus



Gentes triumphatas, quot alto  
 Addidimus nova vincla Nereo?  
 Orbis remoti littus ad ultimum,  
 Per saxa nautas duxit amans poli  
 Magnes; & ausis terruerunt  
 Sole alio populos calentes.



Cælo, secundis subsidiis, iter  
 Tentare gaudens æthera transvolat  
 Mortalis, astrorumque cursus  
 Luminibus videt irretortis.  
 Vitro fideli mens vaga lucidas  
 Metitur arces, ægraque sidera  
 Deducit in terra olympos;  
 Thessalicis melior susurris;



Ergone vatum flexanimam juvat  
 Cessisse laudem sponte prioribus;  
 Et ferre victores triumphum  
 Opprobrio patimur minorum?  
 Non sic: inanis nec prohibet pudor.  
 Certare pulchrum est: multus adhuc lepos  
 Restat; ministrabunt & ipsi,  
 Quis melius superentur, arma.



Aurum profundis è penetralibus  
 Fodere, nostræ quod poliant manus;  
 Spinasque vulserunt relictis  
 Floribus. Assiduus magistris



Calcata primùm discipulus sequor  
 Vestigia : horum me vitia admonent  
 Dotesque , dormitanisque cogit  
 Mæonius vigilare cyncus.



At vos , inertes quos malè decipit ;  
 Quos & volentes præcipitat favor ;  
 Frustra laboretis venenum  
 Spargere , Pieridumque doctos  
 In me malignis seditiõibus  
 Movere alumnos. Non ego Zoilus  
 Vatemque dictatosque Musis  
 Aggredior lacerare versus.  
 Cantata Flacco prælia barbitos  
 Pindi sub altis ingeminans jugis ;  
 Hortatur antiquis sedentes  
 Frontibus eripuisse lauros.



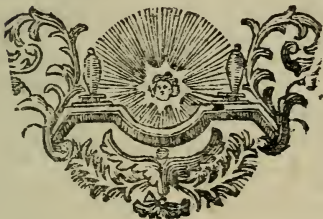
Hos tollis ignes ? Funditus ars perit.  
 Ardor Poëtas æmulus & Duces  
 Formare novit : quique sacris  
 Fontibus , aut Heliconis oris  
 Longè , impotentem me fatear libens ;  
 Æstu superbo nunc feror ebrius.  
 Me me Malherbæo secundum  
 Perpetuis vehet aura pennis.



Tu , nuda fuco quem Ratio regit ;  
 Inflare dulces seu calamos juvat ;

Seu verba, FONTANELLE, mutis  
Manibus ingeniosus addis,  
Dum dente vulgus non petit invido,  
Adsis benignus. Qui veneres novas  
Gallis iniquus jam requirit,  
Ille tuos adeat libellos.

ROBERTUS RAULD,  
*Societatis Jesu.*



---

AD ILLUSTRISSIMUM  
 ABBATEM  
 BIGNONIUM.  
 O D E.

QUI s mentem attonitam rapit !  
 Hunc simplex facili fronte Modestia  
     Fulcit , fida comes viæ :  
 Pallas dat sociam se lateri , virum  
     Custos Mercurialium :  
 Visu palluit , & præcipites gradus  
     Ignorantia rettulit :  
 Illum pone subit torva Scientia ,  
     Quam multa insequitur charis  
 Mirum ! Non solitis tincta leporibus.  
     Nil jam ludimur , his patet  
 Signis BIGNONIUS , natus amabiles  
     Muis jungere Gratias.



Tu fac grandiloquum : tu temerarios  
     In cantus animum rege.  
 Te ductore , tuis culta laboribus  
     Parnassi peragro juga.  
 Hic Regina præest quæ Dea machinis

Quot miracula parturit !

Quot naturæ obices dædala proruit !

Huic Juno , & Thetis impotens ,  
Vulcanique furor paret , & Æoli.



Sellatis laquearibus

Scrutatrix oculos applicat Uranis ,

Miraturque vias poli ,

Et lustrat vaga vestigia siderum ,

Quæ solis jubari , obicē

Quondam interposito lucem adimet dies ,

Quæ momenta renuntiat ;

Astrorumque situs servat , & ordinem ,

Æternasque vices canit.

Convexas Superûm , parte aliâ , domos

Describit radio levi ,

Imensique soli jugera circino

Metitur Geometria.

Hæc præferre facem docta Sororibus

Gressus ancipites regit.

Hâc lucente , nitet splendida veritas ;

Fallax cedit Opinio.



Germanâ melior , certiùs Algebra

Veri tentat iter novum ,

Et signat , magicis usâ notis , viam ;

Quæ raro teritur pede ,

Quantumvis meritâ laude superbiat.

Nequicquam in latebris amat

Vulgares oculos fallere veritas ;  
 Illam prosequitur sagax ,  
 Et prensam nebulis nudat inanibus  
 Invitamque licet , suis.  
 Responsis adigit prodere se Deam ;



Curas in tenui magis  
 Impendit studio , non minus utiles ;  
 Subtili Dea forfice  
 Quæ fibras referat corporis intimas ;  
 Hic mens hospes ubi exulat ,  
 Et vincta innumeris compedibus gemit.  
 Radens multiplicem alveum  
 Mæandri variis flexibus invii  
 Quà rimatur iter , sequar.  
 Ignorare domum quam colis , ingenâ  
 Turpe est indicium levis.



Proh ! Quanta invalidis artubus incubant  
 Dirarum agmina Febrium !  
 Quæ præbebit opem planta salubribus  
 Succis , vi medicâ efficax !  
 Obtutu assiduo scire potentiam  
 Herbarum satagit Dea ,  
 Quas docto in calathis pollice colligit ;  
 Ægrorum miserans vices  
 Fœcundam illa supremi Artificis manum ,  
 Mirata in minimis , colit.



Olli diva soror suppetias venit,  
 Quæ fornace cucurbitas  
 Urit suppositâ & vix penetrabilem  
 Naturæ ingreditur sinum.  
 Pervadens penitus, primâ in origine  
 Veram, Fossilium indolem,  
 Spirantum genus, & principia abdita  
 Perquirit vegetantium:  
 Miscetque arbitrio & semina separat.



Phœbææ date Virgines  
 Certam fatidicis carminibus fidem!  
 Vestris nam studiis, nova  
 Lux orbi veniet, splendor & artibus!  
 Per vos lenta terit Charon  
 Ad ripas stigii fluminis otia!  
 Sistunt præcipites fugam  
 Anni, fila secant partiùs Atropos,  
 Et majus super est colû  
 Pensum lanificâ, quod, Lachesis trahat.



A D C L A R. D O M.  
H. DE LA MOTTE.

P O S T tot sæcla, refers doctas interpretes Athenas,  
Et Latiam Euterpen Gallica verba doces.  
Alta canis ? Sonat immenso tibi Pindarus ore ;  
Mollia dat faciles Teïa Musa modos.  
Per te Nostratem miratur Gallia Flaccum ;  
Cui , non inferior , diceris ire comes.  
Credo equidem , ipse tibi cytharam donavit hæ-  
bendam :  
Invidiâ major tu mihi trade tuam.  
Te puras Flacci veneres , modulosque secutum ;  
Ipse sequar , posthac tu mihi Flaccus eris.

THOM. MARIA DES ANTONS ;  
*Societatis Jesu.*



PRUDENTIA  
 LUDOVICI MAGNI  
 UTRÂQUE FORTUNÂ MAJOR.

O D E.

**O** PURA fuci castaque Veritas,  
 Et sola gratis docta coloribus  
   Vestire laudes, nunc te olympo  
   Musa vocat: LODOVICUS aure  
 Vates iniquâ, te sine, respuit.  
 Dic quos severus non fugiat pudor  
   Audire cantus, nec recuset  
   Blanditiis inimica virtus.



Jam prima Regnum, finibus additis,  
 Extendit ætas; ultor & hostium,  
   Vindex amicorum, timendus  
   Per populos juvenis ruebat.  
 Hinc monstra multo vulnere saucia  
 Damnavit umbris; moxque resurgere  
   Artes, triumphatisque jussit  
   Fluctibus imperitare classes,  
 At non imago splendidior viros



Prudente nixos iudicio movet ;  
Larvaque secretos remotâ  
Inspiciunt animi recessus.



Nostros inanis dum species rapit  
Sensus , tropæis inclyta Gallicis .  
Celata virtus LUDOVICI ,  
Et propriæ latuère dotes .  
Sic quemque iusto pondere nescia  
Librare , sortis mens sequitur vices ,  
Figitque leges , aut refigit  
Arbitrio levioris auræ .  
Exempla seris magna nepotibus  
Depræliantes , nobile par , Duces  
Arbella , inundantesque campis  
Sanguine Romuleo Philippi  
Vidère : felix ni tegeret tamen  
Utrumque laurus , fons temerarium  
Possint Alexandrum , & rebellem  
Dicere Juliadem minores.



Recti tenaces , maxime Principum ;  
Successus anceps non animos regit ,  
Tuasque virtutes amamus  
Posthabitis coluisse gestis .  
Verenda quamvis pompa premat latus ;  
Mens frontis ignes temperat arduæ ,  
Te quarit in te ; nempe fatis  
Altior hîc , LODOICE , regnas ;

Vicisti inanes invidiæ minas :

Sed colla postquàm subdita pertinax

Demisit hostis , sponte cessas

Vincere pacificator orbis.

Lauros paratas negligis , & tuos

Cursus refrenans , insolito domas

Temet triumpho , tunc carentes

Cæde , ratus meruisse palmas,



Sic cultor æqui , dum trahit impetus

Ultrà superbus , limitibus sacris

Hæres , & objectis repressa

Molibus ira gravis quiescit.

At Numen , alto pectore quod colis ,

Exemplar ingens ut LODOIX palam

Totus pateret , temperare

Debuerat tibi læta duris.

Juris supremi semper amans Deus ;

Priscis amicam consiliis manum

Subduxit , humanæque sortis

Te voluit meminisse . . . Centum

Miles triumphis fervidus ad novos

Ibat triumphos : ô dubias vices

Fortunæ aberrantis ! Maligno

Deseruit pede læva Gallos,



Quandam insolenti militiæ negat

Favere : pennas jam celeres quatit ;

Fugamque detestata , rursus

632 PRUDENTIA LUDOVICI MAGNI

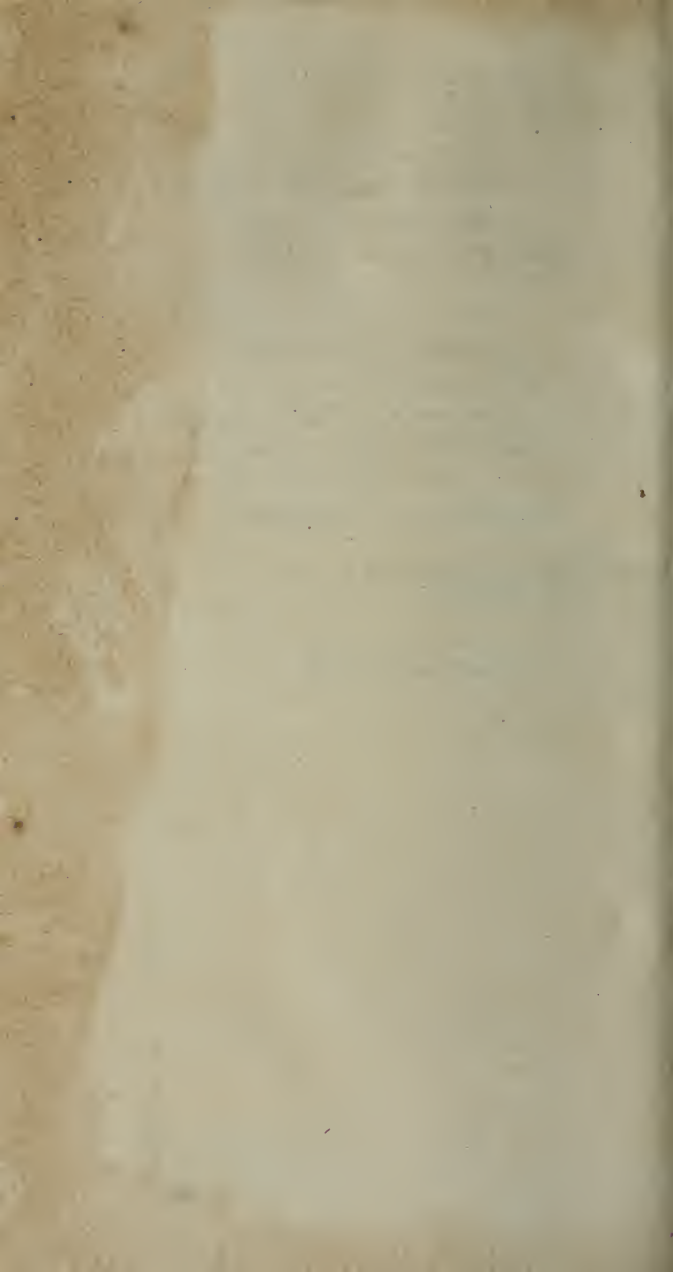
Quò revocas , LODOICE , tendit  
Vidit piantem ritè suum scelus  
Hispana nostro Marte ferocior  
Pubes ; redonavitque fufis .  
Hostibus illa redux pavorem ;  
Tu summe Regum tutor & arbiter ,  
Quo jactat uno tot LODOIX suas  
Auctore virtutes , favorem  
Perge novis cumulare donis .  
Utrique per te Rex animos pares  
Fato probavit : semper ades bonus ;  
Et rebus adversis tuere  
Impavidum , facilem secundis .

ROBERTUS RAULD,  
*Societatis Jesu.*

*Fin du Tome premier.*









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

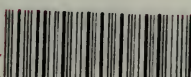
**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--





a39003



009583385b



